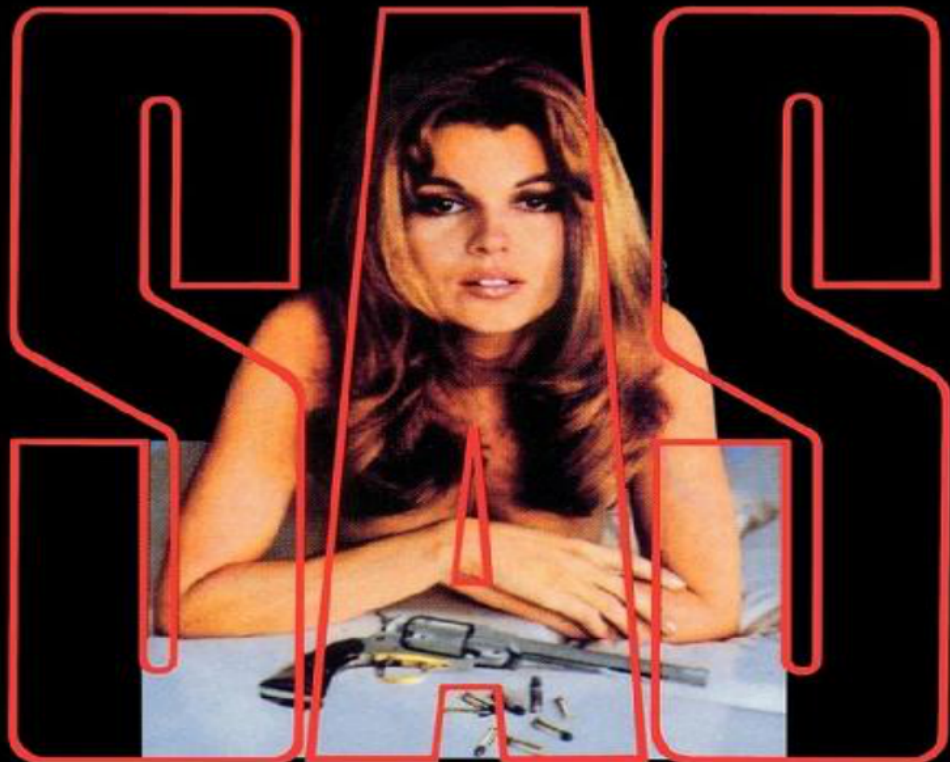


SAS [018] – Que viva Guevara

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



QUE VIVA GUEVARA

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

SAS

**QUE VIVA
GUEVARA**

Éditions Gérard de Villiers

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

©Éditions Gérard de Villiers, 2003.
ISBN 978-2-3605-3351-0

CHAPITRE PREMIER

Le señor Orlando Léal Gomez claqua la lourde portière de sa Lincoln Continental bleu des mers du sud, franchit le trottoir et s'arrêta pour se mirer complaisamment dans la vitre opaque du Scotch Club. Il était assez fier de son élégance, pour ce soir de Noël.

À son avis, sa veste de smoking rouge sang s'harmonisait parfaitement avec son pantalon rayé de frac, et il éprouvait une tendresse particulière pour ses chaussures, moitié crocodile noir, moitié velours bleu. Des petites merveilles qui lui avaient coûté 300 bolivars ¹. Sa chemise à jabot de dentelle jaune canari était mise en valeur par une pochette blanche et noire. Bien que sa femme lui ait suggéré de ne pas porter de montre avec son smoking, il n'avait pas eu le courage d'ôter la Rolex grosse comme un réveil qui ornait son poignet droit.

Les traits lourds d'Orlando Léal Gomez exprimèrent une satisfaction béate. Il se sentait un vrai gentleman. Bien que général de l'armée vénézuélienne, il portait rarement l'uniforme.

Au moment où il posait la main sur la poignée de la porte du Scotch Club, trois gamins surgis de l'ombre l'entourèrent, en haillons, les pieds nus dans de vieilles galoches. L'un d'eux tira timidement la manche du smoking.

– *Buena Natividad, señor*².

– *Buena Natividad*, répondit machinalement Orlando Léal Gomez.

Il n'aimait pas tellement les fêtes. Sa femme avait réuni chez lui une poignée d'amies caquetantes, parées comme des arbres de Noël et laides comme les sept péchés capitaux. Aussi, avait-il hâte de retrouver les entraîneuses soyeuses et compréhensives du Scotch Club. L'une d'elles, Aurora, une Indienne au visage hautain et superbe, au corps sculptural découvert habituellement par une robe minuscule, lui asséchait la bouche. Mais, comme toutes les filles de joie vénézuéliennes, elle était horriblement susceptible. Avant de l'emmener dans sa garçonnière de l'immeuble Galipan, il allait être obligé de l'abreuver de compliments une partie de la nuit. Sans parler des deux cents bolos d'usage.

Cette pensée assombrit la belle humeur d'Orlando Léal Gomez, général commandant les troupes spéciales de la division Andes. Il n'aimait pas gaspiller son argent.

Juste au moment où l'un des gosses demanda timidement :

– Señor, est-ce que je peux garder votre belle voiture pour un réal ?³

– Fous le camp, vermine ! grogna Orlando Léal Gomez. Tu n'as pas honte d'être dehors à cette heure ?

Il poussa la porte et entra dans le bar à peine éclairé. En se promettant de conseiller au général Bolanos, son ami, responsable de la police municipale, de ramasser tous les mendiants pendant la période des fêtes. Qu'on puisse s'amuser tranquillement. Il raflait bien les putains avant Noël.

Les trois gosses retournèrent s'abriter dans l'encoignure de porte d'où ils guettaient les clients du Scotch Club. Celui qui avait parlé n'avait pas osé dire au général qu'il habitait un ranchito sur les hauteurs d'Alta Florida, deux pièces pour onze, et qu'il était encore mieux sous son porche. Heureusement, à part quelques averses, Noël n'était pas froid à Caracas, en dépit des onze cents mètres d'altitude. Sauf les gens très riches qui tenaient à les montrer, on n'avait pas besoin de manteau. Et il suffisait de descendre à La Guiara, à vingt kilomètres, le port de Caracas, pour retrouver le climat tropical.

Le Scotch Club était situé à l'angle de la calle Chaquaito et de l'avenue Abraham-Lincoln, que tout le monde continuait à appeler Sabana Grande, les Champs-Élysées de Caracas. En garant sa Lincoln devant, Orlando Léal Gomez n'avait pas remarqué une vieille Pontiac verte arrêtée de l'autre côté de l'avenue Abraham-Lincoln, en face du supermarché. Il fallait s'en approcher de très près pour voir qu'il y avait quatre hommes à l'intérieur. Et Caracas était plein de ces vieilles voitures américaines déglinguées, quatre-vingt-dix pour cent du parc automobile vénézuélien.

*

* *

– Tu l'as vu ? demanda la voix détimbrée de « Tacones » Mendoza.

Tassé à l'avant de la vieille voiture, avalé par la banquette défoncée, il paraissait encore plus petit. En dépit de ses talonnettes qui lui valaient son surnom. On ne parlait jamais de lui en l'appelant Arturo. Mais personne n'aurait osé l'appeler en face « Tacones ». Son visage

blafard aux traits anguleux, ses yeux dissimulés derrière des lunettes noires carrées, ses cheveux longs, lui donnaient un peu une allure efféminée.

Mais le Luger P. 08 à l'interminable canon posé sur ses genoux ôtait toute envie de se moquer de lui. Arturo « Tacones » Mendoza était un dangereux tueur. Tuberculeux névropathe et furieusement castriste, il se tourna vers l'arrière d'où aucune réponse n'était venue.

– *Claro que si*, répondit aussitôt Malko, en espagnol.

Il était à l'arrière de la Pontiac, à côté de Jorge Malena, dit « El Cura » à cause de son amour du déguisement ecclésiastique. Recherché par les polices de pratiquement tout ce qui avait un gouvernement légal, en Amérique centrale. Malingre, petit, et spécialiste des explosifs.

Malko avait, lui aussi, son pistolet extra-plat sur les genoux. Son costume en alpaga bleu impeccablement coupé était assez froissé, mais ses yeux dorés avaient tout leur éclat. Il parlait parfaitement espagnol, avec un accent un peu guttural cependant. C'est une des nombreuses langues qu'il avait toujours parlées. Il lui suffisait de trois mois dans un pays pour en assimiler la langue. À croire que son cerveau était différent de celui du commun des mortels.

Un quatrième homme somnolait derrière le volant : Ramos, un Vénézuélien trapu et placide, aux traits négroïdes, un énorme Smith et Wesson à barillet passé dans la ceinture. Ancien *campesino*, il avait été de tous les maquis depuis plusieurs années avec un fatalisme bougon.

Tacones Mendoza tourna son profil d'urubu vers Malko. Il parlait presque sans bouger les lèvres, comme tous ceux qui ont connu la prison.

– Quand il sortira, ne prends pas de risques. Attends qu'il te tourne le dos, quand il va ouvrir sa portière.

El Cura s'agita, mal à l'aise sur son siège. À force de se déguiser en prêtre, il avait parfois des scrupules. Ramos fouilla dans ses poches et alluma une cigarette. Avec son béret noir castriste enfoncé jusqu'aux oreilles, il avait l'air d'un coureur automobile des années 1900.

– C'est dangereux ici, non ? objecta Malko. Si une voiture de la police passe ?

– Tu refuses, El Dorado ?

Le tutoiement espagnol n'effaçait pas l'hostilité, la haine et la

méfiance.

Malko répliqua vivement :

– Non, mais je ne veux pas nous faire prendre.

Le petit Vénézuélien eut un ricanement sec.

– C'est mon affaire, pas la tienne.

Avec le P. 08 et ses poches pleines de chargeurs, il se sentait invulnérable. Son rêve, c'était d'affronter un jour la police en bataille rangée, de tirer comme au stand, de voir les hommes tomber. Depuis qu'il avait rejoint le « Comando popular de resistencia » il n'avait tiré que sur des bidons vides, dans les collines avoisinant Caracas.

Malko ne répliqua pas. Il savait qu'il était coincé, que les trois Vénézuéliens le tueraient s'il n'abattait pas le général. À côté de lui, El Cura gardait le museau de son colt automatique obstinément tourné vers son ventre.

Malko sentit qu'il fallait détendre l'atmosphère, désarmer la méfiance de Tacones.

– Très bien, dit-il d'une voix volontairement neutre. Je le tuerai quand il sortira.

– *Muy bien !*

Un sourire bref éclaira les traits androgynes de Tacones Mendoza. Lui aussi, avec le béret noir castriste, était totalement ridicule. Mais Che Guevara était son idole. Il le citait comme d'autres citent l'Évangile ou les pensées de Mao.

– Le Che est mort en combattant, dit-il sentencieusement. Nous devons toujours être prêts à l'imiter. Mais, ce soir, il n'y a pas beaucoup de risques. Les policiers sont chez eux.

L'attitude de Mendoza était ambiguë. Il était involontairement fasciné par l'élégance, le charme et la classe de Malko. Mais les circonstances de l'arrivée de cet étranger qui parlait leur langue le rendaient éminemment suspect. Tacones savait qu'ils étaient entourés d'ennemis, qu'à Cuba même, certains pensaient que l'heure de l'action violente était passée.

Mais Tacones Mendoza appartenait à la race des *desesperados*, de ceux qui, pendant la guerre d'Espagne, se jetaient contre les troupes franquistes au volant de vieilles Cadillac bourrées de dynamite. Au cri de *muerte o libertad*.

Dans ses moments d'exaltation, il s'imaginait entrant à la tête de ses troupes dans Caracas libéré, follement acclamé par la foule. Comme Fidel à La Havane.

Hélas ! pour l'instant, il suait de peur au fond d'une Pontiac en ruine, une nuit de Noël.

Une Camaro stoppa devant le Scotch Club, déversant une bande joyeuse. Les femmes étaient habillées très court, et l'une d'elles, en descendant de voiture, découvrit ses cuisses si haut que Tacones cracha, plein de mépris.

– *Put a !*

C'était follement imprudent d'attendre ainsi, sans se dissimuler, en plein Caracas. La première voiture de police qui passerait risquait de les contrôler et ce serait la catastrophe. Mal calé dans sa banquette défoncée, Malko finissait par souhaiter cette hypothèse risquée. Sinon, il était dans une impasse.

S'il refusait de tuer l'homme désigné par Mendoza, celui-ci et ses amis l'abattraient séance tenante.

Mal à l'aise, il remua sur son siège et fit grincer les ressorts usés. Mendoza tourna vers lui le regard aveugle de ses lunettes noires.

– Peur ?

Il y avait dans sa voix un mélange de satisfaction presque sexuelle et de mépris.

Malko ne releva pas mais laissa tomber :

– Non. Des crampes. C'est trop long.

Le Vénézuélien haussa les épaules.

– Plus nous attendrons, plus ce sera facile. Il sera ivre mort et ne se rendra compte de rien. Il est une heure seulement.

Plusieurs voitures passèrent, venant de l'ouest, de l'église San Vicente.

Un peu partout, dans Caracas, les gens sortaient de la messe de minuit pour aller réveillonner. Malko, plein de nostalgie, pensa à son château vide et éteint. À cette heure, il aurait dû se trouver à Liezen, avec Alexandra, dans la bibliothèque qu'elle aimait tant, autour d'une bouteille de Dom Pérignon et d'une boîte de caviar d'Iran.

Au lieu de ça, il se trouvait au bout du monde, dans la tiédeur d'un

Noël tropical, à guetter un homme qu'il devait tuer. Avec comme éventualité de mourir lui-même.

Pourtant, il se refusait à abattre le señor Orlando Léal Gomez. En dépit de sa façon désastreuse de s'habiller et du mal qu'il pouvait avoir causé au castrisme.

Cette idée tournait en rond dans sa tête. Il lui était impossible de tuer de sang-froid. Après des années passées à la Central Intelligence Agency, en tant que barbouze hors cadre, sa mentalité n'avait pas évolué. On ne renie pas un atavisme vieux de plusieurs siècles. Il haïssait toujours la violence et ce n'était que sur les instances des patrons de la division des plans qu'il acceptait d'emporter en mission un pistolet superplat, bien que très efficace, de calibre 38. L'arme qu'il avait sur les genoux.

Ce pistolet avait une histoire. Malko l'avait réclamé sur une boutade : il voulait une arme qu'on puisse porter sous un smoking sans avoir l'air d'un voyou. Très sérieux, les techniciens de la CIA s'étaient attaqués au problème et avaient créé une petite merveille en titanium qui valait le prix d'un très beau bijou chez Cartier et rendait de grands services.

Malko soupira, en jetant un œil sur la porte du Scotch Club.

Souvent, des agents étaient obligés de tuer pour se dédouaner. Leurs amis même parfois. Mais cela faisait partie des risques du métier, des choses qu'on rangeait dans un coin de son cerveau et auxquelles on s'efforçait de ne pas penser. Pour ne pas devenir fou.

Malko n'était pas de la même race. En dépit de son étrange métier, il était resté lui-même, ne s'était pas laissé entamer. Préférant risquer sa vie que composer avec ses principes. Il exerçait cette dangereuse profession pour achever la restauration de son château. À quoi bon si, le château terminé, lui n'existait plus ? Moralement, du moins.

Les yeux dorés de Malko regardaient très loin. Bien plus loin que la porte du Scotch Club. Il priait de toutes ses forces pour que l'homme qu'il devait abattre ne sorte pas avant l'aube. En ce moment il devait joyeusement sabler le champagne sans se douter que la mort l'attendait près de sa belle Lincoln. Malko pensa à une esquive.

– Et s'il ne sort pas seul ? demanda-t-il.

Mendoza haussa les épaules.

– On ne risque rien. Les filles n'ont pas le droit d'accompagner les clients. Même s'il en a levé une, elle le rejoindra un peu plus tard.

– Et s’il a rencontré un ami ?

– Tu n’es pas connu ici, cela n’a pas d’importance. Et il aura trop peur pour te reconnaître. De toute façon, je serai derrière toi.

Pour coller une balle dans le dos de Malko s’il hésitait. L’exécution du général Orlando Léal Gomez, c’était le test décisif : traître ou pas traître...

Le silence retomba. De temps en temps une voiture tournait cinquante mètres devant la Pontiac pour s’engouffrer dans le parking souterrain du supermarché. Là se trouvait une des discothèques à la mode de Caracas : la « Dolce Vita ». Tenue par un personnage de nationalité et d’origine incertaines. Le Venezuela n’avait jamais été regardant sur la qualité de ses nouveaux citoyens.

À la fin de la guerre, on obtenait un passeport vénézuélien sur simple présentation d’un casier judiciaire bien chargé. À défaut, une petite condamnation à mort faisait parfaitement l’affaire.

Un avion passa, très bas, pour aller se poser sur le terrain de Lacarlota, situé en pleine ville, le long de l’autopiste del Este.

Tacones Mendoza regarda sa montre et jura à voix basse. Ils attendaient depuis deux heures. Le Vénézuélien dit à Ramos de faire tourner le moteur pour s’assurer qu’il démarrait bien.

L’estomac noué, Malko ne quittait plus des yeux la porte du Scotch Club. Il aurait très peu de temps pour tenter quelque chose. Tacones ne ferait rien tant qu’il n’aurait pas traversé la rue. Mais les trois tireurs seraient prêts à l’abattre au premier geste suspect. Il lui faudrait beaucoup de chance pour échapper à leurs balles. Plus qu’il ne pouvait raisonnablement en espérer.

Joyeux Noël.

Son regard tomba sur les gosses, toujours tassés sous leur porte cochère. Accroupis, ils comptaient leurs pièces.

La porte du Scotch Club s’ouvrit. La voix sèche de Tacones Mendoza secoua la torpeur de la Pontiac.

– Attention !

La paume moite de Malko serra la crosse de son pistolet. Mais ce n’était que trois hommes qui s’éloignèrent à pied, leur voiture étant garée plus loin. Les gosses se levèrent et les rejoignirent. L’un des hommes prit dans sa poche une poignée de pièces et les leur jeta.

Aussitôt, le chœur des gosses piailla avec entrain : « *Buena Navidad.* »

Ils se trouvaient devant la Lincoln bleu des mers du sud de l'homme à abattre. Les noctambules s'étant éloignés, les gosses tinrent un bref conciliabule devant la voiture. Soudain, l'un d'eux sortit un objet de sa poche et, rapidement, passa la main le long de la carrosserie. Aussitôt, une large estafilade apparut sur la belle peinture bleue, courant sur les deux portières et la moitié de l'aile arrière. Pour faire bon poids, le gosse, avant de rentrer son poinçon, cracha sur la carrosserie puis regagna sa porte cochère, suivi de ses copains.

Mendoza éclata d'un rire aigrelet et grinçant.

– Bien fait !

Malko se pencha sur le dossier du siège avant.

– Pourquoi font-ils cela ?

– Il n'a rien voulu leur donner pour qu'ils gardent sa voiture, expliqua le Vénézuélien. Ils ont raison.

Tacones était ravi de cette bonne blague jouée à celui qu'il avait condamné à mort. Sans penser qu'Orlando Léal Gomez n'aurait probablement pas le temps de s'en apercevoir avant de mourir.

L'atmosphère de la Pontiac était devenue irrespirable. Malko baissa la glace de son côté pour respirer un peu d'air frais, et contempla l'avenue Abraham Lincoln déserte. Les Vénézuéliens sortaient peu le soir de Noël.

Sa nuit de Noël, à lui, risquait fort de se terminer sur le macadam encore tiède de la chaleur de la journée. Avec assez de plomb dans le corps pour couler un cuirassé.

Lorsqu'on est prince, Altesse sérénissime, Chevalier d'honneur et de dévotion de l'Ordre de Malte, grand Voïvode de la voïvodie de Serbie, on ne tue pas un monsieur qui ne vous a rien fait, même au nom des principes sacrés de la démocratie.

C'est à vous de ne pas vous retrouver en compagnie de trois tueurs au lyrisme révolutionnaire meurtrier. À force de chercher une issue à son dilemme, Malko en avait des douleurs dans la nuque. Il ferma les yeux quelques secondes pour mieux réfléchir, l'estomac bloqué par l'angoisse.

El Cura émit un pet sonore et ricana.

*

* *

Orlando Léal Gomez choqua si fort sa coupe contre celle de Pablo, le patron du Scotch Club, que le verre se brisa. Le Moët et Chandon se répandit sur les paillettes symbolisant la mini robe d'Aurora qui poussa un petit cri. Avec des grâces d'éléphant, Orlando lui tamponna ses paillettes avec sa belle pochette, en profitant pour lui peloter les cuisses outrageusement. Un des gros doigts atteignit le haut de la cuisse et la fille sursauta. C'était une métisse indienne, depuis peu à Caracas, et elle n'acceptait pas certaines privautés en public.

Sèchement, elle écarta la main du général et quitta son tabouret pour aller s'asseoir à une table dans la salle.

Orlando Léal Gomez ouvrit la bouche pour protester mais Pablo le prit de vitesse.

– Elle est fatiguée, señor Orlando, il ne faut pas lui en vouloir. Il est tard.

Orlando Léal Gomez ne répondit pas. Il suivait la fille des yeux, le ventre brusquement en feu. Aurora s'était assise, et sa mini-robe découvrait entièrement ses cuisses parfaites.

– Je veux la baiser, grogna-t-il.

Pablo sourit, complice, mais crispé. On allait à l'incident. Orlando Léal Gomez était ivre mort. Et, dans cet état-là, capable de tout. Une fois, il avait failli tuer un garçon qui s'était trompé dans sa monnaie. Comme tous les Vénézuéliens aisés, il était toujours armé. En plus, sa qualité lui assurait une impunité totale. Mais jamais Aurora n'accepterait de le suivre s'il s'y prenait de cette façon. Soudain, Pablo eut une inspiration de génie. Il se pencha à l'oreille de son client.

– Elle est malade, señor, je ne voudrais pas que...

– *Hija de puta !* Trouves-m'en une autre.

Hélas ! toutes les autres étaient prises. Pablo sortit la bouteille de Moët et Chandon, brut 1964 – ce qu'il avait de mieux – du seau à glace, remplit une nouvelle coupe et la tendit à son client.

– Buons plutôt, señor, c'est Noël. Il y a tous les autres jours de l'année pour faire l'amour.

Opinion peu partagée par le général Orlando Léal Gomez. Il n'arrivait pas à détacher les yeux des longues cuisses de l'Indienne. En dépit de l'avertissement de Pablo, des pensées effroyablement lubriques se bousculaient sous son front bas. Il mourait d'envie d'aller lui déchirer sa robe et la prendre là, sur la banquette de moleskine.

Après tout, la pénicilline n'était pas faite pour les chiens.

Seul, le ridicule le retint. Si la fille se débattait, le giflait, il perdrait la face aux yeux de tout Caracas. Lui aussi savait de quoi étaient capables ces métisses Indiennes. De mauvaise grâce, il leva sa coupe et la vida d'un coup.

Il avait du mal à tenir debout. Les murs tendus de rouge du Scotch Club lui semblaient ouatés de brouillard.

Brutalement son excitation tomba. Il était fatigué, il n'avait plus envie de champagne. Il décida d'aller traîner du côté de l'immeuble Galipan, lieu géométrique de la prostitution de Caracas, et de ramasser une fille qui lui ferait une gracieuseté dans sa voiture. Au moins, il rentrerait de bonne humeur.

– Donne-moi l'addition, demanda-t-il.

Pablo lui obéit avec une rapidité de prestidigitateur. Il y en avait pour trois cents bolivars. Le Moët et Chandon n'était pas donné au Scotch Club, mais il fallait bien que l'aide américaine serve à quelque chose. Le général Gomez sortit un énorme rouleau de billets et en posa trois dans l'assiette. Puis, au moment de remettre la liasse dans sa poche, il en détacha un quatrième et le jeta sur le comptoir.

– Tu le donneras à cette fille de pute, qu'elle se soigne et m'accueille bien la prochaine fois.

Les gonocoques n'empêchent pas les sentiments.

Il traversa la salle en titubant, escorté de Pablo, fou de joie de son départ. Le patron lui ouvrit la porte. À l'air libre, Orlando Léal Gomez s'arrêta brusquement comme s'il avait peur d'avancer.



Dans la Pontiac verte, Tacones sursauta, se retourna et ordonna d'une voix tendue :

– Vas-y, El Dorado.

2. Joyeux Noël.

3. Un demi-bolivar.

CHAPITRE II

Une semaine avant Noël, les toits rouges du château de Liezen disparaissaient sous trente centimètres de neige. Ce qui ravissait Malko. À l'occasion des fêtes, il abandonnait sa maison de Poughkeepsie, près de New York, afin de profiter un peu de sa demeure princière.

Enfoncé dans un fauteuil, il rêvassait. En pensant à Alexandra. La sonnerie du téléphone retentit dans l'entrée. Krisantem alla répondre, puis vint frapper à la porte de la bibliothèque.

– On demande Son Altesse de Washington, annonça l'ancien tueur à gages d'Istanbul qui aimait bien donner son titre à Malko.

Celui-ci se leva pour aller répondre.

C'était David Wise, le patron de la division des plans de la CM, le département « cape et épée » comme disaient les jaloux. Un David Wise faussement enjoué.

– On vous offre des vacances au soleil, mon cher SAS, annonça-t-il à Malko. Vous devriez payer pour ça et c'est encore nous qui allons ajouter quelques pierres à votre Château de Versailles. Vous finirez par vous prendre pour Louis XIV...

Malko s'étrangla de rage.

– Et mon réveillon ? J'ai vingt amis qui viennent d'Autriche et d'Allemagne me voir.

David Wise connaissait sur le bout du doigt la vie privée de ses collaborateurs.

– Votre amie Alexandra se fera un plaisir de les recevoir. Parce que notre réveillon, à nous, ne peut pas attendre. Tâchez d'être dans deux heures à l'aéroport de Vienne. Quelqu'un vous y attendra.

Il raccrocha, laissant Malko dans une colère aussi noire qu'impuissante. On ne disait pas « non » à David Wise.

Deux heures trente plus tard, il débarquait à Schwechat, l'aéroport de Vienne. Un employé du consulat américain, qu'il connaissait déjà,

l'attendait. Il lui remit une enveloppe à son nom avec des tickets d'avion et des lettres de crédit.

– Vous décollez pour Zurich dans trois quarts d'heure, expliqua-t-il. De là, vous prendrez le vol 452 des Scandinavian Airlines, pour Barbados et Trinidad. Le vol arrive de Copenhague. C'est le seul qui vous amène directement à La Barbade et à Trinidad à partir d'Europe, sans escale. Bon voyage.»

À Zurich, Malko grimpa à bord du DC-8 des Scandinavian Airlines presque avec plaisir. Puisque son Noël était fichu, autant passer un bon voyage. Et il était sûr de l'hospitalité scandinave.

L'hôtesse des premières fut aux petits soins pour lui, l'abreuvant de champagne et de sa vodka préférée, de la Krepskaia russe à cinquante-deux degrés. De quoi oublier toutes les CIA du monde.

Le DC-8 volait sans secousse à trente-deux mille pieds au-dessus de l'Atlantique, et Malko se détendit un peu. C'était une ligne nouvellement ouverte, et les Scandinavian Airlines y apportaient encore plus de soins que d'habitude. Le dernier repas que Malko fit à bord lui fit presque oublier son réveillon manqué : homard thermidor, caviar, arrosé de Château-Lafitte...

Il ne manquait que la pulpeuse Alexandra, présentement ivre de rage...

Lorsque l'île minuscule de La Barbade apparut sous les ailes du DC 8, Malko était assez euphorique. Il ne sentit même pas l'atterrissage.

La nuit était tombée, et la chaleur tiède le surprit agréablement. Il était en train de passer la douane lorsqu'une superbe fille blonde, aux yeux bleus magnifiques, s'approcha de lui.

– Vous êtes le prince Malko Linge ?

Sur la réponse affirmative de Malko, elle expliqua :

– Je suis l'hôtesse des Scandinavian Airlines. Je vous ai retenu une chambre au Sam-Lord's Castle sur l'ordre de votre bureau de Washington. C'est le meilleur hôtel de l'île. Le taxi vous attend...

Pour une fois la CIA faisait bien les choses. Malko suivit avec regret la silhouette somptueuse de l'hôtesse des Scandinavian Airlines. Il l'aurait volontiers prise comme guide. En attendant mieux. Parce qu'il n'avait pas la moindre idée de la raison de son séjour dans cette petite île tranquille des Caraïbes.

Dans le véhicule brinquebalant conduit par un nègre silencieux, Malko se reprit à regretter son réveillon.

Il avait fait venir du saumon fumé de Suède et du caviar de Téhéran. Sans compter le Dom Pérignon 1962. En l'honneur des boiseries du grand salon et du salon d'angle. Boiseries achetées dans une vente de Vienne. Qui auraient dû être rouge sang, si leur prix avait été payé à sa juste valeur.

Le taxi filait à toute vitesse entre des haies de cannes à sucre. Il faisait noir comme dans un four, et Malko se demandait comment son chauffeur évitait les chiens dormant au milieu de la route, cherchant un peu de fraîcheur. L'hôtel était situé à une vingtaine de kilomètres de Bridgetown, la minuscule capitale de l'île, depuis peu république indépendante.

En descendant du taxi, Malko retint une exclamation d'admiration. Le Sam Lord's Castle était une merveilleuse maison de style colonial anglais, avec de hautes colonnes blanches, au milieu d'un parc tropical. La mer des Caraïbes commençait au pied de la pelouse digne de Buckingham Palace. Des Noirs empressés s'emparèrent de la valise de Malko. À l'intérieur de l'hôtel, tout était en acajou. Assez inattendu sous les tropiques. Malko, se retrouva doté d'un lit à baldaquin Queen Ann qui n'aurait pas déparé un musée. Soupçonneux, il se demanda ce qui lui valait de la part de la CIA ce traitement de faveur. C'était bien la première fois qu'il retrouvait quelque chose ressemblant à son château, au cours d'une de ses missions. Fatigué par le décalage horaire, il se coucha et s'endormit immédiatement



Le jeune homme tiré à quatre épingles qui partageait le petit-déjeuner de Malko ressemblait plus à un jeune professeur qu'à un espion. Il savourait son thé au lait dans la salle à manger toute en acajou du Sam Lord's Castle. Seul, un regard un peu appuyé sur les longues cuisses bronzées de sa voisine scandinave, qui, elle, était déjà en maillot, le rattachait à l'espèce humaine. Des serveurs noirs merveilleusement stylés servaient pieds nus, silencieux et efficaces. Des oiseaux voletaient dans la pièce, picorant les miettes.

On se serait cru dans un club de la City, à l'heure du thé. Malko beurrerait ses toasts distraitement. Son vis-à-vis s'était fait annoncer une heure plus tôt sous le nom de Ralph Pleurfoy mais ne lui avait pas dit un mot de sa mission. Ils discutaient peinture moderne. Avec une telle application que Malko se demanda si le Sam Lord's Castle n'était pas

bourré de vieux micros de l'Intelligence Service. On ne pouvait pas aimer la peinture moderne à ce point.

Le petit-déjeuner terminé, Ralph Pleurfoy entraîna Malko vers une Austin 1100 noire.

Aussitôt dans la voiture, l'Américain se fit plus expansif.

– J'appartiens à la section Amérique centrale de la division des plans, expliqua-t-il. David Wise vous envoie son meilleur souvenir. Il paraît que vous avez déjà réussi plusieurs affaires difficiles. Celle qui vous amène ici est particulièrement délicate.

– Où allons-nous ?

– À Bridgetown, dit Pleurfoy sobrement.

Comme si la roue de secours avait eu des oreilles.

Bridgetown avait l'air d'une ville de poupée avec sa statue de Nelson et ses touristes. Un gentil petit village tropical, déguisé en ville anglaise. Ralph Pleurfoy franchit le canal coupant la ville en deux, roula un peu le long du quai et stoppa devant un bateau à voiles qui ne payait pas de mine. Une sorte de chalutier rouillé, au pont encombré de caisses et de cordages.

Les planches vermoulues du pont s'enfoncèrent sous le poids de Malko.

Au moment de descendre dans les entrailles du bateau, il eut un mouvement de recul. Et si c'était un piège ? Après tout, rien ne lui disait que ce jeune homme bien élevé appartenait bien à la CIA. Le KGB avait d'autres trucs dans son sac. Il n'avait même pas son pistolet, laissé dans le double fond de sa valise.

Il fut immédiatement rassuré en voyant la tête des deux hommes qui l'attendaient dans le carré. En dépit de leurs pantalons de toile et de leurs maillots de corps, avec leurs cheveux rasés et leurs têtes de sergent, ils puaient Fort Bragg à plein nez.

– Je vous présente le prince Malko, de la division des plans, annonça Ralph Pleurfoy. On l'appelle aussi SAS.

– Hi ! firent en chœur les deux gorilles.

Ils lui broyèrent la main à tour de rôle et recommencèrent à mastiquer leur chewing-gum. L'Américain eut un petit sourire ironique pour Malko.

– Bienvenue dans l’opération *Pañuelos y tomates*.

Il avait prononcé ces derniers mots en espagnol, et Malko le regarda, un peu surpris. Ralph se méprit :

– Vous parlez espagnol, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Ah ! bon. C’est une des raisons pour laquelle nous vous avons choisi. Asseyez-vous et ne fumez pas. Ce rafiote contient de quoi faire sauter toute la ville. Regardez.

Il souleva le couvercle d’une caisse, près des jambes de Malko. Elle était bourrée de bâtonnets rectangulaires : des pains de TNT.

– De quoi s’agit-il ? demanda Malko qui avait hâte de revoir le jour et le Sam Lord’s Castle.

Ce rafiote chargé d’explosifs ne lui disait rien.

Ralph Pleurfoye s’assit sur la caisse de dynamite, après avoir soigneusement tiré le pli de son pantalon.

– Je vous l’ai dit : de l’opération *Pañuelos y tomates*. Vous êtes sur une base mobile de la DDA² cubaine. Malheureusement, nous ne pouvons pas l’utiliser longtemps. Demain matin, il faut que nous soyons partis d’ici. La moindre indiscrétion, et votre vie ne vaudra pas une dime.

« Je vais vous montrer la raison pour laquelle vous êtes ici.

Il se leva et écarta un rideau au fond du carré. Deux hommes étaient étendus par terre, les bras et les jambes ligotés par une fine cordelette, la bouche barrée par un large sparadrap noir. L’un des deux avait le type sud-américain, mais l’autre était presque aussi blond que Malko.

Ils fixaient Ralph et Malko d’un air terrifié. L’Américain laissa retomber le rideau et ouvrit un porte-documents qui se trouvait sur la table. Il en tira une coupure de journal qu’il poussa vers Malko. C’était la photo de l’homme blond serrant la main à Fidel Castro. La légende disait qu’un jeune Tchécoslovaque dont on ne donnait pas le nom était venu comme volontaire afin d’aider à la plus grande récolte de canne à sucre de l’histoire de Cuba.

– La canne à sucre mène à tout, conclut philosophiquement Ralph Pleurfoye. Nous n’avons pas encore pu savoir si ce gars est réellement un jeune dingue ou un professionnel. Je penche pour la première hypothèse. Sinon, il ne se serait pas fait photographe...

– Comment êtes-vous entrés en possession de ce rafiote ? demanda

Malko.

– Nous l’attendions quelque part sur la côte du Guatemala. Les gens qui devaient l’accueillir sont morts depuis plusieurs semaines. Mais Castro ne le sait pas. Ils n’avaient pas de radio à bord. Seulement des armes, du matériel de propagande et des explosifs. Ils ont été complètement surpris. Ils étaient dix à bord, plus trois hommes d’équipage.

– Où sont les autres ? demanda Malko.

– Morts. Ils ont été abattus sur place. Beaucoup trop dangereux de les garder. Toute l’opération repose sur le secret. Nous avons gardé ces deux-là parce que nous en avons encore besoin.

Cette cruauté froide et raisonnée choquait Malko. Le regard terrorisé des deux prisonniers le poursuivait.

– Ils ne seraient pas plus utiles vivants, demanda-t-il ? Ils doivent connaître des tas de choses.

Le jeune Américain secoua la tête.

– Imaginez qu’ils s’évadent. On ne sait jamais, qu’ils arrivent à faire savoir qu’ils sont entre nos mains. Vous êtes fichu... C’est dommage, moi aussi, j’aurais voulu les garder. Mais je ne peux pas prendre le risque.

Malko apercevait la petite place grouillante de touristes, à travers le hublot ouvert, de l’autre côté du canal. Ils étaient à mille lieues de se douter du contenu de cet innocent bateau de pêche.

– Pourquoi être venu jusqu’ici ? demanda-t-il. Nous sommes loin du Guatemala.

– Seul endroit sûr. Pas un seul castriste. En plus, cela ne vous fera pas trop loin pour arriver au Venezuela.

– Au Venezuela ?

– Oui. Voilà l’histoire. Depuis quelques mois, Castro s’est rendu compte que ses guérilleros répartis dans plusieurs pays d’Amérique latine manquent de punch, qu’ils n’ont plus le moral. Nos « bérets verts » les ont traqués partout. Ils se terrent, et la plupart du temps n’ont que des liaisons épisodiques avec Cuba. Alors, son service secret lui a monté l’opération *Pañuelos y tomates*. *Pañuelos*, ce sont les hommes, *tomates*, le matériel, armes, propagande et explosifs.

« Le but est de venir en aide à tous les groupes castristes qui

survivent encore, de leur insuffler un nouvel allant et de leur montrer que Cuba ne les oublie pas. Comme les maquis sont squelettiques, il a monté son truc avec de tout petits moyens. En embarquant une dizaine de gars gonflés sur ce rafiot, avec assez de munitions pour faire sauter l'Empire State Building. Destination : Guatemala, Venezuela et Colombie.

« Au Guatemala, je vous ai dit comment ça s'est passé. En Colombie, il n'y a pas de problème non plus. Le maquis sur lequel ils comptaient est détruit depuis longtemps. Ce sont des gens à nous qui tiennent la côte. Il reste le Venezuela. La prochaine escale. Votre prochaine escale. Vous parlez tchèque aussi, n'est-ce pas ? juste au cas où on tomberait sur des vicieux...

– Je parle tchèque, assura Malko. Mais pourquoi m'avoir fait venir de si loin pour une manœuvre aussi simple ? Vous avez beaucoup de gens.

Ralph pianota sur la table avec impatience.

– Ne plaisantez pas. Mes gars sont parfaits pour un coup dur, mais incapables de ce boulot-là. C'est ce qu'il y a de plus délicat et dangereux. Vous n'êtes pas Américain, c'est votre atout numéro un. Un Américain, même renégat officiel, ils s'en méfieraient. D'après votre pedigree, vous êtes resté seulement deux semaines à Cuba. On ne vous posera pas trop de questions, j'espère. Demain, je vous « brieferai » sur Cuba, que vous sachiez quelques trucs. Nous avons des films aussi, pas mauvais.

– Et qui vais-je retrouver au Venezuela ?

Malko n'aimait pas beaucoup le rôle de traître.

À l'embarras de Ralph Pleurfoy, il sentit immédiatement qu'il y avait anguille sous roche. L'Américain lui tendit un rectangle de papier beige : un tract appelant les étudiants de Caracas à la résistance antigouvernementale. Signé « *Comando popular de resistencia* ».

– Les Vénézuéliens me jurent qu'il n'y a plus un castriste dans leur pays. À part le maquis de Douglas Bravo, dans le Falcón, qui a rompu avec Fidel. Mais nos informateurs nous ont apporté pas mal de ces tracts. Il y a donc un mouvement castriste à Caracas. De plus, *Pañuelos y tomates* comportait un envoi de deux hommes au Venezuela.

« Grâce à vous, nous espérons en avoir le cœur net.

C'était gentiment dit.

– Où vais-je retrouver vos maquisards ?

– Pas de problème. Nous avons trouvé dans les papiers une adresse et le mot de passe. Vous venez de la part de Diego. Il faudra que vous gardiez la coupure de journal sur vous. La ressemblance est suffisante. Si les autres la trouvent, vous direz que c'est une « imprudence ». Quant à vos papiers, vous prendrez ceux du gars blond. Il s'appelle Janos Plana.

– Vous avez parlé de deux hommes ? coupa Malko.

– Le second est ici. Vous le verrez demain. C'est un Cubain anticastriste, un type que nous avons retourné. Il était à Miami, il s'appelle Carlos.

– Vous êtes sûr de lui ?

– Absolument.

Il sembla à Malko que Ralph Pleurfoy avait répondu un peu trop vite. On voyait bien que ce n'était pas lui qui s'embarquait dans cette galère. Sentant la réticence de Malko il précisa un peu sèchement :

– De toute façon c'est la SOP. Il n'y a pas à discuter.

Le hasard s'en moquait bien de la Standard Opération Procédure chère aux bureaucrates de la CIA.

– Nous partons demain matin à l'aube, continua Pleurfoy, imperturbable. Pour arriver de nuit en face de la côte vénézuélienne. Nous sommes pressés. Après vous avoir déposé, ce rafiot doit repartir sur Cuba.

– Sur Cuba !

– Rassurez-vous, fit l'Américain avec un bon sourire. Il ne reverra pas La Havane. Du côté de l'île de Swan, il va être « arraisonné »... et coulé parce qu'il refusera de s'arrêter. On trouvera deux cadavres. La Navy publiera un communiqué officiel. Castro se dira que le principal a été fait et ne cherchera pas plus loin...

– Et où vais-je débarquer ?

– Au point prévu, répliqua Pleurfoy, serein. Sur la côte en face de Curaçao. Nous devons respecter leur procédure. Bien que je ne pense pas qu'ils vous interceptent là-bas, puisqu'ils semblent basés à Caracas. Mais enfin, on ne sait jamais.

Malko se rembrunit brusquement.

– Et les Vénézuéliens ? Les officiels.

– Évitez-les, fit sobrement Pleurfoy. Nous n'avons pas voulu les mettre au courant. Ils sont incapables de garder un secret. Autant vaudrait arriver avec un écriteau dans le dos : « je suis un agent de la CIA. » Ils ont la mauvaise habitude d'exécuter immédiatement les terroristes. Alors, ne vous faites pas prendre, ce serait trop bête.

– Vous seriez obligé d'envoyer un autre bateau, dit Malko, pincésans-rire.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire, répliqua Pleurfoy sans aucun humour. Je sais que vous avez rendu de très nombreux services et nous n'aimons pas perdre nos gens inutilement.

« Dès que vous serez à Caracas, rendez-vous à la chambre 888 de l'Hôtel Tamanaco.

Malko essaya d'en savoir plus.

– Vous n'avez aucune idée des gens chez qui je vais tomber ?

– Aucune. Mais ils doivent être assez forts, sinon on les aurait pris comme les autres.

« Maintenant, je vais vous ramener au Sam Lord's Castle. Reposez-vous, vous en aurez besoin.

Malko regarda le rideau derrière lequel se trouvait l'homme qui allait mourir et dont il prenait la place.

Il se retrouva sur le quai inondé de soleil. Le Noir de la coupée le salua avec un sourire. Une barque de policiers noirs du port en canotiers passa lentement près de lui. Un des hommes lui sourit. À La Barbade, on aimait les touristes. Avec la canne à sucre, c'était la seule ressource de l'île minuscule.



La jeune Suédoise qui prenait son petit-déjeuner en bikini était déchaînée. L'orchestre noir jouait une conga, rythmée sur de vieux fûts d'huile, extraordinairement entraînante. Pourtant elle était la seule danseuse.

Pieds nus, elle ondulait sur la piste en bordure de la piscine, ses longs cheveux blonds dansant autour d'elle.

Affalé dans un fauteuil, bourré de daïquiris à assommer un bœuf, son mari regardait son exhibition avec la satisfaction bovine du seigneur et maître. La nuit était tiède, et la piscine faisait une tache bleue dans l'obscurité. Il y avait peu de gens pour écouter l'orchestre. Dans un coin, Malko buvait un daïquiri. Les hanches de la jolie Suédoise lui donnaient du vague à l'âme. Pieds nus, sans maquillage, elle dégageait une sensualité primitive en accord parfait avec le décor.

Quelques heures plus tard, Malko embarquait pour le Venezuela. Une mort obscure et stupide l'y attendait peut-être. Soudain, il eut violemment envie de cette inconnue.

L'orchestre s'arrêta, et elle resta une seconde immobile au milieu de la piste. Elle ne portait rien sous sa longue robe d'hôtesse mauve qui dessinait son corps fin et musclé, la rendant plus érotique que si elle avait été entièrement nue. Ses longues jambes se découpaient dans la lueur des projecteurs. Quelques hommes applaudirent discrètement. Elle les regarda, avec un sourire amusé, avide de danser encore. Son mari lui cria quelque chose en suédois, s'arracha de son fauteuil et partit vers l'hôtel.

Comme l'orchestre ne recommençait pas à jouer, elle se dirigea vers la piscine. Malko la vit hésiter au bord, se mirer dans l'eau éclairée par les projecteurs. Puis, tranquillement, elle plongea tout habillée et remonta, flottant comme une Ophélie heureuse dans l'eau tiède.

Malko se leva et s'approcha à son tour de la piscine. La Suédoise lui sourit. Pris d'une inspiration subite, il ôta ses vêtements et, en slip de bain, plongea, rejoignant la fille. Ils jouèrent un moment, puis ce fut elle qui sortit de l'eau, et, son vêtement collé contre elle, prit le chemin qui menait à la plage ombragée de cocotiers. Les grosses vagues de l'Atlantique s'y brisaient avec un grondement continu.

Malko se hissa hors de la piscine et la suivit. Lorsqu'il la rejoignit, la jeune Suédoise était en train de passer sa robe par-dessus sa tête. Elle partit en courant vers les vagues. La première la cueillit et la ramena presque dans les bras de Malko.

Elle rit, se blottit contre lui et passa lentement ses mains dans son dos en disant une phrase en suédois. Il l'embrassa et elle se laissa faire, lui rendant son baiser. Puis, elle le prit par la main et ils plongèrent dans l'eau. Pendant près d'une demi-heure, ils jouèrent, s'embrassèrent, s'enlacèrent, sans échanger un seul mot. L'eau était merveilleusement chaude.

Plusieurs fois, Malko voulut la prendre, mais les vagues étaient trop fortes. À chaque tentative infructueuse la jeune femme éclatait de rire

et plongeait.

Enfin, ils sortirent de l'eau. Elle prit sa robe déjà trempée et l'étendit sur le sable, s'allongeant dessus. Malko la rejoignit. Ils étaient au beau milieu de la plage, sous le clair de lune. C'est elle qui l'attira, s'ouvrit et le fit pénétrer en elle, sous l'œil curieux d'un vieux nègre qui faisait semblant de dormir près d'une barque.

Ses reins allaient et venaient sous lui, par longues saccades harmonieuses, son visage renversé regardait les étoiles, elle étreignait Malko comme si elle l'avait aimé. Il ne pensait plus à rien.

Elle prit longuement son plaisir, sa tête roulant de droite à gauche. Ils restèrent enlacés, silencieux un long moment. Elle se releva alors et enroula sa robe autour d'elle comme un sari.

Toujours sans un mot.

Lentement, ils revinrent vers le Sam Lord's Castle à travers la grande pelouse en pente. L'hôtel était plongé dans l'obscurité. Ils montèrent l'escalier d'acajou qui craquait à chaque marche. La Suédoise occupait la chambre voisine de Malko. Elle s'arrêta devant la porte et mit un doigt sur les lèvres.

– Bonne nuit, dit-elle en anglais, à voix basse. Il ne faut pas faire de bruit. Mon mari dort.

Avant que Malko ait même eu le temps de lui baiser la main, la porte s'était refermée sur elle.

Il rentra dans sa chambre, à la fois heureux et déçu. Elle était sublimement belle, ils avaient parfaitement fait l'amour et il ne savait même pas son nom.

À quoi bon ?

Dans quelques heures, il embarquait à bord du rafiote cubain. Pour un monde où les filles comme elle n'avaient pas de place. Il jura, s'il s'en sortait, de revenir au Sam Lord's Castle. Même seul. Il y avait si peu d'endroits au monde qui abritaient de beaux souvenirs.

1. Centre d'entraînement des « bérets verts » aux USA.

2. Services de renseignements cubains.

CHAPITRE III

Malko n'arrivait pas à détourner ses pensées du rideau derrière lequel se trouvaient les deux hommes ligotés et impuissants. D'ici quelques jours, ce ne serait plus que des carcasses nettoyées par les requins. Le *Maracay*, battant pavillon cubain, se trouvait à une vingtaine de milles de la côte vénézuélienne. La mer était déjà jaunâtre. Malko se trouvait sur le pont, profitant de l'air relativement frais. Dans quelques heures, il plongerait vers l'inconnu. Avec son compagnon Carlos. C'était un Cubain trapu, le visage barré d'une impressionnante moustache. Tous les deux ils avaient passé en revue tous les obstacles possibles. Carlos avait expliqué minutieusement « son » séjour à Cuba à Malko. De la canne à sucre à La Havane.

Maintenant, tout était prêt. Malko se sentait quand même mal à l'aise en devinant la ligne grise de la côte, piquetée de rares lumières.

Lui et Carlos avaient chacun une lourde valise : des pains d'explosifs, deux mitraillettes chacun, des brochures commentant le castrisme et des munitions. De quoi les faire fusiller immédiatement si les troupes antiguérilla vénézuéliennes s'emparaient d'eux. Carlos ne claquait pas des dents de peur, mais peu s'en fallait. Malko espérait qu'il ne retournerait pas sa veste une fois de plus... Sa vie allait reposer entre les mains de son compagnon.

Deux heures plus tard, ils prirent place dans un dinghy de caoutchouc avec les deux valises. Ils devaient couler le dinghy dès qu'ils auraient pied, en le déchirant à coups de couteau. Le moteur le retiendrait au fond. Ralph Pleurfoy était sur le pont du *Maracay*. Les autres membres de l'équipage ne se montrèrent pas. Heureusement la mer était calme et Carlos mit facilement le dinghy à l'eau, grâce à une petite grue. Malko, à son tour, se laissa glisser le long d'une échelle de corde. Le dinghy était terriblement instable. Dès que Malko fut assis au milieu, Carlos lança le moteur.

La silhouette du *Maracay* disparut dans l'obscurité. Dès qu'ils accélérèrent il fut trempé par les embruns. Heureusement que l'eau était tiède ! Au loin on apercevait quelques lumières. La ville de Coro et les villages avoisinants. Ralph avait expliqué à Malko que, dès le jour, des autobus passaient toutes les demi-heures sur la route allant de Coro à Tocapero. À Coro, ils fileraient sur Valencia et Caracas,

toujours par bus, pour éviter les patrouilles antiguérilleros qui fouillaient toutes les voitures de tourisme. À Caracas, il était plus facile de passer inaperçu.

Pendant plusieurs minutes le dinghy fendit les vagues sans histoire. Carlos se tenait d'une main à la poignée du moteur, de l'autre à la corde du bordage. La lune éclairait assez bien, et, par moments, Malko apercevait le visage crispé du Cubain.

Soudain, le bruit des vagues lui parut différent.

Il cria à Carlos d'arrêter le moteur pour écouter.

Le Cubain obéit. Malko écouta attentivement : devant eux, la mer se brisait en rouleaux. Alourdi par les deux hommes et les lourdes valises, le dinghy flottait au ras de l'eau. Malko prit une courte pagaie de bois et tenta de le diriger, face à la lame.

Tout à coup, Carlos poussa un cri étranglé, Malko n'eut que le temps de se retourner. Une énorme vague fonçait sur eux, venant du large.

– Accrochez-vous à la corde ! cria-t-il à Carlos.

La vague s'écrasa sur le dinghy. Malko entendit le Cubain hurler :

– Je ne sais pas nager !

Malko fut arraché comme un fétu de paille. Une seconde, il tint la corde, puis crut que son poignet allait être arraché et lâcha tout. Il se sentit rouler sur le dinghy, but de l'eau de mer, nagea désespérément pour remonter à la surface, aspira enfin un peu d'air. Le dinghy avait disparu. Malko appela :

-Carlos ! Carlos !

Pas de réponse. Une nouvelle vague arrivait, et il se concentra sur sa propre survie. Brusquement, il pensa aux requins et fut paralysé de terreur. Il ne se souvenait plus s'ils attaquaient la nuit ou non.

Il se débarrassa de sa veste, ne gardant que le sac imperméable contenant son argent, ses papiers et son pistolet, accroché à sa ceinture. À cause des creux, il était impossible de voir très loin. Le Cubain dérivait peut-être à quelques mètres de lui, accroché au dinghy.

Il se mit à nager sur le dos. La côte formait une ligne plus sombre que la mer et il y avait heureusement les lumières de Coro pour le guider, sur la droite. Plusieurs fois, il s'arrêta pour appeler Carlos. Le Cubain avait dû couler à pic. Sinon, il le retrouverait quelque part sur

la plage. Si Carlos était noyé, Malko n'avait plus qu'à continuer sa mission tout. Sans matériel et sans allié.

Vingt minutes plus tard, épuisé, il sentit le sable sous ses pieds. Il fut encore submergé par une ou deux vagues, puis tituba jusqu'à une plage de sable sec. Il fit quelques mètres avant de s'effondrer au pied d'un bosquet de maigre végétation.

Il avait du mal à respirer, et de violents élancements lui traversaient la poitrine. Dire que les médecins lui avaient bien recommandé de ne jamais faire d'efforts violents à la suite de ses blessures reçues à Hong-kong !¹

En dépit de la chaleur moite de la nuit tropicale, ses vêtements trempés, pleins de sable, formaient une croûte désagréable. Il les enleva, les tordit et s'étendit à même le sable, en priant pour qu'il n'y ait ni scorpions, ni serpents. Quand sa respiration fut redevenue normale, il se dressa sur son séant et écouta.

Les rouleaux se brisaient régulièrement avec un grondement sourd. Pas de trace de Carlos, ni du dinghy. Cependant, ils pouvaient avoir été entraînés beaucoup plus loin par les courants. Il n'osait pas appeler, se souvenant des patrouilles antiguerilla.

Il eut un rire nerveux en se voyant tout nu sur cette plage inconnue, alors qu'il aurait pu débarquer tout simplement d'un confortable DC-8 des Scandinavian Airlines.

Parfois, la CIA exagérait les précautions. Au bout d'un moment, son cœur se remit à battre régulièrement. Il creusa une alvéole dans le sable, puis alla enterrer le sac en plastique un peu plus loin. S'il était surpris, il pourrait toujours prétendre avoir été jeté hors d'un navire... Il inspecta la mer. Depuis longtemps, les lumières du *Maracay* avaient disparu.

Il était seul.

Malko se força à fermer les yeux et pensa à la jolie Suédoise du Sam Lord's Castle. La veille il se trouvait aussi sur une plage dans le noir. Mais pas dans les mêmes circonstances.

*

* *

La mer était vide, jaunâtre et pleine de moutons. Malko se dressa sur ses coudes en sursaut. Il devait être huit heures du matin, et le

soleil était déjà brûlant.

Malko se hâta d'enfiler ses vêtements raides de sel et inspecta les environs. La plage était absolument déserte. Pas la moindre trace du dinghy, ni de Carlos, ni de personne d'ailleurs. Derrière lui poussait une végétation maigre qui se terminait en brousse. Pas âme qui vive, nulle part.

Avant d'aller récupérer le pistolet, Malko décida de s'assurer que son compagnon avait bien disparu. Il partit d'abord vers la droite jusqu'à une pointe rocheuse qui interrompait la plage. Il lui fallut près de trois quarts d'heure pour y parvenir, en sueur, épuisé.

De l'autre côté, le sable se continuait, identique. Personne en vue. Malko resta un moment dressé sur les rochers au cas où son compagnon aurait été caché dans les broussailles, puis fit demi-tour. Coro devait se trouver à une dizaine de kilomètres à l'ouest. Il pensa qu'il se ferait moins remarquer sur la plage que sur la route côtière et que, ainsi, il vérifierait si Carlos était vraiment noyé.

Le soleil tapait sur sa nuque et il avait du mal à arracher ses pieds du sable humide. Le cerveau vide, il avançait avec une seule idée : trouver vite à boire.



Une queue d'une dizaine de personnes s'allongeait devant l'arrêt du bus arrivant de Maracaïbo. Personne n'avait prêté attention à Malko. Il y avait d'ailleurs deux hippies, un peu plus loin, qui partageaient un Pepsi-Cola, assis sur un sac de montagne. Coro était une petite ville plate, au croisement des routes N° 3 et 4, juste en face de Curaçao, abrutie de chaleur, sans aucun intérêt, au milieu d'un pays si dépourvu de relief qu'il aurait fait comparer les Flandres à l'Himalaya.

Malko y était arrivé complètement épuisé. Les quatre Pepsi qu'il avait bus coup sur coup l'avaient tout juste désaltéré. Sans avoir trouvé la moindre trace, ni du dinghy, ni de Carlos. Les deux avaient dû couler corps et biens. Au marché il s'était acheté une petite valise et un chapeau de paille. Maintenant qu'il était mêlé à la foule, il se sentait beaucoup plus tranquille. Les contrôles antiguérillas n'avaient pas lieu en ville. Seulement il avait perdu toute sa documentation, les armes et surtout son compagnon. Tout ce qui lui restait c'était une adresse gravée dans sa tête : 213, avenida Francisco-Miranda, Caracas. Et un nom : Esperenza. Onzième étage. Il venait de la part de Diego.

Le bus de Maracaïbo arriva dans un nuage de poussière. Après la traversée du désert du Falcón, les passagers devaient être complètement cuits. Malko attendit sagement son tour. Encore cinq heures avant Caracas. Au pire, il aurait toujours la ressource d'aller s'installer au Tamanaco et de raconter ce qui s'était passé. Il commençait à se demander si la CIA n'avait pas pris ses désirs pour des réalités.

En fait de castristes, il n'avait encore vu que des moustiques sur la plage déserte. Si Ralph Pleurfoy s'entêtait, on lui trouverait bien un autre traître pour recommencer leur petite expédition. Mais il réclamerait un traître qui sache nager.

Le bus sentait la crasse et la chaleur. Malko s'installa derrière le chauffeur, de façon à avoir un peu d'air. Une heure plus tard, alors qu'il sommeillait, un coup de frein le réveilla. Des soldats en uniforme olivâtre entouraient une longue file de voitures arrêtées. La première avait le coffre ouvert et trois soldats la fouillaient. Quand le bus approcha, Malko vit les fusils d'assaut, le chargeur engagé. Une patrouille antiguérilla.

Discrètement, il poussa sa valise de toile derrière son siège. Son pistolet extra-plat suffisait à sceller son sort. Mais le chauffeur donna un petit coup de klaxon, et un des soldats lui fit signe de doubler la file de voitures. Apparemment, les guérilleros vénézuéliens étaient des terroristes de luxe.

Ils ne se déplaçaient pas en bus.

Rassuré, Malko ferma les yeux derrière ses lunettes noires. Le sort lui donnait encore un sursis. Qu'est-ce qui l'attendait à Caracas, au numéro 213 de l'avenue Francisco-Miranda ?



Le 213 de l'avenida Francisco-Miranda était un immeuble moderne, déjà un peu lépreux, comme Caracas tout entier. On aurait dit une ville américaine vieillie prématurément.

Un portier galonné et miteux regarda passer Malko d'un œil bovin, sans rien lui demander. On ne sait jamais, il aurait pu tomber sur un Vénézuélien de mauvaise humeur qui lui coupe la gorge. L'ascenseur était lui aussi ultramoderne. En un clin d'œil, Malko se retrouva au onzième étage. Heureusement, il n'y avait qu'une seule porte, sur le palier spacieux.

Il sonna.

Il eut d'abord l'impression que l'appartement, était vide. Au moment où il allait reprendre l'ascenseur la porte s'ouvrit sur une jeune fille aux longs cheveux bruns, pieds nus, vêtue d'un vieux blue-jean plein de taches de peintures et d'un pull sans manches dessinant une lourde poitrine. Elle tenait une palette de peintre à la main et regarda Malko d'un air surpris : le battant ne s'était ouvert que d'une vingtaine de centimètres, retenu par une lourde chaîne d'acier.

– Que voulez-vous ?

Sa voix était musicale, distinguée, un peu méfiante. Malko s'attendait assez peu à ce personnage. On apercevait, par la porte entrouverte, une éblouissante moquette blanche montant jusqu'aux chevilles, beaucoup trop luxueuse pour des castristes. Il faillit dire qu'il s'était trompé, mais un reste de conscience professionnelle le retint : au point où il en était.

– Je voudrais voir Esperenza, dit-il. Je viens de la part de Diego.

Il y eut un silence assez long, puis la jeune fille dit lentement en contemplant sa palette :

– Esperenza... je ne connais pas. Vous devez faire erreur.

Son hésitation avait quand même été sensible. Malko insista.

– C'est curieux, je suis sûr de l'adresse. Et je viens de loin.

Elle ne demanda pas d'où, mais son visage s'adoucit imperceptiblement

– C'est peut-être une ancienne bonne de mes parents, admit-elle. Je me renseignerai. Revenez demain.

Déjà elle refermait la porte. Soudain, elle sembla se raviser :

– Dites-moi où vous habitez, je préviendrai la personne, si elle sait qui vous êtes.

– Je suis à l'Hôtel Acarigua, sur l'avenue Urbaneta, chambre 29, dit Malko. Je m'appelle JANOS. JANOS PLANA.

Elle eut un coup d'œil intéressé et rapide.

– Vous parlez bien espagnol pour un étranger.

– J'ai vécu pas mal de temps dans un pays où on parle cette langue, dit-il, sans se compromettre.

Elle sourit un peu plus franchement. La chaîne de la porte coupait son ventre.

– Au revoir. Excusez-moi, ici, à Caracas, nous nous méfions des inconnus. Il y a tellement d'attaques...

Exactement 10320 assassinats en dix-huit mois.

La porte claqua, et Malko se retrouva sur le palier vide, tout bête. L'ascenseur était toujours là. Dans la rue, il décida de marcher. En route il s'arrêta pour téléphoner à Ralph. Mais le numéro de sa villa ne répondait pas. Au consulat des États-Unis, on lui répondit que M. Pleurfoy était en voyage. Il pouvait laisser son nom et son adresse...

Pourquoi pas un faire-part !

En continuant vers l'ouest, l'avenue Francisco-Miranda changeait de nom pour devenir l'avenue Abraham-Lincoln. Les immeubles résidentiels avaient fait place à des boutiques et à une animation extraordinaire. Une foule compacte essayait d'échapper aux autobus déchaînés qui se frayaient un passage à grands coups de klaxon. C'était ce que les vieux Vénézuéliens continuaient à appeler la « Sabana Grande », le cœur de Caracas.

Malko croisa beaucoup de filles seules portant des robes s'arrêtant en haut des cuisses, agressivement maquillées et parfumées, roulant des hanches, mais baissant les yeux dès qu'un homme posait les yeux sur elles.

Pas étonnant que Caracas batte tous les records de viol. On violait un peu partout de jour et de nuit, dans les voitures ou les ascenseurs, même en plein centre. Et on coupait la gorge après, par timidité...

Au bout de vingt minutes de marche, Malko arriva place Humboldt. Elle était bordée de cafés à terrasses noirs de monde. Sur le trottoir, un musicien armé d'une immense harpe indienne jouait une musique mélancolique des Andes, sans même faire la quête, superbement indifférent à tout. Une putain à la peau presque noire, magnifique et laide à la fois, le visage hautain, attendait au bord du trottoir. Malko s'assit, commanda une Heineken et observa son manège pour se distraire. Plusieurs voitures s'arrêtèrent, et les conducteurs l'appelèrent de leurs sièges. Elle ne tourna même pas la tête.

Enfin, l'un d'eux quitta son volant, et vint lui ouvrir la portière. Elle daigna alors entrer dans la voiture, dévoilant des cuisses musclées et longues.

Une longue Cadillac crème passa lentement devant le café. Au fond de la banquette, Malko aperçut un visage triangulaire et ravissant. Une fille de bonne famille qui ne se hasardait jamais dans les rues.



L'Hôtel Acarigua, construit depuis huit ans, tombait doucement en ruine. Les lézardes du dernier tremblement de terre de 1967 avaient été tant bien que mal colmatées, mais les rats s'y promenaient comme dans le métro. Malko contempla tristement le papier arraché de sa chambre. Dire qu'il aurait pu se reposer tranquillement au Tamanaco, à moins d'un demi-mille à vol d'oiseau.

On frappa à la porte.

Un peu tendu, il alla ouvrir.

Un garçon très maigre, squelettique même, avec des cheveux longs de fille, des lunettes noires carrées et un visage chiffonné à la Françoise Sagan, se tenait dans l'ouverture, les mains dans les poches de son blue-jean.

– Le señor Plana ?

La voix était vulgaire, détimbrée, presque asexuée.

– C'est moi, dit Malko, désagréablement impressionné.

– Je suis un ami d'Esperenza.

Un frisson insidieux glissa le long de son épine dorsale. Il y était. Il se força à sourire.

– Je suis content de vous voir, dit-il. Comment vous appelez-vous ?

L'autre répondit, presque sans bouger les lèvres :

– Mendoza. Vous êtes seul ?

– Oui, mais...

Mendoza ne lui laissa pas le temps de s'expliquer.

– Esperenza vous attend, fit-il. Vous n'avez rien pour elle ?

– J'avais quelque chose, mais je l'ai perdu.

Pas de réaction. Mendoza attendait debout, au milieu du couloir, contemplant ses chaussures pointues. Malko mit sa veste. Son pistolet

extra-plat était dans sa valise, et il n'osa pas le prendre. Son interlocuteur pouvait être n'importe qui, y compris un agent provocateur.

– Allons-y.

Ils descendirent l'escalier en silence et traversèrent le petit hall qui sentait le graillon. De dos, Mendoza avait l'air d'une fille, avec ses hanches très minces, son torse maigre et sa démarche un peu ondulante. Malko se demanda s'il n'était pas pédéraste.

Il marchait devant, sans se préoccuper de lui. Après l'avenue Urbaneta, ils tournèrent dans une petite rue montant vers le nord, toujours aussi bruyante, qu'ils suivirent pendant près de cinq cents mètres. Malko commençait à se demander si Mendoza connaissait l'existence des taxis.

Soudain, celui-ci pénétra dans une cour, par une porte à deux battants. Elle était bordée de trois côtés par des ateliers fermés.

La cour était vide, à l'exception d'une grosse voiture beige garée dans un coin, sans lumière. En s'approchant, Malko reconnut une Bentley Continental, une voiture de quinze mille dollars. Mendoza ouvrit la portière arrière.

– Montez.

Son ton avait changé. Un peu plus sec, autoritaire.

Malko obéit.

Le plancher de la voiture était encombré de paquets de Noël, enveloppés de papier multicolore. Cela sentait le bon cuir et le parfum chic. La banquette avant était séparée de l'arrière par une glace. Malko avait à peine eu le temps de s'asseoir que quelqu'un s'installa à la place du conducteur.

Malko identifia une silhouette féminine. L'inconnue portait des lunettes noires et ses cheveux étaient cachés par un foulard. Mendoza monta à son tour, le poussant sans ménagement.

Presque sans secousse, la Bentley démarra et tourna à droite. Mendoza se rongea les ongles avec une application digne d'éloges. Toujours sans dire un mot. Ils traversaient un quartier populaire et la fille qui conduisait donnait sans cesse de petits coups de klaxon pour se frayer un passage. Ils restèrent cinq bonnes minutes derrière une voiture de *bomberos*² bloqués et flegmatiques.

– Où allons-nous ? demanda Malko, pour meubler le silence.

Les lunettes noires carrées se tournèrent vers lui.

– Vous avez bien demandé à rencontrer Esperenza ?

– Bien sûr.

– On y va.

Le silence retomba. Après avoir rongé la moitié de sa main droite, Mendoza se décida à demander :

– De quel pays venez-vous ?

Question à double sens. Malko choisit de ne pas prendre de risques.

– Je suis Tchécoslovaque.

– Vous parlez bien espagnol.

Décidément, c'était une rengaine.

– Merci.

Ils étaient arrivés à l'entrée de l'autoroute de La Guaira. La Bentley s'y engagea mais la quitta au bout d'une centaine de mètres pour une route étroite en pente : l'ancien chemin du *Salaire de la Peur*, où les camionneurs s'affrontaient vingt-cinq ans plus tôt. Maintenant, elle n'était plus fréquentée que par les camions trop pauvres pour payer le péage de l'autoroute ultramoderne à quatre voies reliant La Guaira à Caracas. Malko commença à se sentir mal à l'aise. Son compagnon ne lui avait pas encore posé une seule question sur leur rencontre. Ce n'était pas bon signe.

– C'est encore loin ? demanda-t-il.

Les lèvres minces de Mendoza s'ouvrirent sur des dents qui n'avaient jamais connu le dentiste. Son haleine aurait tué une mouche à vingt mètres.

– On dirait que tu es pressé, gringo...

Ça, ce n'était pas gentil. « Gringo », c'est le mot péjoratif par lequel les Américains du Sud désignent les Blancs.

– Non, mais vous sentez mauvais, dit tranquillement Malko. J'ai envie d'un peu d'air frais.

Il crut que Mendoza allait sauter sur lui. Le visage haineux, il plongeait la main entre la banquette et la portière. Malko se trouva nez à nez avec un P. 08, un parabellum à long canon.

– Ta gueule, gringo. Parce que c’est moi qui vais te liquider.

Malko sentit un picotement désagréable courir le long de ses doigts.

– Me liquider ? Vous êtes fou.

Mendoza secoua la tête, sans répondre, mais ne rentra pas son arme. Soudain, la Bentley vira brutalement à gauche et commença à cahoter : ils avaient quitté la route pour un sentier de terre battue. Au bout de quelques minutes, elle stoppa. La femme qui conduisait descendit, fit le tour de la voiture et ouvrit la portière, du côté de Mendoza, restant dans l’ombre.

– Gringo, baissez votre glace, dit-elle, et regardez.

Malko obéit, intrigué.

La Bentley était arrêtée parallèlement à une pente abrupte, couverte de détritrus nauséabonds. Plusieurs centaines de mètres plus bas, on apercevait les traînées lumineuses des phares sur l’autoroute La Guaira-Caracas. Le ciel était clair, à cause du halo de ville, et Malko aperçut des dizaines de gros oiseaux tournant lentement : des vautours. D’autres, à mi-pente, picoraient des déchets innommables...

Malko rentra la tête.

– Vous avez vu ? dit l’inconnue. Nous sommes sur la décharge publique de Caracas. Ici, il n’y a que des épaves, des clochards. Mais aucun d’eux n’aime la police. Si je leur donne dix *bolos* ³ ils vous couperont en morceaux et me remercieront encore. Aussi, ne comptez pas sur du secours.

« J’ai des questions à vous poser. Si vous n’y répondez pas, Mendoza vous abattra.

Malko cherchait désespérément dans sa tête ce qui n’avait pas collé. Quel fou il avait été de ne pas demander une protection. En Amérique latine, il était pratiquement impossible de garder un secret.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

– Je suis Esperenza.

Elle ôta ses lunettes noires, et avança la tête dans la Bentley. Malko reconnut la jeune fille qui lui avait ouvert. Le foulard durcissait ses traits et ses yeux très sombres dévisageaient Malko sans aménité.

– Qui êtes-vous ? fit-elle, et d’où venez-vous ? Ne mentez pas.

Mendoza s’était rencogné dans le coin de la banquette. Le canon du

P. 08 posé sur l'accoudoir de cuir fauve était braqué sur le foie de Malko. Il essaya de ne pas montrer son trouble.

– Je m'appelle Janos Plana, je suis Tchécoslovaque. Je suis arrivé à Cuba, il y a deux semaines pour aider à la récolte de cannes à sucre. Et pour perfectionner mon espagnol. Mon père était dans les brigades internationales en Espagne. Il me l'a appris.

– Que faisiez-vous en Tchécoslovaquie ?

– Cuisinier. Mais j'avais envie de voir du pays et d'aider Cuba. Alors je me suis inscrit comme volontaire. À La Havane, j'ai été contacté par des gens qui m'ont demandé si j'étais prêt à prendre des risques.

– Pourquoi avez-vous accepté ?

Malko sourit.

– La canne à sucre, ce n'est pas drôle. Je suis célibataire et je n'ai pas peur du danger. Alors...

Il se tut.

On n'entendait que le grondement lointain des voitures en contrebas. Malko pensa qu'ils pouvaient le tuer et que la voiture repartirait une minute plus tard, sans que personne n'ait rien vu. L'odeur douceâtre des ordures sur la pente ressemblait à celle de la mort.

– Pourquoi êtes-vous seul ?

Il raconta l'histoire du *Maracay* et comment son compagnon s'était noyé.

Esperenza, le menton appuyé sur une main, écoutait attentivement, les yeux noirs fixés sur Malko.

– Comment s'appelait cet homme ?

– Carlos. Je ne sais rien de lui. On nous en avait dit le moins possible, par prudence.

Long silence.

– Vous deviez nous apporter certaines choses, remarqua Esperenza. Où sont-elles ?

– Au fond de la mer. Tout était dans le dinghy. Je vous l'ai dit. J'ai eu du mal à me sauver moi-même.

– Expliquez-moi où vous avez abordé.

Malko donna le plus de détails possible, servi par son étonnante mémoire. Esperenza hochait la tête de temps en temps. Il la sentait ébranlée.

– Quels étaient vos ordres ?

– Je ne sais pas. C'est Carlos qui avait des instructions précises. Il devait me mettre au courant. Il m'avait seulement donné votre adresse et le mot code. Je sais me servir d'une arme.

– Vous êtes armé ? demanda vivement Esperenza.

– J'ai un pistolet dans ma valise.

Mendoza avec un sourire venimeux, fouilla dans la banquette et en sortit le pistolet de Malko, qu'il tendit par le canon à Esperenza.

– J'ai inspecté sa chambre avant qu'il n'arrive. J'ai trouvé ça.

La Vénézuélienne examina l'arme avec attention, ôta le chargeur, fit manœuvrer la culasse, cherchant, en vain, une marque. Elle releva les yeux.

– Qui vous a donné cette arme ?

Malko faillit mentir puis avoua :

– Un de ceux qui nous ont préparés à notre mission, à Cuba. Il paraît qu'elle a été récupérée sur le corps d'un espion américain. Mais elle utilise du 38.

Esperenza ne répondit pas, soupesant l'arme de Malko. Enfin elle la posa sur le plancher de la voiture.

– On vous avait dit qui était le responsable du Comando popular de resistencia ?

– Non.

– C'est moi, dit Esperenza avec une pointe de fierté. C'est donc à moi de prendre la décision correcte en ce qui vous concerne. Nous vous attendions, prévenus par Cuba, mais...

Elle se tourna vers Mendoza.

– Qu'en penses-tu ?

– Que c'est un traître, une ordure payée par les gringos, dit haineusement le petit Vénézuélien. Il ment. Il n'a jamais été à Cuba, ni sur le *Maracay*. Il travaille pour la Digepol, ou pour les Américains.

Esperenza ne quittait pas Malko des yeux. Il pouvait presque voir le mouvement de son cerveau. Elle hésitait, n'ayant aucune preuve

décisive, dans un sens ni dans l'autre. Et des vérifications prendraient des semaines... Cuba était loin. Soudain, à un imperceptible changement de ses traits, il sentit qu'elle avait pris une décision. La mauvaise.

– Je suis obligée de vous tuer, dit-elle. J'ai des responsabilités. Je sais que les Américains font tout pour nous détruire. Ils sont intelligents et ont beaucoup d'argent.

« Je ne peux pas prendre le risque que vous soyez un traître.

– Je ne suis pas un traître, affirma Malko. J'étais venu pour vous aider...

Mendoza ricana.

– Ce gringo ment. Laisse-moi le tuer.

Il était tendu comme une corde à violon, les muscles de sa mâchoire apparents et crispés. Malko sentit qu'il lui avait été instinctivement antipathique. Ce sont des choses qui arrivent. Toute la complexe machination de Ralph Pleurfoy butait sur ce détail bête. Une réaction épidermique.

Il y eut un court silence. Malko passait mentalement en revue ses possibilités. Le temps qu'il ouvre la portière de son côté, il serait déchiqueté par les balles du P. 08. Et même si Ralph parvenait à remonter jusqu'à ses assassins, cela ne le ressusciterait pas.

– Ce n'est pas de ma faute si mon compagnon s'est noyé, plaida-t-il. Il aurait pu vous convaincre. Moi, je ne connais pas bien Cuba. Je ne pensais pas être accueilli comme cela.

Esperenza ne répliqua pas. Il sentait que, sans Mendoza, elle n'aurait pas réagi de la même façon. Malko voulait parler à tout prix, sachant qu'elle n'ouvrirait plus la bouche que pour dire à Mendoza de le tuer...

– Si je suis un traître, continua-t-il, vous vous dénoncez en me tuant.

Esperenza haussa les épaules.

– Personne n'aura jamais de preuves. Bien sûr, vous êtes venu chez moi, mais qu'est ce que cela prouve ?

Sa voix se durcit.

– Allez. Vous cherchez à gagner du temps. Vous ne voulez pas mourir.

Comme si c'était infamant de tenir à la vie. Il restait une dernière carte à Malko.

– Attendez, fit-il, soudain « inspiré », je crois que j'ai de quoi vous convaincre. Je peux vous montrer quelque chose ?

Il fit un geste vers sa veste. Esperenza l'interrompit d'une voix coupante :

– Ne mettez pas la main dans votre poche.

– Prenez mon portefeuille, dans ma poche intérieure gauche, demanda Malko.

De mauvaise grâce, Mendoza plongeait une main maigre sous sa veste et ramena le portefeuille en crocodile. Au Venezuela, où cela ne coûtait rien, ce détail ne choquait pas.

– Il doit y avoir une coupure de journal, pliée au fond, dit Malko.

Esperenza examinait le contenu du portefeuille avec attention, à la lueur du plafonnier. Quand elle arriva à la coupure donnée par Ralph Pleurfoy à Malko, elle la retourna sous toutes les coutures, levant les yeux plusieurs fois, pour comparer Malko à la photo de mauvaise qualité.

– Pourquoi avez-vous gardé cela ?

Sa voix avait légèrement changé.

– Je sais que c'est idiot, reconnut Malko avec le plus de sincérité possible, mais c'est le plus beau souvenir de ma vie. Fidel Castro m'a serré la main et m'a remercié d'être venu aider son pays.

Il guettait Esperenza. Son regard était dans le vague, et il la sentait ébranlée par une émotion profonde, authentique. Malgré lui, il ne put s'empêcher de la comparer au cynisme de Ralph Pleurfoy. C'était une pure.

Elle replia la coupure. Mendoza s'en empara et la lut d'un œil, sans cesser de surveiller Malko. Il eut une moue méchante.

– Cela ne prouve rien.

Évidemment, la photo n'était pas d'une netteté absolue... Mais on n'allait quand même pas le tuer parce que les journaux cubains utilisaient du papier de mauvaise qualité.

Malko sentait l'hésitation d'Esperenza. C'était le moment d'emporter la décision.

– Alors, dit-il. Vous allez me tuer ?

Le regard insistant de ses yeux dorés força la jeune Vénézuélienne à lever la tête vers lui. Il la sentait fondre à vue d'œil. Pas seulement à cause de la photo. Les blonds aristocratiques ne couraient pas les rues à Caracas. Et le nez de Cléopâtre avait bien changé la face du monde...

– Non, dit enfin Esperenza, qui sembla frappée d'une inspiration subite. Je vais vous mettre à l'épreuve. Il y a un homme dont nous souhaitons nous débarrasser depuis longtemps. Il a fait beaucoup de mal à notre cause. Vous allez le tuer demain. Ainsi, je serai sûre que vous êtes vraiment des nôtres.

« Vous acceptez ?

– J'accepte.

Il lui sembla que c'était un autre qui avait répondu à sa place. Le meurtre ne faisait pas partie de ses activités courantes. Mais, s'il voulait revoir son château, il fallait survivre.

Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

– Merci bien, dit Esperenza. Nous allons revenir en ville, et vous vous installerez chez un ami, sous la garde de Mendoza. Il restera avec vous jusqu'à l'action ponctuelle. Après, nous verrons...

Sans attendre la réponse de Malko, elle claqua la portière et remonta à l'avant. Il s'adossa au siège. Mendoza n'avait pas rentré son pistolet. Plein de regrets.

Il n'échangea pas une parole avec Mendoza durant la traversée de Caracas. En sortant de l'autopiste del Este, il eut une émotion : la Bentley montait vers l'Hôtel Tamanaco. Mais, sur la place du même nom, elle tourna à droite, dans l'avenue de Las Mercedes, un petit bout d'autoroute, puis prit à gauche une route étroite et sinueuse escaladant les collines. Ils dominaient tout Caracas. Au bout de cinq minutes, la Bentley stoppa devant une maison isolée, sur la droite de la route. Une enseigne lumineuse annonçait : El Mirador. Esperenza descendit et revint rapidement en compagnie d'un homme maigre et brun affublé de moustaches de conquistador.

– Descendez, ordonna-t-elle à Malko. Vous allez rester ici jusqu'à demain, avec Mendoza.

L'homme aux moustaches de conquistador lui tendit la main. Esperenza dit :

– Voilà Bobby, un ami. Il va vous montrer votre chambre.

Bobby avait des dents éblouissantes, de gros yeux globuleux et rieurs et l'air de se foutre de tout.

– Venez par ici, dit-il.

Ils longèrent la façade du restaurant. Plusieurs voitures étaient arrêtées en face sur un terre-plein. Bobby poussa une petite porte débouchant dans un patio. Ils montèrent un escalier de bois branlant et débouchèrent sur une galerie où s'ouvraient plusieurs portes. Bobby poussa l'une d'elles et fit entrer Malko et Mendoza.

– Vous serez bien ici. L'orchestre s'arrête à deux heures. Si vous voulez descendre boire un verre...

– Non, il ne vaut mieux pas, dit vivement Esperenza.

La chambre ne contenait que le strict nécessaire. Esperenza échangea un long regard avec Malko. Son visage s'était détendu. Vêtue d'un pantalon et d'un pull moulant sa superbe poitrine, elle était extrêmement désirable.

– J'espère que je ne me suis pas trompée, dit-elle comme pour elle-même, avant de refermer la porte, laissant Malko en tête à tête avec Mendoza.

Elle hésita un peu et ajouta :

– Si vous restez parmi nous, je vous appellerai El Dorado. Je n'aime pas votre autre nom. Et vos yeux ont la couleur de l'or.

1. Voir : *Les Trois Veuves de Hong-kong*.

2. Pompiers.

3. Bolivars.

CHAPITRE IV

Orlando Léal Gomez ne se sentait pas bien du tout. La tête lui tournait. Pablo se précipita et lui prit le bras, l'aidant à franchir le seuil, trop heureux de se débarrasser d'un client aussi encombrant. Les deux hommes arrivèrent tant bien que mal jusqu'à la Lincoln. Orlando Léal Gomez tâtonna pour trouver la serrure. Pablo le soutenait discrètement, Tout à coup, le général poussa un barrissement de fureur.

– *Mira !*

Son index indigné désignait la longue estafilade sur la peinture bleue. Réprimant un sanglot de rage, il se pencha, tâtant amoureusement la tôle. Son ongle s'enfonça de deux millimètres dans l'entaille. Il la suivit jusqu'à l'aile arrière, hoquetant d'indignation. Quand il se redressa, ses yeux égarés, injectés de sang, firent peur à Pablo.

– Qui... qui a fait ça ? bégaya Orlando Léal Gomez. Je l'ai depuis une semaine !

Le patron du bar hocha la tête, désolé.

– Des gosses, sûrement. Des jaloux. Juste pour faire le mal.

Les yeux d'Orlando Léal Gomez s'éclairèrent.

– Je sais ! Les petites vermines à qui j'ai refusé un réal tout à l'heure.

Pablo secoua la tête, de plus en plus désolé.

– Vous n'auriez pas dû, señor Orlando, vous savez comment ils sont. Mais cela ne fait rien, j'ai un très bon carrossier. Demain...

L'autre ne l'écoutait plus.

– Où sont-ils ? hurla-t-il. Où sont-ils ?

Appuyé à l'aile, il fouillait la pénombre des yeux. Pablo loucha sur la porte ouverte du Scotch Club. Pourquoi diable avait-il accompagné cet ivrogne antipathique ? S'il avait été à la place des gosses, c'est le

feu qu'il aurait mis à la voiture. Refuser un réal à un mendiant le soir de Noël ! Alors qu'il venait de dépenser trois cents bolivars de champagne français.



Malko marqua une imperceptible hésitation. Là-bas, Orlando Léal Gomez titubait devant la porte du club, un autre homme à ses côtés. La main de Tacones se crispa sur la crosse de bois du P. 08. Le canon était à un mètre de la tête de Malko.

– Vas-y, répéta-t-il.

À mi-voix, il ajouta, comme pour lui-même :

– *Sin cojones.*

La pire injure en espagnol.

Malko fit semblant de ne pas entendre. Il se sentait soudain très las. Ramos s'était réveillé et l'observait, la tête tournée vers lui. Ses gros yeux globuleux n'exprimaient rien. El Cura bougea pour dégager son bras armé du pistolet.

Malko sentit son cerveau se vider. Au premier geste suspect, Tacones avait dix fois le temps de le foudroyer à bout portant, avec le P. 08.

Il pesa sur la poignée de la portière, décidé à tenter le tout pour le tout, dès qu'il serait dehors. Essayer de parvenir à l'entrée du parking, en courant en zigzag. La porte résista. Croyant à une feinte de la part de Malko, Tacones arracha sa main et pesa à son tour.

Sans plus de résultat. La vieille serrure s'était bloquée ! Ramos sursauta.

– Non de Dieu ! c'est vrai, il faut l'ouvrir de l'extérieur.

Tacones fit descendre la glace comme un fou et tourna enfin la poignée extérieure. Cette fois, la portière s'ouvrit en grinçant.



– Où sont-ils, ces petits salopards ? vociféra Orlando Léal Gomez.

Faisant le tour de la Lincoln, il aperçut les trois gosses terrorisés,

tassés les uns contre les autres sous la porte cochère. C'en était trop pour une soirée. Aurora et la peinture rayée.

Une rage aveugle fit tout exploser dans sa tête. Le reste se passa très vite. La main du général Gomez plongea dans sa ceinture et ressortit, armée d'un petit 38 Cobra, au canon très court.

– Je vous apprendrai ! hurla-t-il.

Avant que Pablo puisse intervenir, il vida le barillet de son arme en direction des enfants. Les six coups claquèrent en un roulement continu, scandés de lueurs jaunes, se répercutant contre les murs de béton du supermarché. Le barillet vide, le Vénézuélien resta le bras tendu, comme au stand de tir, sans entendre les cris de Pablo et des enfants.

L'un d'eux gisait dans l'angle de la porte cochère, des morceaux de sa cervelle et un de ses yeux collés contre le mur. La balle du 38 lui avait fait exploser la tête. Son visage n'était plus qu'une grande tache rouge.

Le second se roulait par terre, les deux mains au ventre, avec de petits glapissements aigus, comme un chien à qui on vient de briser l'épine dorsale, les intestins déchirés, le foie éclaté. Sous lui, une tache rouge de sang s'élargissait à une vitesse effrayante.

Le troisième avait disparu, englouti par l'obscurité de la rue Chaquaito.

– *Madre Dios !* murmura Pablo.

Livide, atterré par le drame brutal, il dut s'appuyer à la carrosserie de la Lincoln pour ne pas tomber. Brusquement, il vomit, tout droit devant lui, salissant sa chemise de dentelles. Il s'essuya la bouche d'un revers machinal, balbutiant.

– Ce n'est pas bien, señor Orlando... Il ne fallait pas. C'étaient des enfants...

Celui qui couinait, les deux mains à son ventre, eut un dernier soubresaut et cessa de bouger. Il resta sur le dos, ses jambes maigres arc-boutées sur le trottoir, les yeux ouverts.

Pablo sentit des larmes jaillir de ses yeux. Il secouait la tête sans arriver à articuler une parole.

Orlando Léal Gomez baissa enfin son arme, tâtonna pour la remettre dans sa gaine. Sa main tremblait un peu quand même. Son geste l'avait partiellement dégrisé, mais les deux corps étendus ne le troublaient pas. Il en avait vu d'autres. L'odeur de vomi sur Pablo le fit

reculer. Sa colère revint.

– Tu les défends, dit-il durement au portier du Scotch Club. C'était de la graine d'assassins, des voleurs.

Un peu plus il aurait porté plainte. Il savait que l'affaire s'arrangerait facilement le lendemain, avec quelques centaines de bolivars et un coup de fil à son ami, le général Bolano. Qui allait s'inquiéter de deux petits mendiants de plus ou de moins à Caracas ?

Pablo ne répondit pas. Il fixait le général. Celui-ci détourna les yeux devant ce regard gênant.

– Je vais me coucher, grommela-t-il. Préviens la police, si tu le veux. Mais dis-leur de ne pas me réveiller avant midi demain. Je suis fatigué.

Il monta dans la Lincoln bleue et démarra brutalement. Pablo s'approcha de l'enfant couché sur le dos et s'accroupit. Il lui ferma les yeux.

Les clients du Scotch Club étaient sortis sur le pas de la porte et regardaient silencieusement. Une des entraîneuses fit un large signe de croix. Pablo regarda les feux de la Lincoln s'éloigner, ivre de dégoût. Il y avait des moments où il regrettait d'être lâche.



Malko venait enfin de sortir de la Pontiac, lorsque Orlando Léal Gomez se mit à tirer. Tacones jaillit à son tour de la voiture et s'immobilisa. Les deux hommes restèrent là, leurs armes à la main, pris de court.

Malko, convulsé d'horreur, vit tomber les deux enfants. Trop tard pour intervenir. Ni Gomez, ni Pablo, ni les clients du Scotch Club accourus ne prêtèrent attention à eux.

Tétanisés, ils virent la Lincoln bleue démarrer. Elle tourna vers eux et enfila l'avenue Abraham-Lincoln, vers l'est, passant à quelques mètres de la Pontiac et des deux hommes. Mais Orlando Léal Gomez était trop absorbé pour remarquer les deux pistolets.

Un groupe entourait les deux petits corps ensanglantés. Sans se consulter, Malko, Tacones et Mendoza bondirent dans la Pontiac. Ramos tournait déjà le démarreur.

– Le salaud ! explosa Malko.

La vieille américaine s'arracha du trottoir dans un hurlement de pneus lisses. Tacones dit sombrement :

– Je sais où il habite. On l'aura là-bas.

Ils dévalèrent l'avenue Abraham-Lincoln à tombeau ouvert, rattrapèrent l'avenida del Libertador pour prendre à droite la calle de Las Mercedes qui passait sous l'Autopista del Este, l'autoroute qui coupe Caracas en deux. S'ils la rataient, ils étaient obligés d'aller chercher cinq kilomètres plus à l'est le tunnel suivant ! Il faut dire que, dans leur lyrisme créateur, les Ponts et Chaussées vénézuéliens ont tout simplement oublié de prévoir des moyens de couper l'autoroute... C'est pire que le Mur de la Honte à Berlin.

Ils rattrapèrent la Lincoln au feu rouge de la calle Orinoco, après le tunnel. Ramos freina pour se placer derrière la grosse voiture et non à côté.

Malko avait le cerveau en feu. La chance venait de résoudre miraculeusement son dilemme. Maintenant, il avait vraiment envie de tuer Orlando Léal Gomez. Un homme capable de tuer deux enfants et d'aller ensuite se coucher ne méritait pas beaucoup de pitié. Dans le fond de son cœur, il commença à se demander si ce n'était pas Tacones et les autres qui avaient raison.

Et s'il n'était pas dans le mauvais camp.

Il n'eut pas le temps de se poser beaucoup de questions. La Lincoln avait dépassé la place Tamanaco et tourné à droite dans une petite rue sombre, perpendiculaire à l'avenue Vera-Cruz. Ils se trouvaient dans un quartier de villas cossues, étagées dans la colline, dominées par la masse de l'Hôtel Tamanaco. À travers le pare-brise sale, Malko vit la Lincoln stopper en travers de la rue. Le général Gomez descendit et se dirigea vers la grille de la villa.

– Vas-y ! ordonna Tacones.

Cette fois, Malko ne se fit pas prier pour descendre. Tacones Mendoza descendit souplement derrière lui et se noya dans l'obscurité. Malko était bien décidé à n'en faire qu'à sa tête. Il claqua si violemment la portière de la Pontiac qu'Orlando Léal Gomez tourna la tête. Tranquillement, il s'avança vers lui, marchant au milieu de la route, dans la lueur des phares de la Pontiac.

Le Vénézuélien avait son trousseau de clés à la main. Il examina

Malko, indécis et inquiet. Tous les soirs, des gens se faisaient attaquer à Caracas. Mais l'homme qui s'avavançait semblait si sûr de lui qu'il ne pensa pas à une bande de *Patoteros*².

Quand il ne fut plus qu'à cinq mètres du général, Malko tira son pistolet de sa ceinture en un geste volontairement lent et le laissa pendre au bout de son bras, sans cesser de marcher.

Avec un cri étranglé, Orlando Léal Gomez lâcha son trousseau de clés et fouilla dans l'étui de sa ceinture. Sa main réapparut avec le Cobra.

– Foutez le camp, cria-t-il, ou je vous tue !

Mais sa voix n'était pas ferme. Il avait peur.

Voyant que Malko n'était plus qu'à cinq ou six mètres de lui, il leva le Cobra et appuya sur la détente.

Il y eut un claquement métallique et Orlando Léal Gomez resta stupidement figé, le bras tendu. Soudain, il tendit le bras gauche vers Malko et balbutia :

– *Tien compasión ! Tien compasión !*³

À son tour, Malko appuya sur la détente, visant le torse de l'homme. Trois balles partirent coup sur coup, s'enfonçant en diagonale dans la poitrine du Vénézuélien. La dernière lui fit éclater le cœur.

Il resta une seconde la bouche ouverte, son index droit crispé vainement sur la détente du 38.

Lentement, son corps massif glissa contre la grille, le regard déjà glauque. On entendit des cris dans la villa, et une fenêtre s'alluma.

– *Muy bien*, fit une voix, pleine d'excitation, derrière Malko.

C'était Tacones, le P. 08 au poing. Malko se demanda comment il y voyait avec ses lunettes noires. Le Vénézuélien contempla le corps d'Orlando Léal Gomez, affalé contre la grille, puis, passant devant Malko, s'approcha du mourant et appuya le long canon de son arme contre son cou.

La détonation du P. 08 arracha les tympans de Malko.

Sous le choc de la balle, le corps fut projeté à terre. Une des carotides laissa échapper un flot de sang. De toute façon, Orlando Léal Gomez était déjà mort.

Un hurlement de femme jaillit d'une des fenêtres de la villa. Malko

et Tacones couraient déjà vers la Pontiac. Une longue marche arrière en zigzag, et ce fut de nouveau l'avenue Vera-Cruz. Ils repartaient en direction du centre.

Tous restèrent un moment silencieux. Malko était bouleversé. Au cours de sa carrière d'agent secret il avait très rarement tué un homme de sang-froid. La dernière fois, c'était au Brésil⁴. Si le général Gomez n'avait pas assassiné les deux enfants, il n'aurait jamais pu le tuer. Le Vénézuélien ne saurait jamais qu'il s'était condamné à mort.

– Tu es fou, dit soudain Tacones, comme ils passaient dans le tunnel, sous l'autoroute. Je t'avais dit de lui tirer dans le dos. Il aurait pu avoir encore une cartouche dans son arme...

Malko esquissa un sourire.

– Tu m'as dit de tuer. Mais tu ne m'as pas dit comment. Je ne tire jamais dans le dos.

Tacones ne répondit pas. Ramos, qui s'y connaissait en hommes et appréciait le panache, marmotta entre ses grosses lèvres :

– *Muy macho...*⁵

El Cura ne dit rien, déçu de n'avoir pas eu à tirer dans le dos de Malko. Il était un peu xénophobe.

1. Regarde.

2. Voyous vénézuéliens. Blousons dorés.

3. Ayez pitié.

4. Voir : *Samba pour SAS*.

CHAPITRE V

La Pontiac stoppa devant l'immeuble élégant de l'avenue Francisco-Miranda, que Malko connaissait déjà.

Il était trois heures du matin. Malko se sentait vidé et triste. Vingt minutes s'étaient écoulées depuis le meurtre. Ramos s'était engouffré sur l'autopista vers l'ouest, pour se défaire d'éventuels poursuivants jusqu'au jardin botanique, pour reprendre ensuite l'avenue del Libertador.

Les quatre hommes descendirent de la vieille voiture américaine, et Tacones glissa son énorme pistolet dans sa ceinture, caché par son blouson.

Depuis le meurtre, il avait sensiblement changé d'attitude avec Malko. Même si tous ses soupçons n'étaient pas dissipés, il ne le montrait pas. Son visage malsain et blafard était éclairé d'une sorte de lueur intérieure qui le rendait presque beau.

Ils se serrèrent tous les quatre dans l'ascenseur.

Tacones frappa trois coups à la grande porte de bois sombre. La porte s'ouvrit aussitôt sur Esperenza. Malko en resta bouche bée. La jeune Vénézuélienne était habillée comme pour aller chez Eve, pas pour faire la révolution. Un pantalon de velours mauve à la dernière mode, un chemisier blanc à jabot de dentelles moulant sa poitrine imposante, et une grande croix de pope, constellée de fausses pierres précieuses, entre les deux seins. Ses longs cheveux noirs coulaient sur ses épaules, et elle était à peine maquillée. Il sembla à Malko qu'une lueur de soulagement passait dans ses yeux noirs quand elle le vit.

– Alors ?

Sa voix était rauque, inquiète.

– C'est fait, dit Tacones.

Elle désigna Malko du bout de sa cigarette.

– Lui ?

– Oui.

D'un seul élan, elle se jeta contre Malko et le serra comme si c'était la réincarnation de Che Guevara. Elle avait dû faire couler sur elle un litre de parfum.

Il sentit son ventre collé au sien, ce qui ne devait pas être au programme du castrisme, même marxiste. Gêné, Malko chercha à se dégager. Mais Esperenza avait la force d'une pieuvre.

– Je suis si heureuse, s'exclama la jeune fille. Si heureuse. Et nous avons tellement besoin de vous... Entrez vite.

Plutôt boudeurs, les autres contemplaient ce débordement.

Esperenza les entraîna dans un immense living-room. On se serait cru partout, sauf dans un repaire de révolutionnaires... Une épaisse moquette d'un blanc aveuglant couvrait le sol et montait le long des murs jusqu'à hauteur d'homme. Il n'y avait aucun meuble, à part des poufs et deux grands divans très bas. Le téléphone était posé sur une pile d'annuaires. Malko remarqua un cendrier plein de mégots. Apparemment, la nuit avait été longue aussi pour Esperenza. Au mur étaient accrochés des tableaux étranges, en camaïeu, nettement abstraits, des sortes d'oursins éclatant en rouge vif sur un fond de désert.

Un chevalet était planté près de la fenêtre avec une toile inachevée, un camaïeu dans les bleus. Avec beaucoup d'imagination, on pouvait imaginer un porc-épic se déplaçant dans une forêt vierge.

– C'est Guevara avant sa mort, dit Esperenza d'une voix sourde, en désignant le tableau. Je le faisais en vous attendant. Je ne peux pas peindre le jour, seulement la nuit. D'ailleurs, je ne peux pas dormir la nuit. Alors, je peins ou j'imprime des tracts.

Elle désigna à Malko, abasourdi, une petite ronéo posée dans un coin avec un paquet de tracts.

– J'en ai mis mille dans des boîtes aux lettres, la semaine dernière, énonça-t-elle fièrement.

À côté de la ronéo, il y avait une demi-douzaine de bouteilles de Moët et Chandon avec un seau à glace, et une caisse de Pepsi-Cola, deux bouteilles de J and B.

On frappa à la porte. Trois coups.

Un homme grand et maigre apparut, vêtu d'un pantalon de toile et d'un blouson de cuir. Ses yeux vifs allèrent droit à Malko, le jaugeant, puis redescendirent sur Esperenza. Celle-ci prit le nouveau venu par la main et l'amena devant Malko.

– Voici José Angel, dit-elle. Un ancien de la Légion des Caraïbes.

José Angel esquissa un sourire. Esperenza ne lui laissa pas le temps de parler.

– Je te présente El Dorado, dit-elle fièrement. Il est venu spécialement de Cuba combattre avec nous. (Sa voix monta d'un cran.) Et ce soir, il a tué le général Orlando Léal Gomez !

Malko ne goûtait que médiocrement cette profession de foi, mais Esperenza était déchaînée. José Angel serra la main de Malko. Il avait une force prodigieuse dans les doigts et ne semblait fait que de muscles et de nerfs. Son regard avait une lueur étrange, absente, même quand il souriait. Il se déplaçait souplement, comme un homme habitué aux combats de jungle. Malko reconnut en lui un tueur, un vrai, froid et discipliné. Un soldat de fortune comme on n'en trouve pas mal aux Caraïbes et en Amérique centrale. D'ailleurs, son appartenance à la Légion des Caraïbes le situait bien. C'était une sorte de bandera qui s'était d'abord battue aux côtés de Castro et avait été ensuite noyautée par la CIA.

– Nous allons dignement fêter Noël, annonça Esperenza.

José Angel se rapprocha de Malko.

– Vous êtes Américain ?

– Non, Tchécoslovaque.

– Ah ! (Il hocha la tête.) J'ai connu un Tchèque : Molder. Il était avec Martin, dans la Sierra Escaranay. Vous avez connu, peut-être ? Il m'a chié dans les bottes, j'ai été obligé de le tuer. Pourtant, c'était un...

Une explosion l'interrompit. Le bouchon de la première bouteille de champagne venait de sauter. Tacones Mendoza se précipita dans la cuisine et revint avec des verres à dents. Esperenza choqua le sien si fort avec Malko qu'elle faillit le briser.

– À la révolution, dit-elle gravement.

– À la révolution, répéta Malko.

On remplit les verres, Malko avait une impression d'irréel. Esperenza semblait bien être le noyau de ce groupe clandestin. Et ni José Angel, ni El Cura, ni Tacones n'étaient du folklore... Comment cette fofolle régnait-elle sur ce groupe de tueurs ?

Ils buvaient leur champagne en silence, mal à l'aise dans ce luxueux appartement. Malko s'approcha de la fenêtre. Trente mètres plus bas,

les voitures défilaient sur l'avenue Francisco-Miranda. De l'autre côté de l'autopista, l'Hôtel Tamanaco brillait de toutes ses lumières. Des nuages passaient, accrochés à la montagne. Le cadavre du général Gomez devait déjà se trouver à la morgue. Il pensa à la femme qui avait crié dans la rue. Triste nuit de Noël.

Une musique s'éleva dans la pièce, un rythme syncopé de cha-cha-cha. Une femme chantait la complainte du Padre Torrès, tombé en Colombie pour la révolution. Esperenza écoutait recueillie, extatique, au garde-à-vous devant l'électrophone. Les autres s'étaient assis à même la moquette et buvaient. Tacones Mendoza avait posé ostensiblement son P. 08 près de lui, comme s'il s'attendait à une trahison.

Malko se demanda s'il rêvait, si c'était cela le groupe de révolutionnaires qui inquiétait le Pentagone et la CIA. Une Pasionaria de luxe, un tueur névrosé et quelques mercenaires tropicaux.

Avec la ronéo dans un coin, cela faisait un peu jeu scout. Mais Malko revit le corps d'Orlando Léal Gomez glisser le long de la grille. Éclaboussé de sang. Il avait encore dans les oreilles le bruit des détonations.

Ce n'était finalement pas une plaisanterie. Mais, en Amérique du Sud, les choses n'étaient jamais complètement blanches ou noires. Et le lyrisme tropical, le goût de la violence et l'amour de la révolution débouchaient parfois sur de drôles de choses. Une des plus sanglantes révolutions de l'Amérique centrale s'était déclenchée parce qu'un illuminé avait été abattre le président du Nicaragua, sur un coup de colère, parce que sa femme le trompait.

Et qui avait cru à Fidel Castro et à ses barbus ? Au début, la CIA l'avait classé d'office dans la catégorie des doux dingues qui ne s'emparent que des îles désertes.

Esperenza, les yeux brillants, s'approcha de lui.

– Je ferai ton portrait dit-elle. Ainsi, si tu es tué, il restera quelque chose de toi...

Si cela ressemblait aux choses informes qui parsemaient le mur, Malko ne risquait pas d'être pris pour idole par les générations futures.

Il dévisagea la jeune fille, cherchant à deviner pourquoi cette bourgeoise riche, belle, jeune, s'était lancée dans une telle aventure. Il ignorait tout de son *background*, mais, visiblement, elle ne manquait pas d'argent. Elle avait une large bouche sensuelle, un nez un peu long, un visage en ovale allongé et des yeux très noirs. Inquiétants par

moments par leur expression fixe et presque hallucinée.

Ils ressemblaient à ceux de José Angel, le tueur de la Légion des Caraïbes. Il se demanda si Esperenza ne se droguait pas.

Elle l'attira vers la fenêtre. L'avenue Francisco-Miranda se déroulait en bas comme un long serpent de lumière

– Maintenant que tu es là, fit-elle avec exaltation, nous allons faire de grandes choses. Fidel et le Che seront fiers. Après, tu pourras aller ailleurs, en Bolivie, peut-être. Quel dommage que ton compagnon soit mort...

– Quel dommage, en effet, dit Malko en écho.

Il termina son champagne. Tacones s'était allongé sur la moquette blanche et paraissait dormir. Avec son corps d'une maigreur squelettique, on aurait dit un enfant.

El Cura et Ramos s'attaquaient à leur deuxième bouteille de Moët et Chandon, tout en se racontant leurs vieilles histoires de maquis. Dans un coin, assis sur un pouf, José Angel buvait du whisky pur, inquiet comme un fauve au repos. De temps à autre, il jetait un coup d'œil en coin à Malko.

Ce dernier avait la tête qui tournait un peu. En deux jours, il s'était passé trop de choses. Mais il fallait continuer. Le parfum d'Esperenza le rappela à la réalité.

– Que comptes-tu faire ? demanda-t-il. Le meurtre du général Gomez, c'est déjà pas mal.

Les seins d'Esperenza se soulevèrent. Son soutien-gorge blanc en cachait péniblement un tiers. Oubli ou intention délibérée, les trois premiers boutons de son chemisier n'étaient pas boutonnés.

– J'ai un projet fantastique, dit-elle d'une voix contenue. Le monde entier parlera de nous. Nous serons un exemple pour tous les révolutionnaires.

Elle avait parlé si fort que José Angel sursauta. Malko pensa qu'il ressemblait à un serpent, avec ses yeux marron froids et sans expression. Une machine à tuer. Il contempla Esperenza, perplexe, se demandant si elle plaisantait. Mais elle était aussi sérieuse que la statue de Simon Bolivar, *El Libertador*, idole du Venezuela.

– De quoi s'agit-il ?

– Je ne te le dis pas encore. Pas parce que je n'ai pas confiance, ajouta-t-elle vivement. Mais je veux me prouver à moi-même que je

peux organiser une grande chose. Une chose qui bouleversera le monde. Comme la mort de Kennedy. Tu te souviens ?

Malko se souvenait de Kennedy. Plus que la jeune Vénézuélienne ne pouvait s'en douter. Cette affaire avait failli lui coûter la vie¹.

– C'est tout ton groupe qui est là ? demanda-t-il.

– Oh ! non. Ce sont les plus durs, ceux sur qui je peux compter totalement. Regarde José. Il était condamné à mort en Colombie et au Guatemala. J'ai pu lui avoir un permis de séjour ici. Il me doit la vie.

« Mais ils sont plusieurs centaines à l'Université, qui me connaissent et qui me suivent. Il y a quinze jours, nous avons défilé dans la Sabana Grande en distribuant des tracts.

– Vous avez défilé ! fit Malko, horrifié. Mais, alors, la police vous connaît ?

– Bien sûr, laissa tomber paisiblement Esperenza. Mais ils n'ont rien fait. À cause de papa.

– De papa ?

– Oui, papa est sénateur et propriétaire de la troisième chaîne de la télévision. C'est un homme très important.

– Il sait ce que tu fais ?

Elle haussa ses épaules rondes.

– Un peu. Ça l'amuse. Il trouve que j'ai du caractère.

– Et pour Gomez ?

– Ah ! ça, il ne sait pas.

– Et le reste ?

– Non plus. Il aura une surprise.

C'est le moins qu'on puisse dire. Décidément, rien n'était blanc ou noir en Amérique du Sud.

Esperenza posa son verre et prit Malko par la main, l'entraînant près de l'électrophone.

– J'ai envie d'écouter de la musique, dit-elle.

*

* *

Malko et Esperenza étaient étendus côte à côte sur la moquette blanche, la tête sur un pouf. Inlassablement, la jeune femme remettait la plainte du Padre Torres. À devenir contre-révolutionnaire.

Le Comando popular de resistencia n'avait pas résisté au Moët et Chandon à haute dose. Tacones Mendoza dormait la bouche ouverte, sur le dos, la main posée sur la crosse de son P. 08 étrangement déplacé dans ce décor luxueux. Ramos et El Cura s'étaient éclipsés, se soutenant mutuellement, après avoir vidé la dernière bouteille. José Angel reposait le dos au mur, à côté de la bouteille de J and B à moitié vide, perdu pour la révolution.

Seule, Esperenza semblait increvable. Elle partagea sa coupe avec Malko et la leva.

– À nos succès.

Il commençait à se sentir fatigué, lui aussi, et avait du mal à garder les yeux ouverts. La plainte du Padre Torres lui sortait par les yeux.

« Il était une fois... tchi-tchi... un prêtre révolutionnaire... tchi-tchi... qui prit le maquis... tchi-tchi... en Colombie... »

Excédé, il souleva le bras de l'électrophone. Comme si elle n'attendait que cela, Esperenza se rapprocha de lui. Il n'y eut pas un mot de prononcé, mais une décharge d'électricité statique passa entre leurs deux corps. Sous le léger chemisier, Malko vit les seins de la jeune fille se soulever, ses lèvres frôlèrent le cou de Malko.

– Je vais rentrer, dit-il, j'ai besoin de dormir.

Esperenza se mit à genoux et lui prit la main dans les siennes. Elles étaient brûlantes, comme si elle avait été en pleine attaque de malaria.

– Non, ce peut être dangereux. La police doit ramasser tout le monde à cause de Gomez. Tu es armé.

S'il fallait arrêter à Caracas tous les porteurs d'armes, les prisons de l'Amérique du Sud tout entière n'y suffiraient pas. Tacones grogna dans son sommeil. Esperenza se leva et tira Malko par la main. Les traits tirés, les yeux brillants, elle paraissait frêle et fragile.

Elle poussa une porte laquée de blanc pénétrant dans une pièce éclairée uniquement par deux énormes chandeliers d'argent à sept branches, sans un tableau. En dehors des chandeliers, le seul meuble était un immense lit carré, posé à même le sol. À sa tête, un gigantesque poster de Che Guevara était punaisé sur le mur.

– C'est ma chambre, annonça Esperenza. Mon père dit que je suis

folle, ajouta-t-elle avec simplicité.

Opinion que Malko n'était pas loin de partager. Esperenza s'immobilisa devant le poster et resta immobile, concentrée, la tête légèrement inclinée. Soudain, Malko vit une larme couler le long de son nez, arrêtée par un petit bouton de fièvre.

Elle prit la main de Malko, la serra très fort et tourna vers lui un visage où se réfléchit tout le malheur du monde. Elle dit, d'une voix d'automate :

– Il est mort. Au fond d'un trou, et nous ne savons même pas où. Pour l'anniversaire de sa mort, nous nous sommes tous réunis, nous avons bu et prié toute la nuit et...

Elle s'arrêta, secoua la tête.

– Il ne faut plus penser à cela.

Tranquillement, elle ôta son chemisier, puis son soutien-gorge. Ses seins semblaient trop gros pour son torse frêle. Elle avait des hanches de garçon et des jambes minces et nerveuses. Et ne portait rien sous son pantalon de velours noir.

Ses gestes étaient naturels, sans ostentation, avec même une certaine retenue, comme si elle accomplissait un rite. Elle s'agenouilla sur le lit, face à Malko, les mains appuyées sur les genoux. L'extrémité de ses cheveux atteignait la pointe de ses seins.

– Viens.

Il était trop las pour discuter. Et n'avait plus du tout envie de rire devant le côté folklorique du Comando Guevara. Esperenza était peut-être folle, mais pas simulatrice. En tout cas dangereuse, par l'ascendant qu'elle avait sur l'équipe de tueurs qu'elle avait rassemblés. Il se déshabilla à son tour.

Lorsqu'il fut nu, la Vénézuélienne prit leurs vêtements, entrouvrit la porte et les jeta dans le living.

– Je veux qu'ils sachent. Tu le mérites.

Le repos du guerrier, version castriste.

Elle attira Malko sur le lit et passa un doigt léger sur ses cicatrices.

– Tu t'es battu partout, murmura-t-elle d'une voix d'enfant émerveillée. Comme José. Fidel est si bon de t'avoir envoyé.

Elle suivit de ses lèvres chaudes et sèches la cicatrice du coup de couteau qui avait failli l'envoyer dans l'autre monde à Bangkok, massa

doucelement du bout de ses doigts fuselés les cicatrices des balles reçues à Hong-kong, avec des yeux pleins de rêve.

Malko faillit lui dire qu'il n'était pas du même côté qu'elle, mais se retint à temps : il était un envoyé de Fidel, un mercenaire de la révolution, venu de la lointaine Europe pour aider les populations d'Amérique latine à se libérer.

Soudain, Esperenza se laissa aller en arrière, les yeux clos, une main posée sur la poitrine de Malko. L'autre descendit jusqu'à ses jambes à elle, suivit la ligne des cuisses et s'immobilisa sur son sexe. Deux doigts effilés y pénétrèrent et se mirent en mouvement avec une frénésie calculée. Très vite, Esperenza haleta. Sa main se crispa sur la poitrine de Malko, elle se détendit d'un coup, s'arquant à décoller ses reins du lit, les yeux clos. Puis, elle se jeta contre lui.

– Quand je pense à tout ce que tu as fait, murmura-t-elle.

Étendue maintenant sur le dos, elle respirait profondément

Ses seins pointaient vers le plafond rouge comme s'ils avaient été de marbre. Soudain, elle attira brutalement Malko sur elle, nouant ses jambes autour de ses hanches, pour mieux s'offrir. Elle s'ouvrit comme une fleur tropicale, humide et odorante. Elle lui griffait le dos, lui mordait l'épaule, se tendait sous lui. À son tour, il oublia sa fatigue, se rua en elle, s'enfonçant au plus loin qu'il put criant lui aussi.

Il sembla à Malko que cela dura longtemps. Puis, à un certain raidissement, il se rendit compte qu'Esperenza allait atteindre son plaisir. Au même moment, elle rejeta la tête en arrière, ouvrit les yeux, fixant le mur à la tête du lit.

Elle jouit longuement, ses yeux révulsés fixant extatiquement le visage de papier du Che.



– Pourquoi fais-tu la révolution ?

Il avait hésité longtemps avant d'oser poser la question. C'était s'engager dans une conversation dangereuse. Le jour s'était levé sur le 25 décembre. Le soleil brillait, et il allait faire au moins 30°. Malko avait le sentiment que sa tête allait éclater, le dos strié de coups de griffes, la bouche pâteuse, l'impression que ses organes virils étaient passés dans un mixer. Les hippies préconisaient de faire l'amour mais pas la guerre. Esperenza réconciliait les « éperviers » et les « colombes », s'adonnant aux deux avec la même exaltation.

– Et toi, pourquoi fais-tu l’amour ?

À genoux, les mains sur les hanches, infatigable, elle le contemplait avec la satisfaction du devoir accompli. Si les galons de guérilleros se gagnaient ainsi chez les castristes, Esperenza était promise aux plus hautes destinées. Malko n’ayant pas répondu, elle en profita pour poser un baiser soumis sur son ventre et dire :

– Les hommes comme toi ne devraient pas se marier. C’est criminel de n’en faire profiter qu’une seule femme.

– Tu ne m’as pas répondu ? insista Malko.

Elle s’allongea sur le ventre et demanda :

– Caresse-moi le dos.

Sa peau était tiède et parfumée. Ses fesses rondes aussi bronzées que le reste de son corps. Soudain, elle se mit à parler :

– Tu n’as pas très confiance en moi, n’est-ce pas ? Tu es venu de Cuba pour me tester. Je savais que cela arriverait.

« Il y a longtemps que je voulais aider la révolution. Avant d’avoir entendu parler du Che, je m’ennuyais. Maintenant, je vis. Je voulais aller le rejoindre en Bolivie. Mon père m’a fait arrêter à l’aéroport. Je l’ai giflé en public, mais, quand j’ai pu me sauver, le Che était mort... Alors, j’ai juré de continuer, de faire ce qu’il avait demandé, de porter la guerre partout, de créer un Vietnam au Venezuela.

On était en pleine illusion lyrique. Malko voulut faire redescendre sur terre Esperenza.

– Le Che avait une femme.

La jeune fille balaya l’inopportune réponse d’une phrase sèche :

– Il était assez grand pour qu’on le partage.

Du communisme avant la lettre.

Malko voulut la ramener à des préoccupations plus terre à terre. Si seulement, il pouvait la « désamorcer » sans qu’elle soit broyée dans le mécanisme qu’elle avait déclenché !

– Tu n’as qu’une poignée de gens. La Digepo 2 est féroce...

– Je n’ai pas peur. Je sais que je serai torturée, ajouta-t-elle à voix basse. Cela ne fait rien. J’ai déjà été violée.

Elle continua d’une voix sans timbre :

– C'est comme cela que j'ai connu Tacones. Un soir, j'ai eu l'imprudence d'aller acheter des cigarettes à pied. Quatre *patoteros* m'ont attaquée et forcée à monter dans leur voiture. Ils m'ont emmenée à la décharge des ordures publiques, sur l'ancienne route de La Guaiara. Dans un ranchito abandonné. Là, ils m'ont violée, les uns après les autres, forcée à me prêter à tout ce qui leur passait par la tête. J'ai cru que j'allais devenir folle.

« Ils puaien la crasse. J'ai tellement hurlé que j'ai cru que je ne pourrais plus jamais parler. Tacones Mendoza a surgi de je ne sais où, au moment où deux de ces types étaient en train de m'écarteler. Il n'a pas dit un mot, je m'en souviendrai toujours. Mais il a sorti son pistolet de sous son blouson et il a tiré sur les deux qui se disputaient mon ventre. Les deux autres se sont sauvés. Il a achevé les deux qu'il avait blessés à coups de crosse, parce qu'il n'avait plus de balles.

« Ensuite, il m'a emmenée chez lui à côté. Un ranchito sans meubles avec des sacs comme lit. Je me suis couchée et j'ai dormi. Il ne m'a pas touchée. Le lendemain, je lui ai offert de l'argent, il a refusé. Il m'a dit qu'il haïssait l'injustice. Qu'il était intervenu pour cela.

« Nous sommes devenus amis...

– Mais personne ne l'a inquiété pour ces meurtres ? demanda Malko, estomaqué.

Elle eut un geste insouciant.

– Oh ! tu sais, la police se moque des pauvres. De toute façon, mon père aurait arrangé l'histoire... Officiellement, j'ai pris Tacones comme chauffeur, pour pouvoir lui donner un peu d'argent.

Ils avaient dévié du sujet.

– Même avec Tacones, même avec les autres, insista Malko, vous n'êtes qu'une poignée. Regarde Douglas Bravo : dès qu'il sort des maquis du Falcón, il est perdu. Ici, à Caracas, tu ne peux rien tenter d'important.

Brusquement, un sourire espiègle fleurit sur ses lèvres.

– Tu veux m'éprouver ? El Dorado ? Eh bien, tu verras. Pour te montrer de quoi nous sommes capables, je ne te demanderai même pas ton aide pour notre projet. Tu regarderas et tu admireras.

– Quel projet ?

Elle hésita, et il se demanda s'il n'était pas allé trop loin. Mais elle était trop fière de son idée pour la cacher plus longtemps.

– Ne le dis à personne. Le vice-président des États-Unis vient dans dix jours. Nous allons l'assassiner.

Malko en resta sans voix.

Il se demandait s'il rêvait. Cette jeune bourgeoise peintre et révolutionnaire, combinait tranquillement un assassinat politique, le jour de Noël, aussi détendue que si elle préparait une crème renversée.

– Il y a la police, les gardes du corps, objecta-t-il. La CIA et la Digepol. Il sera terriblement gardé. Il faudrait une organisation puissante et ramifiée que tu ne possèdes pas...

– Lee Oswald était un homme seul, remarqua Esperenza. Sirham aussi. Ils ont changé la face du monde. Imagine ce qui va se produire avec la mort de cet homme. Le courage que cela va insuffler à tous ceux qui luttent contre le capitalisme, contre les USA.

De stupéfait, Malko était devenu atterré. Elle était sérieuse. Il se retrouvait avec une responsabilité terrifiante sur les épaules. Autre chose que le noyautage d'un groupe d'illuminés. Rétrospectivement, il frémit en pensant à ce qui se serait passé si le señor Orlando Léal Gomez n'avait pas tiré sur deux enfants innocents. Le temps d'infiltrer un nouvel agent, la catastrophe se serait produite.

La jeune fille se leva et s'étira.

– Dors bien, *mi querido El Dorado*, tu dois être fatigué. Je vais peindre.

Elle glissa hors de la pièce, laissant Malko en tête à tête avec le grand poster du Che.

5. Il est gonflé.

1. Voir : *Le Dossier Kennedy*.

2. Police politique vénézuélienne.

CHAPITRE VI

Un peu étourdi, Malko se laissa aller sur les coussins de cuir de la Bentley. Il avait dormi deux heures et s'était réveillé en sursaut. Esperenza étalait furieusement de la couleur sur une peinture informe, entièrement nue. Tacones et José Angel avaient disparu.

La jeune Vénézuélienne avait tenu absolument à le raccompagner.

Esperenza conduisait vite dans les rues désertes de Caracas. Au coin de l'avenue Vera-Cruz et de la calle Orinoco, Malko vit un snack-bar qui ouvrait.

– Arrête-moi là, demanda-t-il, je vais prendre un petit-déjeuner.

Elle stoppa la Bentley le long du trottoir et tendit ses lèvres à Malko.

Il n'était pas loin de sept heures du matin. La tête de Malko bourdonnait de fatigue et d'énervement. Il avait hâte de faire part de ses découvertes à qui de droit.

– Bon Noël, murmura Esperenza.

– Toi aussi.

– Je suis heureuse que tu sois venu combattre à nos côtés, ajouta-t-elle fougueusement.

Il descendit et regarda Esperenza faire demi-tour. Dès que la Bentley eut disparu dans le tunnel, il se mit en marche. L'Hôtel Tamanaco était à 500 mètres, au bout de la calle Vera-Cruz. La suite 888 était retenue par Ralph Pleurfoy, le responsable de la Central Intelligence Agency pour le Venezuela. Mais, avant de discuter, Malko avait hâte de prendre un bain chaud, de se détendre.

Il fallait aussi effacer l'image d'Orlando Léal Gomez, les mains en avant le suppliant de l'épargner, qui se superposait au corps déchaîné d'Esperenza dont le parfum imprégnait encore chaque centimètre carré de sa peau.

*

* *

Ralph Pleurfoy semblait sortir des pages de publicité de *Play-Boy*. Sa chemise avait encore ses plis, son blazer rouge était impeccable, et on aurait pu se mirer dans ses escarpins noirs. Même ses cheveux n'étaient pas déplacés d'un millimètre. Grand, mince, l'allure sportive, il incarnait la nouvelle école de la CIA, recrutée directement sur les campus universitaires. Son visage aux traits réguliers était sans expression. Il extériorisait rarement ses sentiments. On aurait dit un masque de bois. Sauf ses yeux. C'étaient les yeux les plus étranges que Malko ait rencontrés chez un homme. Doux comme ceux d'une femme. Et pourtant Ralph Pleurfoy était aussi dépourvu de sensibilité qu'une cuisinière électrique. Il avait déjà envoyé des dizaines d'hommes à la mort, sans le plus léger frémissement.

Assis sur le bord d'un fauteuil, il écoutait Malko, en regardant pensivement ses ongles coupés très court. Quand ce dernier en arriva au meurtre, il l'interrompt poliment, d'un ton posé :

– Personne ne vous a vu ?

– Non.

Il eut un geste imperceptible signifiant qu'il n'en attendait pas moins de Malko. D'ailleurs, les individus ne l'intéressaient absolument pas. Seuls comptaient les résultats. Quant au meurtre d'un général vénézuélien, « on » ne tiendrait pas rigueur à Malko d'une telle espièglerie. « On », c'était ce qui comptait à Caracas : la toute puissante police politique et ses alliés, CIA, et forces spéciales. 95 % des officiers vénézuéliens ayant été formés aux USA, les rapports armée-CIA en étaient considérablement facilités. Rien d'important ne se faisait sans eux. Il y a longtemps que les Russes avaient renoncé à faire des misères au State Department dans ce pays. C'était chasse gardée. Il ne restait plus que les Cubains...

Bien que Malko ait appelé Pleurfoy à huit heures du matin, le jour de Noël, Il n'avait fait aucune remarque. Une heure plus tard il était là, frais et détendu. Lorsque Malko eut achevé son récit, il daigna approuver.

– Bravo. Jusqu'ici nous avons suivi la SOP¹ à l'exception de l'incident Gomez. Au fond, c'est une bonne chose. Maintenant ils sont sûrs de vous. Nous allons pouvoir connaître toute leur organisation, leurs ramifications dans le pays, leurs liens avec le maquis du Falcón. C'est un très gros coup. Un très gros coup, répéta-t-il comme pour lui-même.

Sa voix vibrait d'excitation. C'était un chasseur. Officiellement il était à Caracas comme conseiller culturel de l'ambassade et habitait

une villa spacieuse dans le quartier d'Alta Loma, jadis ravagé par le tremblement de terre, un peu à l'écart de la ville, vers l'est.

En réalité, c'était un des meilleurs spécialistes de contre-guérilla de la CIA. Il s'absentait parfois pour de mystérieuses vacances, sans préavis. Vacances qui le menaient toujours du côté de Saïgon.

Il se leva et fit craquer les articulations de ses doigts.

Bravo, mon cher. Continuez. Contactez-moi le plus rarement possible. On ne sait jamais. Il suffit d'un mauvais hasard. Et quand vous saurez tout, toutes les planques, tous les noms, nous agirons.

Si d'ici là, Malko n'était pas mort. À chaque seconde, il risquait sa vie. Deux hommes l'inquiétaient surtout dans le groupe : Tacones Mendoza et José Angel. Ceux-là continueraient à se méfier de lui... En cas de coup dur, ils ne lui laisseraient aucune chance. Ils appartenaient tous les deux à cette frange d'aventuriers qui errent en Amérique centrale d'une révolution à l'autre et finissent par avoir un sixième sens les avertissant du danger.

Danger qui ne semblait pas bouleverser Ralph Pleurfoy. Il se leva, prêt à partir. Malko se regarda dans la glace, qui lui renvoya l'image de ses yeux dorés striés de rouge par la fatigue et de ses traits tirés.

Il les gagnait, les pierres de son château.

Parce que Pleurfoy l'agaçait un peu par son formalisme, il avait gardé le meilleur pour la fin.

– J'ai oublié de vous dire une chose, annonça-t-il suavement. Ils projettent d'assassiner le vice-président des États-Unis lors de sa prochaine visite.

Pleurfoy contempla Malko comme s'il avait blasphémé.

– Quoi ?

Au fur et à mesure que Malko donna des précisions, le beau visage régulier se défit. Pleurfoy n'était pas fait pour les impondérables.

– C'est terrible, parvint-il à articuler. Je vais contacter immédiatement la police vénézuélienne pour qu'elle mette ces gens hors d'état de nuire.

– Surtout pas. Ils n'ont encore rien fait, et Esperenza a des protections puissantes. Il faut les surveiller, et le jour où je saurai *comment* cela doit se passer, nous interviendrons. C'est bien la SOP, n'est-ce pas ?

Pleurfoxy le regarda, égaré.

– Oui, oui, enfin je crois... J'espère que vous êtes sûr de vous. Vous imaginez ma responsabilité...

– Cela risque d'être au tout dernier moment, continua Malko, impitoyable. Et nous aurons peut-être à improviser. Maintenant je crois que je vais prendre un bain.

L'Américain se dirigea vers la porte à regret. Il n'allait pas passer un bon Noël. Malko s'en réjouit secrètement. Chacun son tour. Il aimait bien que les bureaucrates paient aussi de leur personne.

– Joyeux Noël quand même, jeta-t-il.

Ralph Pleurfoxy ne répondit pas et claqua la porte, contrairement à ses habitudes.

Malko alla faire couler son bain, profitant avec volupté de ces moments de détente. Dès qu'il serait hors du Tamanaco, le danger resurgirait.



Soudain, il remarqua un télégramme posé en évidence sur la table, adressé à son véritable nom, aux bons soins de l'ambassade américaine. Le désarroi de Ralph Pleurfoxy avait été tel qu'il avait oublié de lui en parler.

Intrigué, il l'ouvrit. Et murmura un très vilain juron. Le texte était très court et signé de Krisantem.

Toit aile droite effondré suite blizzard.

Il froissa le papier jaune, démoralisé. Un toit comme cela, il en avait pour 15 000 dollars. Ce château était le tonneau des Danaïdes. Et pourtant, il avait bien espéré que cette toiture allait passer l'hiver. Il fut brusquement furieux contre la CIA en se souvenant de l'amoncellement de neige sur les tuiles rouges. S'il était resté à Liezen, il aurait fait dégager cette neige et le toit aurait peut-être tenu. Krisantem n'avait pas dû y penser.

D'habitude, dans tous ses voyages, il emportait une grande photo panoramique de son château. Cette fois, elle était restée avec ses affaires confiées à Ralph Pleurfoxy, à Barbados. Cela lui manquait.

Bien que son château n'ait pas plus de parc qu'un pavillon de

banlieue, le parc se trouvant en Hongrie, c'était sa raison de vivre et de travailler à la CIA. Si Dieu lui prêtait vie, il finirait par s'y retirer un jour et vivre enfin selon son rang d'Altesse Sérénissime.

En attendant, il était castriste et assassin...

1. Standard Operation Procédure.

CHAPITRE VII

Esperenza, tenant Malko par la main, s'arrêta devant la femme brune qui n'avait pas encore dit un mot, assise comme les autres à même la moquette blanche. Elle portait une robe stricte grise en soie légère, serrée par une large ceinture dotée d'une énorme boucle métallique, qui faisait ressortir sa poitrine pointue et ses hanches en amphore, s'effilant en des jambes très minces et bronzées.

Le visage était fin, légèrement asymétrique, avec une bouche petite sans cesse humectée par la langue aiguë et un échafaudage de cheveux d'un noir de jais, ramenés en un lourd chignon sur la nuque. Les ongles de sa main gauche étaient longs et soignés ; ceux de sa main droite, courts et presque incarnés.

Tout en elle respirait une sensualité animale, primitive, mais bridée, domestiquée et dissimulée sous une apparence austère.

– Voilà Mercedes Vega, annonça fièrement Esperenza. Elle est notre exemple à tous. C'est une femme merveilleuse, El Dorado.

Mercedes tendit la main à Malko. Sa poignée de main était sèche et dure comme celle d'un homme, et ses yeux très sombres, absolument indéchiffrables.

– Bienvenue parmi nous, dit-elle d'une voix basse. Esperenza m'a parlé de vous. Nous sommes heureux d'accueillir un homme qui lutte pour la liberté.

Malko marmonna un bref remerciement. Mercedes semblait réciter une leçon apprise. Ses yeux noirs quittèrent très vite Malko pour se poser sur Esperenza. Il se demanda si les deux femmes n'avaient pas en commun une autre flamme que le castrisme.

À son tour, il s'assit. Esperenza lui apporta un Pepsi-Cola. Tacones Mendoza se rongea les ongles juste en face de lui. El Cura, sans soutane, jouait avec un paquet de tracts, et Jose Angel, l'air absent, considérait le plafond.

Près de la porte, Ramos, massif et bougon, ses épaules de bûcheron serrées par une chemise à carreaux jaunes, fumait.

– Bobby n'a pas pu venir, annonça Esperenza. Sa femme est très jalouse en ce moment, et, dès qu'il sort, elle le suit. Ce serait trop

dangereux.

Tacones marmonna quelque chose à propos des chiennes en chaleur qui ne fut relevé par personne.

Mercedes semblait différente des autres. Malko se sentait examiné, pesé, jaugé par elle, avec un détachement d'entomologiste. Ce n'était pas une fille de milliardaire qui jouait à la révolution. Mais que faisait-elle dans cette galère ?

Malko se sentait à la fois déçu et excité. La première partie de l'opération avait réussi. Il était accepté comme l'envoyé spécial de Cuba, l'homme venu insuffler un sang nouveau au Comando Guevara. Mais il avait été obligé de tuer pour cela.

Esperenza leva son verre de Pepsi. On était en plein ascétisme.

– *Que viva Guevara !*

Chacun but religieusement la boisson impérialiste. Le « Cuba libre »¹ ne devait être de mise que dans les grandes occasions, assassinats ou émeutes.

Après avoir vidé son verre, elle annonça brutalement :

– Afin de montrer à Fidel notre détermination, j'ai décidé que le Comando Che Guevara allait se livrer à une série d'actions ponctuelles qui frapperaient l'imagination et provoqueraient le réveil spontané de la conscience populaire. La première a eu lieu hier. C'était l'élimination de Orlando Léal Gomez, par notre nouveau compagnon El Dorado.

Jose Angel semblait s'ennuyer profondément. Mercedes décroisa les Jambes et Malko aperçut une cuisse bronzée. La révolution semblait aller de pair avec une certaine liberté sexuelle...

– Notre prochaine action sera l'élimination physique du vice-président des USA, la semaine prochaine.

Elle se tut et personne ne rompit le silence. Mercedes regardait ses jambes. Tacones avait cessé de se ronger les ongles.

Soudain, Mercedes éleva la voix, très calmement :

– Ne vaudrait-il pas mieux continuer la propagande par tract avant de lancer un acte aussi spectaculaire ? Le peuple n'est pas encore prêt pour une action spontanée. Nous n'en retirerons aucun bénéfice. Et la police va nous traquer. Nous pourrions seulement l'enlever.

Elle parlait sans énervement, avec conviction. En professionnelle. Mais Esperenza réfuta fougueusement l'objection.

– Nous avons besoin de publicité ! Les gens ne lisent plus nos tracts.

« Les enlèvements, c'est trop dangereux et on se fait toujours prendre ensuite.

Mercedes n'insista pas. Les quatre hommes n'avaient pas dit un mot.

– Je vous tiendrai tous au courant, conclut Esperenza. La séance est levée.

Elle se planta devant son tableau inachevé. Mercedes s'approcha de Malko.

– J'aimerais que vous me parliez de Cuba.

Heureusement que Malko savait son histoire par cœur. Mercedes écoutait, impassible. Par moments, le regard de ses yeux sombres effleurait les yeux dorés de Malko, presque tendrement.

– C'est agréable de parler avec quelqu'un de l'extérieur, soupira-t-elle. Ici, la lutte est très dure. Les Américains sont tout-puissants et le peuple n'est pas assez malheureux. Si vous avez un peu de temps, appelez-moi.

Elle lui donna un numéro de téléphone, que Malko nota mentalement. Il se demandait si la pulpeuse Mercedes se préoccupait de son endoctrinement ou avait seulement envie d'oublier un peu ses soucis. La jeune femme ramassa son sac et se dirigea vers la porte. À la queue leu leu, les quatre hommes de main partirent à leur tour.

Dès qu'ils furent seuls, Esperenza vint s'appuyer contre lui.

– Que penses-tu de Mercedes ? demanda-t-elle.

– Elle a beaucoup de personnalité, admit Malko sans se compromettre.

– C'est elle qui m'a fait comprendre la révolution. dit rêveusement Esperenza. J'étais une petite fille égoïste et riche, sans conscience sociale...

Maintenant, elle était totalement hystérique. Le progrès n'était pas évident.

– Comment l'as-tu connue ?

– À mon exposition de peinture. J'avais déjà entendu parler d'elle,

quand elle était au Parti communiste vénézuélien. Elle a été souvent arrêtée par la Digepol. Elle a vu mes tableaux et m'a dit que c'était très mauvais. Pour lui faire plaisir, j'ai tout brûlé. J'avais voulu donner le profit de la vente aux pauvres. Elle m'a expliqué qu'il y avait d'autres moyens de les aider.

« Che Guevara venait de se faire tuer. Je pleurais tous les soirs en pensant à lui. J'ai été si contente de pouvoir faire quelque chose...

Malko pensa soudain au regard brûlant de Mercedes posé sur Esperenza.

– Tu as fait l'amour avec elle ? demanda-t-il tranquillement.

Esperenza rougit, hésita imperceptiblement.

– Oui.

– Cela fait partie de la révolution ?

Les ongles aigus de la Vénézuélienne s'enfoncèrent dans son bras.

– Tu es méchant ! C'est une femme extraordinaire. À cause du Che, je ne voulais pas avoir d'homme. Tout de suite, nous avons fondé le Comando popular de resistencia.

Esperenza s'interrompit pour mettre un disque sur l'électrophone. Encore la complainte du Padre Torres ! Elle s'allongea sur la moquette blanche, éteignit les lampes, ne laissant qu'une opaline verte diffusant une très faible lumière.

– Viens près de moi, souffla-t-elle.

À son tour, il s'allongea sur la moquette, la tête sur une pile de tracts. Esperenza était silencieuse. La voix rauque d'une chanteuse cubaine scandait sur fond de maracas.

« En Colombie... tchi-tchi... est mort un guérillero exemplaire... Je chante Camilo Torres qui va cherchant la liberté... »

Dans la pénombre, Malko devina la main d'Esperenza crispée sur son ventre à travers le tissu léger de la robe.

Elle était en transe. Ce mélange de lyrisme révolutionnaire, de sexualité, de violence, était typiquement sud-américain. Ses séances avec Mercedes ne devaient pas être mal. Entre Che Guevara et Lénine.

Le bassin d'Esperenza bougeait imperceptiblement, elle respirait plus rapidement. D'un coup, elle s'arrêta, demeura absolument immobile. Presque aussitôt, la complainte du Padre Camilo Torres

mourut sur un staccato de maracas. Esperenza devait connaître le disque par cœur...

Intéressante application de la théorie de Pavlov sur les réflexes conditionnés.

Si le pauvre Camilo Torres avait su ce qu'il déclenchait, post mortem ! Malko étendit la main. Excité par cette jouissance silencieuse, Esperenza le repoussa doucement.

– Tu vois, si Guevara était encore vivant murmura-t-elle, j'irais n'importe où pour être à lui, ne serait-ce qu'une fois. J'aurais gardé sa semence en moi jusqu'à ce qu'elle sèche...

Malko était très loin du délire érotico-révolutionnaire de la jeune Vénézuélienne.

– Comment vas-tu faire pour tuer le vice-président ? demanda-t-il.

Elle remit au début la plainte du Padre Torres, puis répondit, butée :

– Je ne te le dirai pas. Je veux y arriver toute seule. Tu as assez donné de ta personne.

Malko n'insista pas. Par Mercedes, il arriverait peut-être à connaître à temps le secret d'Esperenza. Sinon... Il se leva tout doucement et abandonna la responsable du Comando popular de resistencia à ses rêves.



Mercedes attendait l'autobus au coin de l'avenue del Avila. Plusieurs voitures avaient déjà ralenti devant sa silhouette de statuaire grecque. En dépit de son visage sévère, sa croupe et ses seins attiraient irrésistiblement les hommes. Elle n'avait aucune vie sentimentale. Quelquefois, elle se laissait embarquer par un inconnu qui lui faisait l'amour dans les routes désertes d'Alta Mira, brutalement, sans se soucier d'elle. Mercedes éprouvait une volupté quasi masochiste à ces étreintes rapides. Elle n'en avait que plus apprécié le zèle néophyte d'Esperenza !

Le vieux bus arriva enfin. Mercedes était en retard. Vingt minutes plus tard, elle pénétrait au Cocorico, petit bar tranquille de la calle Segunda, donnant dans l'avenue Abraham-Lincoln. L'homme qu'elle rencontrait n'était fiché nulle part et agissait comme n'importe quel

amoureux, se conduisant d'une façon absolument dégoûtante dans les petits boxes faits pour cela. Elle le connaissait sous le nom de Paco.

Avec son complet de toile blanchâtre, il ressemblait à n'importe quel employé de bureau à six cents bolivars par mois. On oubliait son visage cinq minutes après l'avoir vu. Inodore, incolore et sans saveur. C'était pourtant l'un des meilleurs théoriciens de la guerre secrète en Amérique du Sud. Personne ne savait son véritable nom, ni sa nationalité d'origine. Il parlait espagnol avec l'accent mexicain, avec des x gutturaux. Mercedes avait couché avec lui.

Sans rien en apprendre. Il faisait l'amour distraitement, comme il mangeait et comme il buvait. Elle avait eu l'impression d'un être totalement déshumanisé, qui pouvait s'en passer indéfiniment. Ce qui était probablement le cas, car il était resté des mois dans les maquis de Bolivie et de Colombie. Sans parler de la prison et des tortures.

C'était l'éminence grise du Parti communiste vénézuélien, en passe de rentrer dans la légalité.

Mercedes avait toute la confiance de Paco. C'est pour cela qu'elle avait été chargée de recruter les débris de l'Organisation castriste vénézuélienne, afin de la noyauter ou, tout au moins, de la surveiller de l'intérieur. Chaque semaine, elle rendait compte à Paco.

Celui-ci n'avait pas touché à sa bière. Le gouvernement avait taxé l'alcool lourdement pour favoriser la consommation de bière locale.

– Tu es en retard, remarqua-t-il, après lui avoir commandé un Pepsi-Cola.

– La réunion s'est prolongée. Il y a du nouveau.

Sans émotion, en cherchant à se rappeler tous les détails, elle lui décrivit l'arrivée de Malko dans le groupe Guevara et le meurtre d'Orlando Léal Gomez. Paco secoua la tête.

– Ils sont fous !

Le garçon s'approcha et aussitôt, il posa la main sur la cuisse de Mercedes.

Le garçon s'éloigna, et Mercedes put parler du projet d'assassinat du vice-président. Cette fois, Paco perdit son calme, jouant nerveusement avec les olives de la soucoupe.

– Ils risquent de tout faire échouer, dit-il. La Digepol va nous mettre cela sur le dos. Ils ne croiront jamais que ces cinglés ont monté cela

tout seuls. Il faut les en empêcher...

Leurs regards se croisèrent. Ils savaient parfaitement à quoi ils pensaient tous les deux. Mercedes connaissait un des patrons de la Digepol.

Évidemment, le mouchardage des petits camarades révolutionnaires, ce n'était pas joli, joli. Mais le Parti passait avant tout.

– Cela risque de ne servir à rien, remarqua la jeune femme. Le père fera libérer la petite en deux heures. Pour l'instant on ne peut rien lui reprocher. Elle n'était pas sur les lieux de l'attentat.

« Il faut trouver autre chose.

Paco réfléchissait.

– Qui est ce Tchécoslovaque ?

– Je n'en sais rien. J'essaierai d'en savoir plus sur lui. Il a tué Orlando Léal Gomez.

– Ah !

– C'est bizarre, la façon dont il a débarqué.

Elle haussa les sourcils.

– Pas tellement, tu connais le leader maximo². Il pense sincèrement qu'il va conquérir l'Amérique du Sud comme Zapata a conquis le Mexique.

– J'ai une idée, dit soudain Paco. Ce type, les autres ne doivent pas tellement avoir confiance en lui...

– Peut-être pas...

Paco caressait distraitement la cuisse de Mercedes.

– Voilà ce que tu vas faire, dit-il. Si cela ne marche pas, nous trouverons autre chose. Tu connais Fernando Gutierrez ? Il n'a pas grand-chose à nous refuser.

Une demi-heure plus tard, Mercedes sortit du Cocorico, seule. En théorie le sort du Comando popular de resistencia était scellé. Heureusement, Esperenza n'y laisserait pas la vie. Mercedes en était assez satisfaite. Elle éprouvait une coupable indulgence pour la petite fille riche amoureuse de Che Guevara.

Avec Lénine, cela ne risquait pas d'arriver.

1. Cocktail à base de rhum.

CHAPITRE VIII

Esperenza portait un long fourreau de soie blanche qui moulait son corps comme un gant. Mais la plupart des filles de la « Dolce Vita » étaient fidèles aux plus mini des mini robes. Dès qu'elles étaient assises, leurs vêtements remontaient jusqu'au ventre. La voisine de Malko, une brune rondelette, montrait son slip sans complexes.

Lorsqu'il posa les yeux sur le haut de ses jambes, elle soutint son regard sans aucune gêne. Un garçon qui passait murmura :

– *Que Hembra !*¹

Les filles qui étaient là s'étaient depuis longtemps affranchies des tabous latins. La « Dolce Vita » était l'une des discothèques à la mode de Caracas. Située dans le sous-sol d'une galerie marchande du quartier de Chaquaito, elle drainait chaque soir la jeunesse dorée de Caracas.

Dans un décor de statues antiques en staff, et de lumières feutrées, on pouvait se conduire d'une façon absolument dégoûtante au son des rumbas flamencos, à condition de renouveler les consommations assez souvent.

Malko, toujours élégant dans un costume d'alpaga bleu sombre, occupait une table près de la piste avec Esperenza. Elle était venue le chercher chez Bobby avec la Bentley, maquillée jusqu'au bout des ongles, avec des boucles d'oreilles de rubis à faire pâlir d'envie n'importe quelle révolutionnaire moyenne. En dehors de ses périodes de lyrisme guévariste, c'était une fille désirable et extrêmement attirante.

– J'ai peint un tableau en pensant à toi, avoua-t-elle à Malko. Je te le montrerai.

Ils dansèrent un slow. Souplement, elle s'appuyait contre lui. Remarquant son air distrait, elle se pressa un peu plus et demanda :

– À quoi penses-tu, El Dorado ? Si tu restes longtemps à Caracas, tu me feras oublier le Che. Tu es comme lui : intrépide et tellement viril.

Elle parlait avec tant de fougue que Malko fut tenté, une seconde,

de tout lui avouer. Son travail de noyautage lui plaisait de moins en moins. S'il n'y avait pas eu la menace sur la vie du vice-président, il aurait repris l'avion pour l'Autriche, laissant Ralph Pleurfoy se débrouiller avec ses castristes.

Il attendait qu'Esperenza lui reparlât de ses projets.

– Que deviendront les endroits comme Eve quand la révolution aura réussi ? demanda-t-il.

Le fourreau blanc et tiède se décolla de lui.

Mais on dansera toujours ! Ce n'est pas mal.

– À Cuba, on n'a plus le temps de danser, soupira Malko. La vie est très triste.

Esperenza le contra fougueusement.

– C'était un pays très pauvre ! Nous avons le pétrole. Tout le monde sera heureux.

– Tu crois vraiment que c'est indispensable de tuer le vice-président des États-Unis ? chuchota Malko à son oreille. Ce n'est peut-être pas un mauvais homme.

Esperenza lui caressa la joue du bout de ses doigts effilés.

– Tu es trop sentimental, El Dorado ! Même s'il n'est pas mauvais lui-même, il représente un système haïssable, que nous devons détruire. Donc, il doit mourir. Au besoin, je le tuerai moi-même...

Le slow fit place à une rumba-flamenco, et ils retournèrent à leur place. Esperenza semblait heureuse et détendue. Ses seins jouaient librement sous le fourreau blanc, comme un défi tiède. Elle prit la main de Malko et la baisa.

– Ce soir, je voudrais oublier notre révolution. Tu as quitté ton pays pour venir nous aider. Je veux te donner tout ce que j'ai, te rendre heureux. Peut-être un jour auras-tu une statue ici, comme Simon Bolivar, *el Libertador*...

En pleine illusion lyrique.

– Tu m'as déjà beaucoup donné, dit galamment Malko.

– Je serai toujours à ta disposition ! fit-elle fougueusement. Jour et nuit.

Elle se pencha et l'embrassa. Sur le dos de sa main, il sentait la tiédeur dure de son sein.

Un grattement de gorge lui fit interrompre leur baiser. Un des garçons en boléro rouge se tenait debout près de leur table. Il se pencha vers la jeune fille.

– La señorita Esperenza Corozo ?

– C'est moi.

– On vient d'essayer de voler votre voiture. Une Bentley grise, n'est-ce pas ? La police voudrait que vous veniez voir si rien ne manque à l'intérieur.

La jeune fille s'excusa d'un sourire et suivit le garçon.

Malko resta plongé dans ses pensées, jouant machinalement avec son verre de J and B. Comment dissuader Esperenza de son projet ? Son cas relevait plus de la neurologie que de la CIA. Il pensa aux bureaucrates de Washington classant religieusement les informations sur le Comando popular de resistencia.

Pour se changer les idées, il regarda autour de lui. Cela débordait autant de sexualité que dans n'importe quelle discothèque d'Europe. Huit couples sur dix étaient engagés dans un flirt passionné et sans équivoque. Les filles étaient belles, généralement très maquillées, mais n'ayant pas encore adopté les collants, leurs robes ultra-courtes laissaient apercevoir un éventail de jarretelles noires qui n'auraient pas déparé les maisons closes de la Belle Époque.

La voisine de Malko, celle qui exhibait son slip, s'ennuyait. Plusieurs fois, elle se pencha vers lui comme pour lui parler, son regard cherchant le sien. Finalement, elle ouvrit un étui à cigarettes, en alluma une et laissa l'objet ouvert sur la table.

Malko s'aperçut que son visage se reflétait dans l'argent poli. Il tomba sur deux yeux noirs un peu fixes, une bouche entrouverte sur des dents très blanches.

Il n'avait qu'à se lever, lui sourire, elle le suivrait.

Comme la plupart des Vénézuéliennes dorées, elle devait avoir sa voiture dans l'immense parking souterrain sur lequel s'ouvrait la « Dolce Vita ». Souvent des couples y faisaient tranquillement l'amour, après avoir donné dix bolos au policier de garde. Malko réalisa soudain que l'absence d'Esperenza se prolongeait étrangement.

Poussé par l'ennui plutôt que par l'inquiétude, il décida d'aller aux nouvelles. Laisant le sac de la jeune fille en évidence sur la table, il se leva. Aussitôt, sa voisine écrasa sa cigarette dans le cendrier et en fit

autant. Debout, sa jupe n'était pas beaucoup plus longue qu'assise.

– Je reviens.

Déçue, elle se rassit.

Malko sortit dans le parking. Il retrouva la Bentley facilement. Il n'y avait personne autour. Il chercha plus loin, fit le tour du parking sans rien voir que deux couples enlacés dans une Mustang.

A l'entrée du parking, un policier en uniforme était assis sur un pliant, près du gardien en train de fumer une cigarette. Malko lui demanda si c'était lui qui s'était occupé du vol. L'autre tomba des nues : il n'y avait eu aucun vol, du moins pas ce soir, et il était le seul policier en service.

Accompagné de Malko, il vint inspecter la Bentley. Malko essaya les portières : elles étaient fermées à clé.

Le flic commençait à se montrer plutôt soupçonneux. Malko insista pour savoir s'il n'avait vu aucune fille répondant au signalement d'Esperenza, décrivit la robe blanche longue.

Rien. Haussant les épaules, le policier regagna son pliant.

Esperenza avait disparu.

Malko rentra dans la discothèque et revint à la table. Le sac de sa cavalière était toujours là et sa voisine dansait. Il le fouilla : les clés de la Bentley se trouvaient à l'intérieur.

Il s'assit une seconde pour faire le point : aucun doute : Esperenza avait été enlevée. Mais par qui ? Il pensa aussitôt à Ralph Pleurfoy. Affolé par les révélations de Malko, il était capable de l'avoir court-circuité.

Malko fonça à la cabine téléphonique derrière le bar et composa les six chiffres de son numéro.

Pas de réponse.

Il revint à sa table, paya les consommations et regagna la Bentley au parking.



Au moment où il ouvrait la portière, une voix derrière lui le fit sursauter :

– Señor ?

Il se retourna. Un homme en guenilles se tenait appuyé dans l'ombre à un pilier de ciment, la main tendue. Un mendiant, comme Caracas en comptait des centaines, organisés en gangs, mutilant les enfants et leur crevant les yeux pour qu'ils rapportent plus. La plupart du temps des Colombiens.

Malko s'apprêta à monter dans la Bentley. Le mendiant s'approcha et murmura :

– Señor, J'ai trouvé cela.

Il tendait une main crasseuse dans laquelle scintillait un objet. Malko se pencha et son cœur s'arrêta.

C'était une des boucles d'oreilles d'Esperenza.

Il tendit la main, mais aussitôt l'autre escamota l'objet. Vu de près, il était absolument repoussant, avec une barbe sale et une taie sur l'œil gauche. Quant à son haleine, c'était une arme prohibée...

– Où avez-vous trouvé cela ? fit Malko.

Le mendiant secoua la tête, rusé et cauteleux.

– Señor, je suis très pauvre, je pensais que cet objet valait un peu d'argent...

Malko se fouilla.

– Combien.

– Mille bolos !

Deux cents dollars ! Malko examina le visage rusé en face de lui.

– Écoutez, dit-il. Je vous donne deux cents bolos si vous me dites ce qui s'est passé et qui a enlevé cette jeune fille.

– Ce n'est pas assez, larmoya l'autre. C'est dangereux. Je veux cinq cents bolos.

Malko comprit qu'il fallait le stopper. Il fit mine de remonter dans la Bentley. Aussitôt le mendiant le tira par la manche.

– Señor, señor, d'accord pour deux cents.

– Donnez-moi la boucle d'oreilles d'abord.

L'autre s'exécuta. Puis, à voix basse, rapidement, il dit ce qu'il avait vu.

– Ils étaient deux. Quand elle est arrivée, l'un l'a tenue, l'autre l'a

piquée avec une grande aiguille. Puis, ils sont partis dans une grosse voiture.

– C'est tout ?

– C'est tout.

– Cela ne vaut pas deux cents bolos. Qui était-ce ?

Il avait sorti deux billets de cent dollars et les tenait solidement. Le mendiant louchait dessus. Il allongea la main et dit très vite :

– C'étaient des hommes de « Pepe » Gutierrez. Je ne sais pas leur nom.

Il arracha presque les billets de la main de Malko. Celui-ci le rattrapa par sa manche crasseuse.

– Qui est Gutierrez ?

L'autre ricana franchement. Maintenant qu'il avait l'argent, il ne pensait plus qu'à filer.

– Vous le saurez toujours assez tôt.

Malko l'attira et le plaqua contre le pilier de ciment, détournant la tête pour éviter l'haleine empestée.

– Qui est Gutierrez ? répéta-t-il. Où est-il ? Répondez, ou je vous reprends l'argent.

L'autre était nettement moins fort que lui. Il bredouilla, puis finit par lâcher

– Allez voir Enrique le Français. Il vous renseignera, il connaît tout le monde.

– Où est-il ?

– Demandez-le dans les bars de la Sabana Grande.

À cette heure-ci, il est en train de jouer dans un bar. Maintenant, laissez-moi m'en aller.

À regret, Malko le lâcha, et il s'enfuit dans l'obscurité. Aussitôt il monta dans la Bentley et sortit du parking. Avant tout, il fallait avertir Ralph Pleurfoy, et savoir s'il jouait un rôle dans ce kidnapping. Sur la carte de Caracas, Malko avait repéré l'emplacement de la villa de l'Américain.



Il faisait plus frais à Alta Mira. Caracas scintillait plus bas, comme une grosse chenille lumineuse.

Malko tourna à gauche, au bout de l'avenue San Juan-Bosco, escaladant la colline. L'éclairage public stoppait là. Il n'y avait plus que de rares villas isolées dans la montagne. Alta Mira avait été le quartier de Caracas le plus éprouvé par le tremblement de terre de 1967.

Malko stoppa devant la villa de Ralph Pleurfoy, cachée derrière un haut mur et une grille métallique pleine.

Il sonna longuement.

Sans résultat.

Excédé, il se mit à tambouriner sur la porte.

Enfin, un chien aboya à l'intérieur de la maison. Malko redoubla son vacarme jusqu'à ce qu'un bruit de pas fasse crisser le gravier derrière la grille.

– Que tal ? demanda une voix endormie.

– Je veux voir le señor Pleurfoy, cria Malko. C'est urgent.

La voix grommela que son maître n'était pas là, que ce n'était pas une heure pour réveiller les gens, avant de repartir en traînant les pieds. Le chien se tut, et Malko resta seul devant la grille close.

Impossible de tenter quoi que ce soit tant qu'il ne saurait pas si Ralph Pleurfoy était mêlé à l'enlèvement.

Il n'y avait qu'une solution : attendre. Philosophiquement, Malko retourna à la Bentley et s'assit à l'avant, mettant la radio.

Un peu avant trois heures du matin, Malko entendit une voiture montant la rue escarpée. Aussitôt, il alluma les phares de la Bentley pour que Ralph Pleurfoy ne croie pas à une embuscade.

Un cabriolet Mercedes 230 surgit du virage et stoppa devant la grille. Malko fit un appel de phares et descendit. Marchant très lentement, il s'avança vers la voiture arrêtée. En s'approchant, il distingua deux silhouettes à l'intérieur. Il se pencha vers la portière, côté volant.

– C'est moi, SAS, dit-il.

La glace était descendue. Il aperçut le canon d'un pistolet braqué sur lui. L'éclair d'une lampe de poche l'éblouit et s'éteignit immédiatement. L'Américain poussa une exclamation et ouvrit la portière, un Beretta court au poing.

L'éclairage intérieur de la Mercedes dévoila deux longues jambes de femme et un visage ravissant à demi caché par de longs cheveux bruns.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Du nouveau, dit Malko.

L'Américain rentra son pistolet et l'entraîna vers la Bentley.

Malko lui raconta la disparition d'Esperenza. Ralph l'interrompt tout de suite.

– Vous êtes fou ! Je n'y suis pour rien. Vous menez cette affaire à votre guise...

Il avait l'air furieux. La portière de la Mercedes claqua et la fille s'approcha d'eux. Elle ressemblait à toutes les entraîneuses de Caracas : grande, brune, agressivement maquillée, saucissonnée dans une robe vert électrique, deux tailles trop petite.

Belle fille. Pourtant quelque chose d'indéfinissable choqua Malko.

– Qu'est-ce que tu fous ? cria la fille d'une voix vulgaire.

Ce fut une illumination pour Malko. C'était un homme, un travesti. Voilà pourquoi Ralph était de mauvaise humeur.

Celui-ci lui jeta à la volée les clés de la maison.

– Va te coucher, j'arrive.

L'être équivoque ouvrit la bouche pour protester, puis fit demi-tour. À part la largeur des épaules, on aurait dit une très jolie femme.

– Si ce n'est pas vous, reprit Malko, cela signifie que nous allons vers de sérieux ennuis. Vous connaissez un certain Pepe Gutierrez ?

Ralph Pleurfoy sursauta :

– Gutierrez ! Il travaille pour nous de temps en temps. Un trafiquant et un tueur. Il travaille aussi pour la Digepol. Comme ils disent ici, c'est *una cuerda floja*, un indic.

– Mais pourquoi aurait-il enlevé Esperenza ?

Pleurfoy rentra dans la Mercedes, leva ses yeux gris-bleu minéral sur Malko.

– C'est peut-être un coup de la Digepol, qui n'ose pas toucher à la petite officiellement, à cause de son père.

Malko s'appuya à la portière. Il n'aimait pas beaucoup l'attitude de Pleurfoy.

– Je suis obligé de faire quelque chose. Sinon, ils vont tous me soupçonner.

Les doigts soignés de Ralph tapotaient le volant d'ébonite. Il avait l'air profondément ennuyé.

– Exact, admit-il. Mais si j'interviens directement, tout Caracas saura qui vous êtes dès demain. Il faut être très prudent. N'oubliez pas le but de votre mission.

Malko n'oubliait pas. Mais, malgré lui, et en dehors de sa sécurité personnelle, il s'intéressait au sort d'Esperenza.

– Il doit bien y avoir quelque chose à tenter, insista-t-il. Vous connaissez tout le monde à Caracas.

– Puisqu'il vous a parlé d'Enrique le Français, essayez de ce côté-là. Dites-lui que vous avez besoin de trouver Gutierrez pour lui vendre quelque chose. De la came, par exemple. C'est lui qui fournit toutes les boîtes de Caracas... Demain, j'essaierai, discrètement, d'en savoir plus.

Il mit le moteur de la Mercedes en route. La grille avait été ouverte par le travesti.

– Tenez-moi au courant demain.

– Si je suis encore vivant.

Remonté dans la Bentley, Malko descendit à tombeau ouvert l'avenue San-Juan-Bosco vers le centre de la ville.

Il ne restait plus qu'à retrouver Enrique le Français.

CHAPITRE IX

Pepe Gutierrez rota bruyamment, et se cura énergiquement l'oreille gauche. Il ramena une grosse boulette jaune de cérumen et eut l'impression de mieux entendre le chœur qui le ravissait. Trois guitaristes, des Mariachis, qu'il avait fait venir spécialement du Mexique, en train de chanter une ode en son honneur, scandée de roucoulements d'allégresse.

« Pepe Gutierrez est le plus beau de tous les hommes de la Cordillère.

« Pepe Gutierrez est plus puissant que le taureau et peut prendre mille femmes.

« Pepe Gutierrez est bon comme l'agneau du Seigneur. Ses amis sont les pauvres et les déshérités. »

Ça, c'était le passage qu'il préférait. Il en renifla d'émotion, et son visage plat et informe de méduse refléta une intense jubilation intérieure.

Les paroles de la chanson, empruntées aux complaints en l'honneur des rois incas étaient pourtant abominablement mensongères, appliquées à lui, car Pepe Gutierrez était la plus parfaite ordure qu'on puisse trouver entre la Terre de Feu et le canal de Panama.

Une perfection dans l'abjection, comme disaient ses derniers amis, « l'Himalaya de la dégueulasserie ». Ce n'est pas un Christ qu'il aurait fallu pour racheter ses péchés, mais des quintuplés célestes.

Indicateur, tueur, trafiquant de drogue, de péons, de tout ce qui pouvait se vendre ou s'acheter, il trouvait ses vraies joies dans les petites soirées comme celle-ci.

Enfoncé dans le fauteuil de bois de fer spécialement taillé à son poids énorme, il était entouré par les trois musiciens et les quatre putains qui partageaient son repas pantagruélique. L'une d'elles se glissa sous la table, s'accroupit sur un coussin aux pieds du gros homme, ouvrit son pantalon, et chercha à travers les plis de la graisse jaune, les parties sensibles.

Pepe Gutierrez re-rotait de joie. Ces petites connaissaient tous ses goûts. Ça, avec la chanson, c'était sublime.

Il claqua des doigts pour que les musiciens recommencent. Toute la masse de ses deux cent trente kilos en tremblota. On aurait dit qu'il était sculpté dans un bloc de margarine. La graisse dégoulinait de son quadruple menton à ses chevilles sans une faille. Ses seins auraient fait pâlir de jalousie Sophia Loren et des triplés se seraient perdus dans son ventre. Quant à son visage, c'était un amas de cratères graisseux où brillaient deux petits yeux méchants. Pour les fermer, il n'avait pas besoin de bouger les paupières. Il suffisait de cesser l'effort qui relevait la graisse.

La fille qui le caressait avait enfin trouvé. Elle se mit au travail sans que Gutierrez voie sa grimace de dégoût... Chacune gagnait cent bolos pour la séance.

Les musiciens s'étaient rapprochés. Maintenant, ils clamaient dans les oreilles de Pepe. Il se laissa aller en arrière, ravi.

Ça, c'était la vie.

Il passait le plus clair de son temps dans le fauteuil où il se trouvait, face à la table échancrée de façon à pouvoir laisser passer son ventre monstrueux. Boulimique au suprême degré, il restait quatre ou cinq heures à table.

Avec une application digne d'un meilleur but, la putain essayait d'arracher quelques miettes de sensualité à sa grosse carcasse.

Les guitaristes jouaient plus mollement. Pepe frappa du plat de la main sur la table pour les relancer. L'ode à sa gloire reprit de plus belle. Soudain la porte en face de lui s'ouvrit.

Pepe Gutierrez sursauta, rugit de colère. Il saisit une dinde et la jeta au plafond, où cela fit une grosse tache de graisse.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

En permanence, deux hommes de main vêtus de costumes croisés aux larges raies, comme au temps de la prohibition, se tenaient dans l'entrée, une mitrailleuse sur les genoux. Avec l'ordre de tirer sur quiconque voudrait déranger leur maître durant ses séances de relaxation.

Un petit type chafouin, avec un immense feutre noir qui lui donnait l'air d'un champignon, s'encadra dans la porte. Il contourna la table et se pencha à l'oreille de Pepe Gutierrez.

– Nous avons la *hembra*, murmura-t-il.

La colère du gros homme tomba instantanément. Ses petits yeux porcins brillèrent de joie anticipée.

– Amène-la.

Consciencieuse, la putain continuait à s'escrimer sur lui. Il la repoussa brutalement d'un coup de genou.

Le petit chafouin réapparut, portant avec un gros type Esperenza, inanimée.

– Déshabille-la et pose-la sur la table, ordonna Gutierrez. Vous autres, continuez à jouer.

Entourant la table, les musiciens recommencèrent à louer la munificence du señor Gutierrez.

En un clin d'œil, Esperenza fut nue. Les deux affreux rejoignirent à regret les putains au fond de la pièce.

Pepe Gutierrez contemplait fixement le corps superbe d'Esperenza.

Une brusque flambée d'envie le prit. Éteinte immédiatement. Ce n'était pas pour lui.

Il ne pourrait jamais la prendre. Même si quatre hommes la tenaient. Le médecin lui avait interdit tout effort, sous peine d'infarctus immédiat. Le seul fait de se déplacer d'un fauteuil à l'autre était déjà un problème... Quant à lui demander le même service qu'à la putain, c'était hors de question. Elle serait capable de le mutiler à mort.

L'espace d'un instant, il regretta d'être difforme. Il aurait fallu qu'il mange moins. Mais c'était au-dessus de sa volonté.

– Rapproche-la, ordonna-t-il.

Le chafouin se précipita, poussa le corps vers lui. Il se mit à palper les seins fermes, avec de petits grognements de joie. Esperenza ouvrit les yeux, les referma et s'efforça de glisser hors de sa portée. Mais Gutierrez avait ses cinq énormes doigts dans la chair tendre d'une de ses cuisses et la tenait solidement.

– Ne pars pas, buenissima, grinça-t-il. Tu n'es pas contente de faire la connaissance de Pepe ? Écoute ces gens : ils disent du bien de moi.

Les yeux noirs d'Esperenza flamboyaient de haine. Elle cracha dans sa direction, tachant sa chemise.

– Mon père vous tuera !

La main se serra encore plus sur la cuisse d'Esperenza. Pepe se pencha sur elle.

– Personne ne me tuera, *buenissima*, je suis trop puissant et je sais

trop de choses. Avant que tu ne partes d'ici, tu te serviras de ta jolie bouche pour autre chose que de dire des bêtises.

Esperenza poussa un cri de rage, voulut le mordre.

– Laissez-moi partir. Sinon, je vous ferai tuer. Pourquoi m'avez-vous enlevée ?

Pepe Gutierrez sourit sans répondre. Il venait de comprendre qu'il ne pourrait tenir l'engagement pris avec Mercedes : relâcher Esperenza vivante, au bout de quelques jours. Après la visite du vice-président, elle était trop fière pour ne pas se venger.

Donc, elle ne partirait pas vivante de la villa.

Le tout était d'en tirer le maximum d'agrément. C'est vrai, il était un des hommes les plus puissants de Caracas. Depuis des années, il travaillait la main dans la main avec la Digepol. Quand ils avaient des ennuis avec quelqu'un, Pepe s'en chargeait... S'il fallait interroger un opposant au régime discrètement, cela se faisait dans la villa du bon Pepe.

Ce sont des services qui appellent une énorme reconnaissance.

C'est Gutierrez qui signait *Cobra nera*, l'organisation clandestine qui avait éliminé la plupart des chefs communistes, dans des tortures effroyables. Sa cruauté était célèbre. Il avait appris beaucoup de trucs lorsqu'il était encore le chef de la police secrète de Trujillo, le dictateur de Saint-Domingue. Il ne quittait jamais sa villa. C'était un véritable château fort. Accotée à la montagne, elle se trouvait au bout d'une route en impasse, protégée par une énorme grille, des chiens policiers et surtout ses tueurs, sûrs de l'impunité.

Il avait accepté de rendre service à Mercedes, sachant que le Parti communiste était sur le point de devenir légal. Donc un allié. Tant pis pour les communistes, dont certains étaient enterrés dans son jardin.

Là où Esperenza finirait. Il frappa la table du plat de la main.

– Rodriguez !

Sa voix tonitruante couvrait le vacarme des trois musiciens. Le chafouin accourut.

– Portez la fille en bas. Au frigidaire.

Le chafouin réprima un sourire servile. Aidé de l'autre tueur, il fit descendre Esperenza de la table, et ils l'entraînèrent. Les caves étaient transformées depuis longtemps en salles de torture. Rodriguez ouvrit

une porte métallique. Aussitôt une odeur abominable fit pâlir Esperenza.

Trois hommes étaient couchés dans le coin de la petite pièce, ligotés étroitement. L'un d'eux agonisait. Son visage terriblement enflé, était plein de sang et de pus. Les lèvres cisailées, coupées, ne formaient plus qu'une plaie purulente. Il gémissait doucement.

Un autre était nu jusqu'à la taille, le torse marqué de brûlures de cigarette. Il avait tellement uriné dans son pantalon qu'on pouvait à peine l'approcher. Rodriguez se boucha le nez avec une mimique dégoûtée.

Il força Esperenza à regarder en la maintenant par la nuque.

– Regarde ceux-là. Ils ont volé de la drogue, l'ont revendue à Maracaïbo et se sont sauvés en Colombie. Ils pensaient qu'on ne les retrouverait jamais. Le señor Pepe les a fait retrouver à Baranquilla. Ils ont tout dépensé, mais ils sont en train de regretter chaque bolivar.

Rodriguez ouvrit une seconde porte métallique et recula. Une chaleur effroyable filtrait par l'ouverture.

C'était une petite pièce cubique, au plafond très bas. Les murs étaient garnis de plaques métalliques réfléchissantes en alliage léger d'un blanc éblouissant, légèrement concaves. D'énormes ampoules style flood de photographe étaient fixées au plafond sur deux rangées. Elles étaient éteintes.

Les silhouettes se reflétaient sur les parois polies à l'infini, grâce à la concavité des murs.

Cette petite merveille avait été payée par la caisse noire de la Digepol, grâce au produit d'une quête publique pour les Vénézuéliens atteints de trachome.

– Voilà le frigidaire, fit Rodriguez. Dans deux heures, tu seras prête à n'importe quoi pour sortir d'ici. Tu vois le bouton rouge ? Tu le presses quand tu veux sortir. Mais si tu me fais venir pour rien, je te fais cuire !

« À tout à l'heure.

Il poussa Esperenza dans la pièce, et elle tomba sur le sol de carreaux polis, tandis qu'il refermait la porte.

Esperenza se prit la tête dans les mains. Pourquoi était-elle là ? L'effet de la piqure de penthotal commençait seulement à se dissiper.

Elle ne se souvenait de rien depuis le moment où les deux hommes s'étaient jetés sur elle dans le parking. Elle pensa aussitôt à El Dorado et fut prise d'une rage folle. Il était sûrement de mèche avec ses bourreaux.

Ainsi s'expliquait son arrivée près de Coro. Pepe Gutierrez se livrait à toutes sortes de trafics, il possédait des bateaux. C'est un de ceux-là qui avait dû déposer le traître. Ce n'était pas la première fois que Gutierrez passait un contrat avec les Américains.

La première rangée d'ampoules s'alluma d'un coup. Pendant quelques secondes, Esperenza éprouva une chaleur agréable, comme un soleil très chaud sur une plage. Puis la brûlure se fit d'abord sentir sur ses bras et sur son visage.

Esperenza se tourna aussitôt pour échapper au supplice. Elle eut quelques secondes de répit puis la chaleur infernale pénétra la chair de son dos, de sa nuque, de ses jambes et elle dut se retourner de nouveau.

Seulement, sa poitrine et ses bras n'avaient pas eu le temps de se refroidir... Dans un effort enfantin, pour se rafraîchir, elle passa la langue sur le dos de sa main. La salive s'évapora instantanément. Elle transpirait abondamment, des rigoles de sueur coulaient sous ses aisselles. La partie de ses seins qui n'avait jamais été exposée au soleil la picotait déjà.

Alors, elle se retourna de nouveau.

Comme un poulet sur un grill.

Quelques minutes plus tard, la soif fit son apparition. La chaleur inhumaine pompait toute l'eau de son corps. Elle se sentait se recroqueviller... Elle regarda le bouton rouge de la sonnerie et se retint de bondir.

Pas encore. Ils seraient trop contents. Une haine inhumaine et corrosive la brûlait de l'intérieur, aussi intense que la chaleur des lampes. Elle aurait voulu tenir El Dorado entre ses mains et déchirer chaque centimètre carré de son corps. Sans s'en rendre compte elle cria de douleur.

Le désespoir la submergea. Qui viendrait la chercher au fond de cet enfer ?



Malko arrêta la Bentley près d'une cabine téléphonique. Plusieurs filles étaient immobiles dans l'ombre : des putains qui, à Caracas, s'agglutinaient autour des cabines. Si une voiture de police apparaissait, l'une d'elles faisait semblant de téléphoner et les autres faisaient la queue...

Il attendit que l'une d'elles s'avancât et sourit. Ce qui, pour une putain vénézuélienne, était une faveur exceptionnelle. Due sans doute à la Bentley.

Malko sourit à son tour, se pencha à la portière.

– Je cherche Enrique le Français. Si vous m'aidez à le retrouver, je vous donne cent bolivars.

La fille était assez jolie, très métissée, avec une grande bouche et des yeux immenses d'Indienne. Elle regarda Malko, soupçonneuse.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Malko répéta en détachant bien les mots :

– Vous le connaissez ? demanda-t-il ?

– Oui, admit-elle à regret. Mais...

Il ouvrit la portière de la Bentley.

– Alors, allons-y...

Elle monta, examinant avec curiosité la voiture luxueuse. Machinalement, elle tira sa jupe ultracourte sur ses cuisses.

– Allez vers la Plaza Humboldt, dit-elle. Il doit être dans un des bars, à jouer aux cartes...

Malko trouva Enrique le Français vers quatre heures du matin dans l'arrière-salle d'un bar, le Miranda, avenida de Los Mangos. Il jouait au poker, un drôle de petit chapeau perché sur le sommet du crâne. Malko l'examina attentivement avant de lui parler. Il avait des traits assez lourds, très marqués, des yeux malins, et parlait très fort, en espagnol, avec un épouvantable accent français.

On ne peut pas dire qu'il inspirait confiance... Malko, qui tombait de sommeil, n'eut pas à attendre longtemps. Trois coups, et Enrique le Français se leva de table, l'air complètement dégoûté.

Malko l'intercepta.

– Vous êtes Enrique le Français ?

Il avait parlé en français. L'ancien truand le regarda, étonné.

– Tu es Français ?

– Pas tout à fait, mais j'aimerais bien vous parler cinq minutes.

Enrique l'entraîna dans un coin.

– Je t'écoute, petit, fit-il d'un ton protecteur.

– J'ai besoin de joindre Pepe Gutierrez, dit Malko. Le plus vite possible.

– Oh ! fit Enrique, le front plissé. Tu sais qui c'est Gutierrez ? Qu'est-ce que tu lui veux ?

– J'ai quelque chose pour lui. Il doit être acheteur. J'arrive de Colombie.

Enrico plissa ses yeux attentivement.

– Je ne t'ai jamais vu par ici. Pourtant, je connais tout le monde à Caracas.

– D'habitude, je n'y viens jamais, expliqua Malko. Je reste en Colombie. Mais j'ai eu des ennuis. Alors, est-ce que vous pouvez m'aider ?

– Écoute, petit, fit le truand, moi, je ne connais pas Gutierrez. C'est un type dangereux, et je ne veux pas me mêler de ses affaires. Si ton truc tourne mal, je me retrouve mort. Mais je vais te brancher sur quelqu'un qui le connaît bien. Une gonzesse.

« Tu peux encore la trouver à cette heure-ci. Elle doit être au Cathy-Bar. Tu demanderas Divina, de ma part. C'est la pute attirée de Gutierrez. Elle le voit presque tous les jours, et elle a son numéro de téléphone. C'est tout ce que je peux faire pour toi.

Malko remercia. Le vieux truand ne lui inspirait qu'une confiance médiocre. Mais, même s'il téléphonait à Gutierrez dès qu'il aurait le dos tourné, il devait prendre le risque.

Il lui fallut encore dix minutes pour trouver le Cathy-Bar. C'était un petit bar, dans un renforcement de l'avenue Miranda, comme il y en avait des milliers à Caracas.

À l'intérieur, on n'y voyait guère plus que dans le cratère d'un volcan. Malko parvint à tâtons jusqu'au bar. Des couples s'enlaçaient dans de petits boxes. Un barman au sourire obséquieux se pencha sur lui.

– Qu'est-ce que le señor désire ?

– Je voudrais voir Divina.

L'autre ne sourcilla pas.

– Certainement, señor, elle est là-bas, à droite.

Malko se dirigea vers le box où se trouvait une fille seule. Elle se leva, et il eut un choc. Divina méritait son prénom. Elle était très grande, près d'un mètre quatre-vingts, possédait des traits fins et réguliers, de grands yeux verts, des mains fines et un corps élancé. Une princesse inca.

Elle toisa Malko, les sourcils froncés. Celui-ci lui adressa son sourire le plus charmeur.

– Je suis un ami d'Enrique le Français. Il m'a dit que vous étiez la plus jolie femme de Caracas. Je vois qu'il n'a pas menti.

Ce sont des trucs vieux comme le monde, mais qui marchent toujours. Divina se détendit imperceptiblement. Malko en profita pour s'asseoir en face d'elle.

Le garçon était déjà là.

– Apporte-nous une bouteille de Moët et Chandon, ordonna Malko. Et qu'il ne soit pas tiède.

Il monta immédiatement de plusieurs crans dans l'estime de Divina. Faisant le tour de la table, elle vint s'asseoir près de lui. Même son parfum n'était pas vulgaire.

– Vous êtes Vénézuélienne ? demanda Malko.

– Non, Colombienne.

À Caracas, les Colombiennes avaient la réputation d'être des amoureuses particulièrement expertes. On apporta le champagne, et Divina se jeta littéralement dessus.

Le temps de remplir sa coupe trois fois et elle s'était nettement détendue.

– Et toi, que fais-tu à Caracas ? demanda-t-elle, adoptant le tutoiement espagnol, signe d'amitié.

Malko eut un geste évasif.

– Des affaires...

– Ah...

Pendant un moment, ils bavardèrent de choses et d'autres. Le champagne aidant, Divina s'épanouissait à vue d'œil. Elle soupira :

– Quel dommage ! Je dois m'en aller, maintenant ! J'aurais voulu rester avec toi.

– Pourquoi ne restes-tu pas ?

Elle haussa les épaules.

– Il faut bien gagner sa vie. J'ai rendez-vous. Un homme bizarre. Tout ce qu'il veut, c'est que je me déshabille devant lui, et que je me balade en slip et soutien-gorge. Il me dit que je suis sa provision de rêve.

– Je le comprends, dit galamment Malko.

Elle éclata de rire.

– Tu es gentil. Ici les bonhommes n'arrêtent pas de me peloter dès qu'ils m'offrent un Pepsi. Toi, tu me donnes du champagne, et je n'ai pas encore été obligée de te tenir les mains.

À son ton, elle ne les aurait pas tenues très vigoureusement.

– Chez qui vas-tu ? demanda-t-il.

Elle jouait avec sa coupe vide.

– Un type dangereux, Pepe Gutierrez. Il me fait peur, je crois qu'il est « loco » ¹. Mais il paie bien. Et il est fou de moi.

Malko se bénit d'avoir son pistolet dans la Bentley. Divina représentait une chance unique.

Il prit la main de la Colombienne et baisa le bout de ses doigts.

– C'est dommage que tu ne puisses pas rester avec moi. Tu es la plus jolie femme de Caracas. Veux-tu encore un peu de champagne ?

– Oh ! oui.

Dégoulinant d'obséquiosité, le garçon apporta la deuxième bouteille de Moët et Chandon. C'est Dieu et Simon Bolivar, *el Liberador*, réunis qui lui avaient envoyé un client pareil. Divina fondait à vue d'œil. La tête sur l'épaule de Malko, elle s'appuyait de tout son corps contre lui. Sa longue main jouait sur sa cuisse. Ses yeux brillaient.

– Si je t'accompagnais ? suggéra Malko. Comme cela je resterai un

peu plus avec toi.

La Colombienne hésita une seconde, puis sa rapacité naturelle prit le dessus. Un taxi pour Altamira prenait dix bolos. Sans compter que ce *gringo* gentil aurait peut-être envie de lui rendre hommage en route. Cela ferait deux cents bolos de plus.

– Pourquoi pas ? dit-elle, mais nous n’aurons pas le temps de nous arrêter en route. Juré ?

– Juré.

– Attends, on ne va pas laisser perdre ce bon champagne.

Si Divina avait pu tordre la bouteille de Moët et Chandon pour en extraire la dernière goutte, elle l’aurait sûrement fait. Une demi-heure plus tard, la bouteille était vide, et la Colombienne flottait sur un petit nuage rose.

Lorsqu’elle se leva pour aller se recoiffer, elle dut se rattraper au bar pour ne pas tomber. Dès qu’elle eut disparu dans les toilettes, Malko bondit sur le téléphone, à côté des toilettes des hommes. Il se souvenait du numéro de Mercedes. La seule personne du Comando popular de resistencia qu’il puisse contacter à cette heure.

On décrocha presque immédiatement. D’abord Malko entendit très mal la voix de Mercedes, couverte par un bruit de musique classique, puis la musique baissa et la voix claire de Mercedes répéta :

– Qui est-ce ?

– C’est El Dorado, dit-il. Voici ce qui se passe.

Divina pouvait réapparaître d’une minute à l’autre. Rapidement, il lui raconta l’enlèvement et la suite des événements.

– Je vais chez Gutierrez. J’ai une chance de récupérer Esperenza. Prévenez Tacones.

Sentant une présence derrière lui, il se retourna : Divina l’observait. Il raccrocha, espérant qu’elle ne poserait pas de questions.

Il lui prit le bras et ils sortirent. L’air frais ne sembla pas améliorer son état. Divina tomba en arrêt devant la Bentley.

– Qu’est-ce que c’est ?

– C’est une Cadillac, fit froidement Malko.

Dans l'état où elle se trouvait, elle n'aurait pas distingué un tracteur d'un raton-laveur.

Elle s'installa près de lui à l'avant et s'étira voluptueusement, ôtant ses chaussures.

Malko démarra. L'énorme moteur de six litres de cylindrée était absolument silencieux.

Son plan était simple : pénétrer chez Gutierrez à la suite de Divina et profiter de la surprise pour délivrer Esperenza.

Ils suivirent l'avenue Francisco-Miranda, puis Divina fit tourner Malko dans l'avenida del Avila, qui montait tout droit à l'assaut de la colline. La Colombienne ramena ses jambes sous elle et posa sa tête sur le dossier de cuir.

À mi-chemin, l'éclairage public cessait. Malko alluma les quatre phares.

– Arrête la voiture, demanda soudain Divina.

– Je croyais que tu avais rendez-vous ?

Elle eut un hoquet.

– Je me fous du gros porc !

Il obéit. Dans la pénombre, il la vit jeter par terre une petite boule de dentelle. L'alcool la rendait encore plus belle ; la bouche entrouverte, les cheveux un peu défaits, elle fixait Malko de ses grands yeux verts. Celui-ci, qui aurait volontiers hâté cet intermède demanda, mi-figue, mi-raisin :

– Tu ne vas pas me coûter trop cher ?

Elle se rapprocha de lui et eut un sourire de carnassier, avec des dents éblouissantes.

– Si tu es moins maladroit que les autres, rien.

Elle ouvrit la portière et passa à l'arrière. Sa mini robe ne la gênait pas beaucoup. Elle attira Malko qui l'avait rejointe, bien calée sur la banquette de cuir. Une de ses longues jambes passée sur le dossier. Le champagne l'avait délivrée de toutes ses préoccupations commerciales. Ses longues mains serraient les reins de Malko. Elle s'y agrippa, le maintenant contre elle. Puis, elle se laissa faire.

Ils ne formaient plus qu'une masse inextricable à l'arrière de la Bentley.

Puis Divina laissa retomber ses jambes, resta immobile, ne semblant pas sentir le poids de Malko.

– Tu ne me dois rien, dit-elle doucement.

Elle se dégagea, sauta à terre et remonta à l'avant. Son chignon ressemblait à une glace en train de fondre. Elle chantonait. Malko reprit le volant. Elle glissa sa main gauche contre sa nuque.

– J'aimerais te revoir. Le dimanche, je suis libre.

– Je passerai d'ici dimanche au Cathy-Bar, promet Malko.

L'avenue se terminait en cul-de-sac. Divina le guida jusqu'à ce que la Bentley stoppât devant un petit rond-point, devant une grille en fer forgé. Divina embrassa rapidement Malko.

– À bientôt.

Il descendit derrière elle, après avoir attrapé son pistolet et l'avoir glissé dans sa ceinture.

– Je t'accompagne jusqu'à la grille.

Elle posa un doigt fuselé sur le bouton de la sonnette. Soudain un projecteur s'alluma, fixé sur le mur, les éclairant violemment. Malko n'eut pas le temps de réagir.

Deux hommes surgirent de l'ombre, braquant sur eux des mitraillettes Thomson, vêtus de costumes croisés et rayés, des chapeaux moue enfoncés jusqu'aux oreilles.

– Ne bouge pas, gringo, dit le plus petit des deux, qui avait l'air d'un champignon avec son grand feutre noir.

CHAPITRE X

Malko leva lentement les mains au-dessus de sa tête. En se maudissant d'avoir suivi Divina. Enrique le Français avait dû prévenir Gutierrez. Maintenant, il fallait se sortir seul du pétrin. Mais la Vénézuélienne paraissait sincèrement surprise.

– Holà ! cria-t-elle, c'est un copain, faut pas lui faire de mal.

Encore titubante, elle se dirigea vers le plus grand des hommes à mitraillette. Il la laissa approcher, coinça son arme sous son bras droit, puis la gifla à toute volée de la main gauche. Elle rebondit contre le mur et s'immobilisa avec un petit cri, se tenant la joue.

– Rentre, pute, lâcha le type au feutre noir.

Le second enfonça le canon de sa mitraillette dans le dos de Malko.

– En avant, gringo.

La grille était ouverte. Ils suivirent le chemin menant à la villa. À chaque instant, Malko s'attendait à ce qu'ils l'abattent. Mais ils traversèrent le hall désert pour descendre à la cave. Pepe Gutierrez était étalé dans un gigantesque fauteuil, en train de fumer un cigare.

Malko fut horrifié par ses proportions. On aurait dit une baleine échouée, avec une tête de méduse, gélatineuse et blanchâtre.

Un toupet de cheveux noirs sur le sommet du crâne achevait le tableau.

Devant lui, la jeune Vénézuélienne était ligotée, étendue nue, par terre, à même le ciment.

Le gros homme agita son cigare vers Malko.

– Bonsoir, señor, c'est gentil d'être venu me voir. J'aime bien la visite. Je n'ai pas beaucoup de distractions, ici. Et nous allons nous distraire ensemble, n'est-ce pas ?

Les deux affreux à la mitraillette encadraient Malko d'un air féroce. Divina avait disparu. Il remarqua que le visage d'Esperenza était couvert de plaques rouges, ainsi que son corps, comme si elle avait été

atteinte d'eczéma géant. Elle respirait avec peine. Lorsqu'elle aperçut Malko, une immense stupéfaction se peignit sur son visage. Puis elle esquisssa un sourire. Gutierrez s'en aperçut.

– Nous allons réunir les tourtereaux, lâcha-t-il avec un gros rire.

Un des affreux à mitraillette ouvrit la porte de la chambre de tortures où on avait déjà enfermé Esperenza. Aussitôt, une bouffée d'air chaud envahit la pièce.

Malko cherchait à comprendre.

– Vous n'êtes pas bavard, remarqua Gutierrez.

– Que voulez-vous faire de nous ? demanda Malko.

Le gros homme secoua la cendre de son cigare sur Esperenza.

– Mais rien ! Me distraire seulement. Vous n'allez pas refuser de distraire un vieil homme qui s'ennuie ?

Les petits yeux porcins examinaient Malko, ironiquement. Ce dernier tâcha de garder son calme. En ce moment même, Mercedes devait être en train d'alerter toute l'équipe du Comando popular de resistencia. Ils allaient agir rapidement. Surtout à cause d'Esperenza.

Il fallait gagner du temps.

– J'étais venu vous proposer une affaire, dit Malko. Je ne comprends pas pourquoi vous me traitez ainsi.

Le gros Vénézuélien rota bruyamment.

– Et tu ne connais pas non plus cette petite pute folle ? Puisque tu veux faire l'imbécile, nous allons te rafraîchir les idées. Rodriguez, mets le Gringo au frigidaire.

L'affreux au feutre noir poussa Malko à coups de canon de mitraillette par l'étroite ouverture, puis referma la porte.

Malko se contempla dans les plaques réfléchissantes. L'effet était terrifiant. Son image était renvoyée à l'infini par le métal poli, et il dut fermer les yeux pour arriver à se concentrer. Entre les mains de qui était-il tombé ?

Qui l'avait dénoncé et pourquoi avait-on enlevé Esperenza ?

Les plaques étaient encore brûlantes, et il comprit à quelle torture on allait le soumettre. Déjà, il avait soif. L'atmosphère déshydratée desséchait son épiderme. En plus, il était épuisé par sa nuit sans sommeil. La panique le submergea. Il se revit aux Bahamas, en train de cuire dans la chambre à vapeur¹. La première rangée de lampes

s'alluma, dardant sur Malko des rayons mortellement chauds. Il ôta sa veste et s'en couvrit la tête.

Pendant quelques secondes, cela suffit : puis la chaleur infernale pénétra lentement le tissu, s'infiltra sous sa peau, le brûlant comme un fer rouge. Les plaques de métal réfléchissaient les calories comme dans un four. Il essaya de ne pas céder à l'affolement. Il ne savait même pas ce que voulait le gros homme : le torturer pour le plaisir ou le faire parler.

Au bout de dix minutes, il avait envie de hurler. À travers le hublot, percé dans la porte, il aperçut le visage déformé de son tortionnaire et voulut sauver la face. Il s'assit au milieu sur sa veste, afin d'avoir le moins de chair possible en contact avec le métal. Il avait l'impression que sa langue enflait dans sa bouche. Tellement, qu'il la toucha pour s'assurer qu'elle avait encore sa taille normale.

Il devait faire entre cinquante et cinquante-cinq degrés. Il chercha à se souvenir quelle température pouvait supporter le corps humain. Ses poumons le brûlaient à chaque inspiration.

La deuxième rangée de lampes s'alluma. Cette fois, il suffit de quelques secondes pour que la chaleur devienne inhumaine, insupportable. Ce n'était même plus la peine de se retourner, toute la pièce était une fournaise. Malko frémit en pensant à Esperenza qui avait subi cela sans aucun vêtement.

Un four crématoire avant la lettre. Les vingt-quatre lampes diffusaient une chaleur infernale. Un fin grillage d'acier les protégeait, empêchant de les briser.

La soif faisait battre les tempes de Malko. À quatre pattes, il rampa, tournant en rond pour échapper à la morsure des lampes. La paroi polie lui renvoya l'image de son visage.

Terrifiant.

Des yeux rouges de lapin, la sueur coulant en rigoles sur son visage. Il avait l'impression de se dissoudre dans la chaleur, que sa chair fondait. Il sortit son stylo pour en boire l'encre. Il lui fallait du liquide, n'importe quoi, sans cela il allait mourir. L'encre avait un goût abominable. Il se roula par terre et vomit.

Ce fut pire après. Il essaya de lécher sa propre sueur. Cela avait un goût amer, répugnant.

Tout à coup, il se mit à hurler, comme un chien fou, la bouche ouverte, cherchant de l'air frais, de l'eau. Il se roula par terre, griffant le sol d'acier, se brûlant, se cognant aux murs d'acier, ivre de douleur.

Les lampes s'éteignirent. Malko, dans sa semi-inconscience, ne s'en aperçut pas tout de suite. La température baissa à peine, mais un léger mieux se fit sentir. La souffrance et la soif étaient encore insupportables, mais il n'avait plus envie de se briser la tête contre les plaques réfléchissantes.

De toutes ses forces, il pensa à La Barbade, au ciel bleu, à l'air frais, à la mer.

Mais que faisaient Tacones et les amis d'Esperenza ? Il les injuria à haute voix, les maudit, sans chercher à savoir si la chambre à torture était reliée à des micros. Il chercha à deviner ce qui s'était passé après son coup de fil à Mercedes, mais son cerveau refusait de fonctionner.

La porte s'ouvrit. Les deux affreux, débarrassés de leurs mitraillettes, entrèrent, le prirent chacun sous une aisselle et vinrent le jeter aux pieds de Gutierrez. Le gros homme mâchonnait toujours son cigare, Esperenza étendue à ses pieds. En voyant Malko, il eut un bon sourire.

– Alors, gringo, tu te sens mieux ? Tu vas nous dire maintenant ce que tu es venu faire dans ce pays au lieu de rester dans ton île de merde, avec ton Fidel.

Il s'en foutait complètement, Gutierrez. Mais une bonne information pouvait toujours se monnayer.

Malko ne put même pas répondre. Il essayait d'emplir ses poumons d'air frais. Ses lèvres étaient fendues et douloureuses. Il se demanda s'il pourrait supporter une seconde séance. C'était tentant de dire au monstrueux Vénézuélien : « Je suis de la CIA. Mes amis savent où je me trouve. Si vous me tuez, c'est comme si vous vous condamnerez à mort. »

Pepe Gutierrez n'était pas un fanatique. Il ne pouvait se passer de la protection occulte des Américains. Il vérifierait, et Malko serait sauvé. Seulement Esperenza saurait aussi. Adieu la pénétration du Comando popular de resistencia.

– Vous êtes fou, dit Malko. Je suis venu vous proposer une affaire.

Pepe Gutierrez ricana.

– Je vois que tu n'es pas plus bavard. Eh bien, on va te remettre au frigidaire. Demain matin, si tu es encore vivant, tu parleras. Je vais même te donner de la compagnie...

Les deux affreux empoignèrent d'abord Malko et le poussèrent dans la pièce aux parois d'acier. Esperenza roula sur lui. Avant que la porte

ne se fermât, Malko entendit la voix ironique de Gutierrez :

– Si tu changes d’avis, gringo, frappe au hublot. Mais si tu frappes pour rien, tu regretteras d’être né...

Malko avait déjà envie de hurler, bien qu’aucune lampe ne soit allumée. La chambre de torture avait gardé toute sa chaleur. Le visage d’Esperenza était bouffi, rouge, méconnaissable. Il se demanda s’il avait cette tête-là. Elle poussa un gémissement.

– Ils t’ont pris aussi, murmura-t-elle. Et les autres ?

Malko se pencha sur elle, approcha ses lèvres de son oreille.

– Courage, souffla-t-il. Ils savent où nous sommes, ils vont venir nous chercher...

Les lèvres desséchées de la jeune Vénézuélienne pouvaient à peine articuler.

– Ils viendront trop tard, murmura-t-elle. Nous serons morts. J’ai entendu parler de ce supplice. La Légion des Caraïbes l’utilisait déjà à Bogota. Jose Angel m’en a parlé. Personne ne peut y résister.

Elle ferma les yeux et se mordit les lèvres. Les six lampes venaient de se rallumer. Avec désespoir, Malko chercha à calculer combien de temps s’était écoulé. Il sentait son cerveau se liquéfier au fur et à mesure que la chaleur augmentait. Sa peau sensibilisée, lui faisait mal à hurler.

À travers le hublot, il aperçut le visage de méduse de Gutierrez. Il les regardait avec l’intérêt d’un entomologiste pour un insecte piqué sur une planche de liège. Malko se dit qu’il ne souhaitait pas vraiment recueillir d’aveux. Il s’amusait. En plein Caracas, il avait installé une salle de torture moyenâgeuse et s’en servait impunément.

*

* *

Pepe Gutierrez essuya sa bouche. On lui avait descendu une assiette de « spare ribs » qu’il venait de liquider en dix minutes.

Son visage dégoulinait de graisse.

Obséquieux, les deux affreux attendaient des ordres. Il avait sommeil.

– Éteignez dans un quart d’heure, dit le gros homme. On recommencera demain. En attendant, amusez-les un peu.

Il irait les voir le lendemain. Il adorait voir ses victimes cuire dans leur sueur, hurler, se boursoufler, supplier en vain. Il se sentait puissant et invincible et en oubliait sa laideur.

Les lampes étaient éteintes. Malko avait perdu complètement la notion du temps. Son corps n'était plus qu'un bloc de chaleur. Recroquevillée, Esperenza gémissait sans arrêt, la bouche ouverte.

La sueur sentait de plus en plus mauvais. Mais ses glandes ne pouvaient même plus sécréter de liquide pour alimenter sa transpiration. Malko avait l'impression que ses muscles, sa chair fondaient pour alimenter un monstrueux brasier.

La première rangée de lampes s'alluma. La température monta d'un coup d'une dizaine de degrés. La tête de Malko bourdonnait. Il avait l'horrible tentation de se servir de la jeune fille comme d'un bouclier, de l'étendre sur lui pour avoir quelques minutes de répit. En cette seconde, il comprenait les gens prêts à n'importe quoi pour survivre dans les camps de concentration.

Sa peau se gonflait, se craquelait, le moindre effleurement lui arrachait un hurlement. Les amis d'Esperenza les avaient abandonnés. Ou alors, ils n'avaient pu pénétrer dans la villa de Gutierrez.

Il essaya de se mettre debout, et les parois lisses lui renvoyèrent l'image d'un spectre rouge et titubant. Pendant ce temps, Ralph Pleurfoy s'ébattait avec son travesti. Et Malko cuisait vivant...

Il essaya de fixer les lampes. Mêmes éteintes, leur blancheur était encore éblouissante. Ses paupières étaient tellement enflées qu'il pouvait à peine ouvrir les yeux. Le visage d'Esperenza ressemblait à un jambon mal cuit. Ses mains étaient déformées par des bourrelets. Il avait mal partout, et son cœur battait dans sa poitrine comme s'il avait voulu s'en échapper.

Il serait mort dans quelques heures, il le sentait. Ils respiraient du feu.

Au diable sa mission. Il fallait tout dire à Gutierrez, sauver leur vie à tous les deux. Le trafiquant n'oserait pas se débarrasser d'un agent de la CIA. Malko en serait quitte pour faire arrêter Esperenza et ses amis avant la visite du vice-président.

Il appuya sur le bouton de la sonnette et attendit. Il lui sembla qu'une éternité s'écoulait sans que rien ne se produise. Alors il rampa jusqu'au hublot et frappa de toutes ses forces. Mais cela ne fit qu'un petit bruit ridicule. Avec sa chevalière, il heurta rageusement le verre.

Rien.

Il continua à taper jusqu'à ce qu'il glissât sur le sol de métal brûlant. Son doigt avait enflé sous l'influence de la chaleur et il ne voyait presque plus sa chevalière.

Soudain, il leva la tête. Un des affreux le contemplait à travers le hublot, sans faire mine d'ouvrir. Malko hurla :

– Je veux parler. Ouvrez !

L'autre regardait, rigolard.

Il disparut.

Malko pensa qu'il avait été avertir le gros Vénézuélien. Mais les minutes s'écoulèrent et personne ne revint. Il comprit que Gutierrez avait décidé de les laisser mourir. Que plus rien ne pouvait les sauver.

Il retomba en arrière, incapable du plus petit effort. Tout son corps le brûlait, et il chercha en vain une pensée agréable pour s'aider à mourir. Esperenza ne montrait déjà plus aucun signe de vie.

1. Voir : *SAS aux Caraïbes*.

CHAPITRE XI

Tacones Mendoza se réveilla en sursaut sans trop savoir pourquoi. N'ayant jamais connu l'existence des pyjamas, il dormait avec son blue-jean collé de crasse.

Tout à coup, il réalisa ce qui l'avait réveillé : le lit de son voisin El Dorado était vide. Il tendit l'oreille pour écouter l'orchestre de la boîte de nuit du Mirador. Rien. Il se leva, ouvrit la porte. Vers l'est, une vague lueur colorait le ciel encore dégagé. Les nuages ne venaient que tard dans la matinée, apportés par le vent du sud. La discothèque était silencieuse, elle aussi. Donc il était plus de cinq heures du matin.

Il revint dans la chambre, de mauvaise humeur, chercha quelque chose à boire, ne trouva rien. El Dorado était sorti avec Esperenza la veille. La jeune fille le lui avait dit elle-même. Brusquement, Il se sentit mal à l'aise, furieux contre lui-même. Il revoyait le corps bronzé d'Esperenza le jour où les patoteros l'avaient violée. Il n'en avait même pas profité. Ensuite, il n'avait jamais osé... Il imagina Malko et Esperenza en train de faire l'amour sur la moquette blanche et étouffa une obscénité.

Ce gringo avait tous les droits, maintenant !

En dépit du meurtre d'Orlando Real Gomez, il n'arrivait pas à accepter El Dorado. Bien sûr, c'était un macho, un type gonflé. Et alors ? Quelque chose le gênait chez cet étranger. Il était trop élégant trop distant, trop aristocratique. Tacones ne l'imaginait pas en train de couper des cannes à sucre. Maintenant, Esperenza ne jurait que par lui. En exécutant Gomez, il avait prouvé sa sincérité, mais Mendoza n'était pas entièrement tranquille.

D'abord on n'avait pas retrouvé le corps de son copain prétendument noyé. Si seulement, ils avaient pu communiquer plus facilement avec Cuba. Mais les Cubains étaient péniblement arrivés à leur apprendre l'arrivée du renfort. Cela prendrait un bon mois avant de vérifier si le gringo blond était bien des leurs.

Il se promit d'avoir l'œil sur lui. Mais, pour l'instant, il avait soif. Pieds nus, il descendit, espérant trouver quelque chose à boire. Et s'arrêta, surpris, au bas de l'escalier. Bobby dormait en slip sur une

banquette dans le patio. Il se réveilla en sursaut en entendant grincer les marches, reconnut Tacones et lui fit un sourire piteux.

– Je me suis disputé avec Guapita, elle prétend que j’ai sauté la petite Rosales, la nouvelle serveuse. Alors elle m’a viré du lit tout à l’heure.

Tacones hocha la tête, compatissant. Guapita, femme de Bobby, était une panthère d’une jalousie terrifiante. Quant à Bobby, il ne pensait qu’à baiser... De préférence toutes les serveuses.

– Tu l’as sautée, au moins ? demanda Tacones pour dire quelque chose.

– Oui. Et c’était pas terrible. Et toi, qu’est-ce que tu fous ?

– J’ai soif.

– Viens, on va boire un coup.

Ils pénétrèrent dans le restaurant désert, et Bobby alluma le néon. Cela fit du bien à Tacones de boire une Heineken. D’habitude, il ne s’offrait que de la bière vénézuélienne, triste bibine peu alcoolisée. Il commença à penser à El Dorado. Le téléphone était posé sur le comptoir devant lui. Brusquement, il eut une idée. Si les deux autres étaient en train de baiser, il allait les déranger. Il raccrocherait avant d’avoir eu une réponse, et Esperenza ne saurait jamais qu’il s’agissait de lui.

Il expliqua son idée à Bobby, qui y trouva un agréable dérivatif à ses ennuis conjugaux. Il tint à composer lui-même le numéro.

Prêt à raccrocher, il écouta, le récepteur collé à l’oreille. Bobby, affalé sur le comptoir, observait, intéressé.

Mais la sonnerie retentissait dans le vide. Une vague inquiétude submergea brutalement Tacones Mendoza. Il était près de six heures du matin. Où étaient-ils ? Il laissa encore sonner près d’une minute, puis raccrocha.

– Ils ne sont pas là...

Bobby haussa les épaules. Il s’en foutait complètement.

– On va les voir arriver. Elle a dû le raccompagner, ton gringo.

Ils restèrent là, à bavarder de choses et d’autres. Une demi-heure passa. Il faisait jour. Tacones était de moins en moins tranquille. Il recomposa le numéro d’Esperenza. La sonnerie sonna encore dans le

vide.

Il jura, après avoir raccroché :

– *Madre Dios !* où sont-ils ?

La vie clandestine l'avait rendu hypersensible à tous les petits faits inexplicables ou sortant de l'ordinaire. C'était souvent la sonnette d'alarme des catastrophes. Il connaissait Esperenza. Elle répondait toujours au téléphone et détestait rester tard dans les boîtes, À cette heure-ci, elle peignait ou elle faisait l'amour.

Une rage folle lui tordit le ventre : le gringo avait monté un coup contre Esperenza. Elle était peut-être arrêtée et les flics en route vers lui...

– Faut que j'aille voir, dit-il à Bobby.

Il essaya de lui communiquer son inquiétude. L'autre n'était pas convaincu. L'ascendant d'El Dorado sur Esperenza le lui rendait sympathique. Mais Tacones était de plus en plus nerveux.

– Écoute, demanda-t-il. Prête-moi la Mustang. Je vais aller voir à la « Dolce Vita ». Et puis je passerai chez elle...

À regret, Bobby lui tendit les clés. La voiture était assez cabossée pour ne rien craindre.

– Fais gaffe. Les pneus arrières sont lisses, recommanda-t-il.

Tacones remonta dans la chambre chercher son P. 08, passa ses chaussures, une chemise et son blouson. Avec son pistolet, il se sentait un autre homme. Il le démontait tous les soirs, le graissait avec amour.

Deux minutes plus tard, il dévalait la route en lacet. La joie de conduire la Mustang effaça un instant son anxiété. Quand la révolution aurait réussi, il se ferait attribuer une grosse voiture avec un fanion.

*

* *

Le gardien du parking souterrain de Chaquaito dormait sur son pliant. Tacones passa en trombe pour ne pas payer. Il n'avait pas un bolo sur lui et considérait de plus le principe du parking payant comme hautement immoral.

Le parking était presque vide. Tacones en fit lentement le tour, au

volant de la Mustang. La Bentley n'était pas là. Il stoppa le moteur, en face de l'entrée du night-club, et attendit. Il ne comprenait pas.

Esperenza n'était pas chez elle. Il avait sonné, et frappé à la porte.

Où pouvait-elle se trouver ? Et où était El Dorado ?

Quelqu'un frappa à la vitre de la Mustang, et Tacones sursauta. Son premier geste fut de saisir le P. 08 sous son blouson, mais il se reprit à temps. Le policier du parking était debout près de la Mustang et lui faisait signe d'ouvrir la glace. Lentement, Tacones s'exécuta. Il n'aimait pas cela du tout.

– Vous avez l'air de chercher quelque chose, fit le policier, je peux vous aider ?

Il cherchait à gagner quelques bolos, tout simplement.

Tacones hésita d'abord, puis lâcha :

– Je cherche une amie. Je pensais qu'elle était encore là. Une fille avec une grosse voiture anglaise, une Bentley.

– Vous aussi ! Décidément !

Il lui raconta l'épisode Malko, la disparition de la jeune fille.

– Je n'y ai rien compris, conclut-il. L'homme blond a prétendu qu'un garçon de la « Dolce Vita » l'avait attirée ici dans le parking. Ça doit être une histoire de gonzesse. Elle est partie avec un autre gars...

– Probablement approuva Tacones.

Maintenant il avait hâte de se débarrasser du policier. L'anxiété avait fait place à l'angoisse. Quelque chose d'anormal s'était produit à « Dolce Vita ».

Et il fallait savoir quoi.

– Je vous remercie, dit-il au policier. Je vais boire un verre.

Il descendit de la Mustang et entra dans la discothèque, laissant le pauvre flic tout triste de ne pas avoir eu de pourboire. La prochaine fois, il ne parlerait que les bolos en poche.

Les derniers clients de la « Dolce Vita » flirtaient au milieu des tables vides. Tacones se dirigea directement vers le petit bureau du patron, au fond, derrière le bar.

Un homme blafard, adipeux, presque chauve, était en train de faire les comptes. Il ouvrit la bouche pour interpeller Tacones et ne la

referma pas, tétanisé.

Tacones Mendoza braquait sur lui le P. 08, l'air mauvais.

– Je n'ai pas d'argent... balbutia le patron de « Dolce Vita », ne tirez pas.

– Je me fous de ton fric, fit Tacones. Mais il s'est produit une saloperie dans ta boîte, ce soir. Si tu y es mêlé, je te fais sauter la gueule.

Vaguement soulagé, l'autre posa son stylo.

– Mais je vous assure...

– Ta gueule. Tu vas appeler tous tes garçons, et tu vas leur demander lequel a attiré une de tes clientes dans le parking pour la faire embarquer...

L'homme assis avait rejoint la couleur des murs, blêmit encore, si c'était possible. Mais il appuya sur une sonnette, sans quitter le pistolet des yeux. Ce type maigre, qui avait l'air d'un hippie, lui faisait peur avec ses lunettes noires.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez... Mais je les appelle...

Tacones s'écarta un peu, pour surveiller en même temps la porte.

On frappa à la porte, et un barman joufflu passa la tête.

– Dis aux gars de venir me voir, ordonna le patron, je veux leur demander quelque chose.

L'autre referma. Trois minutes plus tard, les six garçons entrèrent à la queue leu leu. Ils s'alignèrent contre le mur, près de la porte. Tacones était derrière le bureau, le P. 08 à bout de bras, dissimulé par le meuble.

– Dis-leur, ordonna-t-il au patron.

L'autre ne se fit pas prier. Son air terrorisé valait tous les conseils. Les garçons baissaient la tête.

– Qui est-ce ? conclut l'ancien gestapiste.

Tacones les examinait attentivement. Le troisième avait les mains qui tremblaient.

Il bondit et lui brandit le P. 08 sous le nez.

– C'est toi, salope !

Le garçon maigre, avec un nez proéminent, ne parvint pas à articuler un mot. Tacones fit un signe aux cinq autres.

– Foutez le camp. Et n'essayez pas de prévenir les poulets. Les copains sont dehors.

Ils sortirent sans un mot. Aussitôt, Tacones donna un tour de clé et revint vers le garçon.

– Qu'est-ce que tu as fait ?

Pas de réponse.

À toute volée, Tacones le gifla avec le long canon du P. 08. Le cran de mire accrocha le nez, enlevant un bout de chair. Le garçon poussa un cri comme le sang jaillissait de la blessure.

Il était livide. Sortant un mouchoir, il tamponna sa blessure. Tacones tournait autour de lui comme un chat autour d'un canari blessé.

– Je vais te tuer, dit-il froidement. Ou tu vas me dire ce qui s'est passé avec la fille.

Il avait presque un ton guilleret pour annoncer cela. Le garçon quêtait un encouragement de son patron, mais celui-ci fixait obstinément le buvard de son bureau.

– Je ne sais rien, balbutia le garçon, je vous jure.

La détonation du P. 08 le fit grimper le long du mur. Il poussa un hurlement. Tacones avait tiré dans le plancher, à dix centimètres de ses pieds. L'âcre odeur de la cordite lui arracha une toux. Le patron avait encore blêmi d'un ton.

Tacones appuya le canon du pistolet dans le ventre du garçon, brutalement, le clouant au mur.

– Dis encore un mensonge et je te vide tout le chargeur dans le bide...

L'autre resta la bouche ouverte. La pression s'accrut. Alors, avec des mots hachés, il avoua :

– Je connais pas le gars qui est venu la chercher. Il m'a donné cent bolos pour que je dise à la fille qu'on avait essayé de piquer sa tire. Qu'elle sorte.

– Pourquoi t'as accepté ?

Le garçon baissa la tête et murmura :

– C'était un homme de Gutierrez. Il y en avait deux autres. Ils sont partis dans une grosse voiture grise. Une américaine. Ils l'ont piquée au bras.

De nouveau, Tacones le gifla avec le P. 08. Une longue estafilade apparut sur la joue droite. Il grillait d'envie d'appuyer un tout petit peu sur la détente. Juste pour lui pulvériser un bout de la colonne vertébrale. Mais c'était prendre un risque inutile. Son bras retomba.

– Fous le camp, dit-il.

L'autre fila comme un courant d'air. Tacones se tourna vers le patron.

– Si tu dis un mot, je te tue. Si la fille a du mal, je viens avec les copains, je brûle tout ici et je te tue aussi.

L'homme jaillit de son bureau et protesta d'un ton geignard :

– Vous connaissez Gutierrez ! Je n'étais pas au courant, mais il ne m'aurait pas demandé mon avis.

– Je connais Gutierrez, fit Tacones, sinistre.

Il sortit en claquant la porte.

Gutierrez !

Tacones essayait de comprendre. Pourquoi le trafiquant avait-il enlevé Esperenza ? C'était notoire qu'il travaillait avec la Digepol, en plus de ses trafics !

Il remonta dans la Mustang, le cerveau en ébullition.

C'était El Dorado ! Il était complice ! Plus Tacones roulait, plus la rage l'étouffait. Avec, en même temps, une joie sauvage. Enfin, ils allaient se battre. Il gara la Mustang et poussa la porte d'un petit bar de l'avenue Miranda. Il lui fallut plusieurs secondes, dans l'atmosphère enfumée pour repérer Jose Angel, en train de faire un poker.

Il fendit la foule et arriva derrière lui, posa la main sur son épaule. L'autre se retourna vivement, rencontra le regard aveugle des lunettes carrées.

– Viens, dit Tacones.

CHAPITRE XII

La Pontiac montait en hoquetant la route sinueuse menant à Altamira. Ramos conduisait, les yeux encore pleins de sommeil, mâchant des grains de café pour se réveiller. Près de lui, El Cura était tout frétilant, ravi de se retrouver en soutane. Finalement il se sentait beaucoup plus à l'aise que dans ses vêtements civils. En plus, cela lui permettait de se gratter plus facilement, car il n'était jamais parvenu à se débarrasser complètement de sa vermine.

À l'arrière, Tacones et Jose Angel avaient les bras croisés, l'air calme. Jose Angel, surtout. Ce n'était pas la première fois qu'il montait à l'assaut. Il se sentait particulièrement détendu. Dans sa botte gauche, il avait son vieux poignard ranger.

La voiture contenait de quoi équiper une petite armée. Y compris les explosifs. La villa de Gutierrez était redoutablement défendue et Tacones avait voulu tout prévoir et ne prendre que des gens sûrs. Ces trois-là, il en répondait comme de lui-même. Il avait failli réveiller Mercedes, mais s'était ravisé au dernier moment : ce n'était pas une affaire de femme.

Autour de la taille, Tacones Mendoza s'était enroulé trois mètres de cordon bickford explosif. Sous ses pieds, il y avait une petite caisse avec cinq kilos de TNT en pains d'une livre. De quoi faire autant de dégâts à Altamira que le tremblement de terre de 1967.

Ramos changea de vitesse. La vieille Pontiac cabossée n'était pas faite pour les assauts en montagne. La température de l'eau dépassait quatre-vingt-dix degrés. Heureusement ils étaient presque arrivés.

La route tourna et cessa de monter. La villa de Gutierrez se trouvait à cinq cents mètres plus loin. Ramos coupa le moteur et courut sur son erre.

À une centaine de mètres, il arrêta la Pontiac sur le bas-côté. El Cura sauta dehors aussitôt, fit quelques mouvements d'assouplissement. Ramos était descendu aussi et urinait. On lui avait toujours dit que s'il était blessé au ventre, il valait mieux avoir la vessie vide. Tacones se pencha par la glace baissée.

– Allez-y.

Celui-ci attendait, immobile, les bras le long du corps.

Ramos s'approcha d'El Cura. Il lui envoya son poing en pleine figure.

Puis, sans passion et sans hâte, il écrasa son gros poing trois ou quatre fois sur le visage de son copain. El Cura, à chaque fois, poussait un « han » de douleur et reculait sous l'impact. Lorsque l'autre eut terminé, sa maigre poitrine se vida en sifflant.

– T'aurais pu y aller moins fort !

La lèvre fendue, le nez écrasé, l'arcade sourcilière fendue, on aurait dit qu'il était tombé dans une bétonnière.

Sans se donner la peine de répondre, Ramos remonta dans la Pontiac.

El Cura tira une petite glace de la poche de sa soutane, s'examina une seconde et partit en claudiquant vers la villa de Gutierrez. De loin, sa silhouette maigre en soutane élimée était saisissante de vérité. Seule, l'expression de son visage démentait un peu la sainteté de son costume. Aucune femme honnête ne serait entrée dans un confessionnal avec lui.



Les deux gardes du corps de Pepe Gutierrez somnolaient quand ils entendirent du bruit à la grille. Quelqu'un frappait et appelait d'une voix geignarde.

Ils n'y prêtèrent d'abord aucune attention, puis, comme le vacarme ne cessait pas, le plus vieux grogna :

– Domingo, va voir, nom de Dieu !

Domingo se leva et s'étira. Ils occupaient une sorte de corps de garde, près de la grille, et avaient ordre de n'ouvrir que sur l'ordre express de Gutierrez ou aux personnes dont ils possédaient la liste.

Domingo empoigna sa mitraillette, une vieille Thomson impressionnante avec son gros chargeur « camembert », en vérifia machinalement la sûreté et sortit.

Dehors, le vacarme était nettement plus fort. Une voix d'homme, geignarde et suppliante, appelait de la grille :

– *Tiene compasión*. Un homme de Dieu va mourir. Oh ! mon Dieu, j'ai mal, je saigne...

Intrigué, Domingo s'approcha, balançant sa mitraillette à bout de bras. Et s'arrêta, stupéfait.

Le visage ensanglanté d'un prêtre passait entre les barreaux de la grille. Un de ses yeux était fermé, sa lèvre fendue laissait couler un filet de sang sur son menton, qui se perdait ensuite dans une soutane crasseuse dont les deux premiers boutons avaient disparu. Il geignait accroché à la grille.

En voyant Domingo, ses gémissements redoublèrent :

– Mon fils, c'est Lui qui vous envoie. Venez vite à mon secours. Je vais mourir. Ouvrez-moi.

Le Vénézuélien s'approcha, dégoûté et un peu inquiet.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Le prêtre ouvrit un œil mourant.

– *Señor, tiene compasión !* J'ai été attaqué par des misérables. Ils m'ont volé les saintes huiles, m'ont battu. Aidez-moi.

Il semblait ne pas remarquer la mitraillette. Domingo se gratta la tête. Il avait des ordres formels : ne laisser entrer personne. Mais ce cas-là n'était pas prévu.

– Vous êtes vraiment pas bien ? Demanda-t-il.

Une des mains du prêtre se tendit vers lui, menaçante et prophétique.

– Je vais mourir ! Aidez-moi, je sens la vie qui s'en va.

Effectivement, il n'avait pas l'air bien au point. Domingo faillit ouvrir tout de suite, puis se ravisa.

– Attendez !

Il courut jusqu'au poste de garde. Fernandez avait repris son somme. Il le secoua.

– Hé ! réveille-toi ! Y a un curé en train de crever dehors !

L'autre ouvrit un œil.

– Qu'est-ce que tu veux que ça me foute ?

Il n'avait jamais été élevé religieusement. Domingo se balança d'un pied sur l'autre.

– Il demande qu'on le laisse entrer, il est blessé. Tu crois pas...

Fernandez laissa tomber, définitif :

– Le patron a dit de ne laisser entrer personne.

– Oui, mais c'est un curé !

Cela ne troubla Fernandez que quelques secondes. Bien que les curés n'aient pas été prévus.

– Curé ou pas, on n'a pas le droit, trancha-t-il. Qu'il aille crever ailleurs. Va lui dire.

Domingo chercha autour de lui quelque chose pour aider le saint homme.

Ses gémissements continuaient. Il ne vit qu'une bouteille de whisky J and B entamée et n'osa pas la lui proposer, bien qu'un coup d'alcool n'ait jamais nui aux sacrements, à son sens.

Malheureux comme tout, il ressortit. Comme beaucoup de Sud-Américains, il avait un respect superstitieux pour ce qui touchait à la religion et particulièrement à ceux qui la représentaient. Le coup du curé le mettait mal à l'aise.

Celui-ci était toujours accroché à la grille, comme un épouvantail sanglant. Il sembla à Domingo qu'il avait plus mauvaise allure. Sa voix était encore plus geignarde.

– Ah ! señor. Venez vite, je ne peux plus, je me vide ! Pitié.

Domingo balbutia :

– Faudrait aller chercher du secours ! On peut pas vous ouvrir, on a des ordres. M. Gutierrez, il nous virerait... Moi, vous comprenez...

Il s'embrouillait. Le prêtre étendit la main à travers la grille comme s'il n'avait pas entendu.

– Ouvrez-moi vite.

– Je peux pas, avoua Domingo, piteux.

Il maudissait Fernandez qui ne s'était pas dérangé. Le curé essuya le sang de sa bouche. Une sainte colère déformait ses traits maigres. Il montra des dents jaunâtres et déchaussées dans un rictus d'apocalypse et gronda :

– Misérable, athée, communiste ! Vous refusez de porter aide à un homme de Dieu ! Vous repoussez Dieu !

– Mais non, mais non, protesta Domingo.

– Soyez maudit, lança le prêtre.

Domingo faillit faire un signe de croix. Il ne manquait plus que cela.

– Je vous dis que j’ai des ordres, plaïda-t-il.

– Soyez maudit, répéta avec conviction l’homme en noir. Que mon sang retombe sur vos mains. Ainsi soit-il.

Domingo ne savait plus à quel saint se vouer. Dans sa profession, il valait mieux être bien avec Dieu... On ne sait jamais. Pour ne plus entendre les imprécations, il fit demi-tour. La voix du prêtre le poignarda dans le dos. Il récitait une formule en latin et termina en espagnol.

– Je vous excommunie, mon fils, glapit-il. Que Dieu vous prenne en sa sainte pitié, s’il est encore temps.

– Nom de Dieu, de nom de Dieu de bordel de merde, fit Domingo.

C’était une âme simple, et il se voyait déjà grillant dans les flammes de l’enfer.

– Je vous jure que je ne peux pas ! cria-t-il en se retournant.

Il fit demi-tour, courbant les épaules sous l’anathème. Vraiment, ce n’était pas de chance.

– *Vade retro, satanas !* hurla le prêtre blessé. Sois maudit, toi et toute ta descendance.

Domingo n’avait pas d’enfants, mais ce sont des phrases qui marquent. Il claqua la porte du poste de garde pour ne plus entendre la voix qui le maudissait.

– Il m’a excommunié, dit-il piteusement à son compagnon.

Ce qui le laissa assez froid.

Domingo se versa un verre à dents de J and B, mais l’alcool lui parut amer. Malgré lui il tendait l’oreille vers la plainte du prêtre accroché à sa grille. Cela dura plusieurs minutes. Finalement, il n’y tint plus. Prenant sa mitraillette, il lança :

– Merde, je vais lui ouvrir. C’est pas toi qui t’es fait excommunier. S’il crève là, on aura l’air fin. Dès qu’on l’aura soigné, on le fouta dehors.

Il dissimulait ses bonnes intentions sous de la grossièreté, par pudeur.

– Tu es un con, laissa tomber Fernandez. Un curé, c’est un homme comme un autre.

Domingo était déjà dehors.

– J'arrive, cria-t-il au prêtre, toujours accroché à sa grille. Tenez bon.

Une angélique douceur illumina aussitôt le visage de l'homme en noir,

– Dieu vous bénisse, mon fils ! dit-il d'une voix mourante. Il vous a enfin éclairé de sa sainte sagesse.

Fiévreusement Domingo introduisit la clé dans la serrure et ouvrit la grille. Il fut pris de pitié devant le corps maigre du prêtre, sa soutane élimée.

– Aidez-moi, je ne peux pas marcher.

Domingo se précipita. Embarrassé par sa mitraillette, il la posa avec précaution par terre. Le prêtre passa un bras autour de son cou. Il sentait la sueur et la crasse. Délicatement, Domingo lui entoura la taille pour l'aider à marcher.

– Merci, mon fils, merci, balbutia le saint homme.

Domingo n'entendit qu'au dernier moment un bruit de pas derrière lui. Il voulut se retourner, mais le bras maigre du prêtre se noua soudain autour de son cou avec une force prodigieuse juste au moment où la pointe du poignard de Jose Angel s'enfonçait dans son foie. Il ressentit une douleur brûlante, poussa un gémissement étouffé par la main décharnée du prêtre.

La lame accomplit un quart de tour dans la blessure, sectionnant l'artère. Tout se brouilla devant les yeux de Domingo. Il eut quand même le temps de maudire sa stupidité. Décidément, on ne pouvait plus se fier à personne.

Enseignement dont, hélas, il ne pourrait pas profiter.

El Cura laissa tomber le corps à terre.

Avec l'application d'un bon ouvrier, Jose Angel essuya la large lame de son poignard sur la veste du mourant et remit l'arme dans sa gaine le long de sa courte botte.

Son visage aux orbites creusées, aux méplats accentués, n'avait aucune expression. Jose n'avait pas d'imagination. Il se disait seulement parfois qu'il avait eu de la chance d'avoir de bons moniteurs dans les Green Berets, jadis. Il se vantait d'être l'homme en Amérique centrale qui avait tué le plus de gens au couteau.

C'était pourtant une spécialité régionale.

Personne ne sut jamais pourquoi Fernandez sortit tout à coup du corps de garde. La curiosité, probablement.

Il se trouva nez à nez avec un petit curé rigolard tenant fermement la mitraillette de Domingo.

Il n'eut pas le temps de réfléchir beaucoup à cette étrangeté. Les balles de 11,43 le déchiquetaient déjà. Il tomba avec deux trous comme des soucoupes dans les omoplates, mort avant d'avoir touché terre. El Cura vida la moitié du chargeur sur le corps étendu pour se détendre les nerfs. Il éprouvait toujours une crainte vague lorsqu'il faisait son numéro de curé. Comme si la main de Dieu allait descendre des nuages et lui tordre le cou.

– Tu vas t'arrêter, nom de Dieu !

Tacones Mendoza était descendu de la voiture et ouvrait la grille complètement, avec l'aide de Jose Angel.

El Cura courut vers la Pontiac, comique avec sa soutane qui lui battait les mollets.

– Dépêchez-vous, cria Tacones ! Ils vont réagir.

Ramos appuyait déjà sur l'accélérateur. Les trois hommes montèrent au vol. La Pontiac dévala l'allée vers la villa. Le plus dur restait à faire.



La première gâchette de Gutierrez, un Colombien nommé Paulo, essayait frénétiquement d'obtenir la communication avec les services de la Digepol, un colt automatique 11,43 dans la main droite, lorsque la Pontiac pulvérisa la porte-fenêtre vitrée du living-room, de plain-pied avec le jardin.

Paulo vit venir sur lui la grosse voiture verte, hurla et se retrouva pratiquement coupé en deux dans les débris d'une petite commode.

La lourde calandre lui avait brisé la colonne vertébrale et quelques organes moins importants. Quant au téléphone, ce n'était plus qu'une bouillie d'ébonite qui émettait un sifflement de mauvais augure.

Un peu secoués tout de même, les quatre hommes bondirent de la voiture. Ramos eut du mal à ouvrir sa portière, coincée par le choc.

Au moment où il sortait enfin, un colt dans chaque main, le petit Rodriguez, toujours avec son feutre noir, surgit au bas de l'escalier, une Thomson à la hanche et arrosa la Pontiac sans viser.

Ramos ouvrit la bouche comme pour crier et tomba en avant, coupé en deux par la rafale, sans un mot, sans avoir eu le temps de tirer un coup de feu. Déjà, El Cura, embusqué derrière un divan, ripostait, vidant le chargeur de la Thomson empruntée.

L'homme sur l'escalier sautilla, lança les bras en avant, une bouillie de sang apparut à la place de son nez. Il s'écrasa sur une table de jeu, qui ne résista pas au choc.

Dans l'élan, Tacones et Jose Angel sautèrent les premières marches de l'escalier. Jose, qui était un homme prudent, balança une grenade défensive sur le palier et s'aplatit.

La détonation ébranla toute la villa. Les éclats mortels sifflèrent, coupant les vitres, décrochant les tableaux. Une fumée âcre avait envahi le palier. On n'y voyait pas à un mètre. À quatre pattes, Jose et Tacones avancèrent sur le palier. Tacones heurta tout de suite un corps inerte. Un des gardes du corps avait été littéralement haché par l'explosion. Son bras ne tenait plus qu'à un fil. Une profonde expression d'étonnement se lisait sur son visage.

En bas, dans la cuisine, El Cura poussa la porte d'un coup de pied. Une petite bonne noire se retourna, avec un cri.

– Dieu soit avec vous ! dit le tueur.

Il avait récupéré la Thomson de Rodriguez. Il vida son chargeur. Comme ça. Pour ne pas perdre la main. Puis jeta sa mitraillette vide et prit dans la Pontiac une URI israélienne, beaucoup plus maniable.

Sur le palier, en haut, Jose Angel atteignit le second garde du corps. Il râlait encore faiblement, des éclats de grenades dans le ventre et les poumons.

Au Passage, Jose lui ouvrit la gorge d'une oreille à l'autre. L'expérience lui avait appris à se méfier des blessés.

Tacones le rejoignit devant une porte fermée. Au moment où ils l'atteignaient, deux coups de feu furent tirés de l'intérieur et ils s'aplatirent.



– Venez vite, hurlait hystériquement Gutierrez dans le récepteur, ils

sont en train de tuer tout le monde.

Un colt automatique 11,43 nickelé disparaissait dans son énorme main, le récepteur dans l'autre, il surveillait la porte, répandu comme un gros mollusque dans son fauteuil. Sa lourde masse était paralysée par la terreur. Jamais il n'aurait cru une telle chose possible. Et, en plus, au bout du fil, il avait un fonctionnaire idiot de la Digepol, qui ne le connaissait pas.

– Nous arrivons, finit quand même par promettre le Vénézuélien. Tenez bon.

Et il raccrocha.

Gutierrez aurait eu le temps dix fois de sauter par la fenêtre, mais c'était un effort physique au-delà de ses possibilités. En plus, il ignorait à combien d'adversaires il avait à faire.

Il tendit l'oreille, dévoré d'angoisse. On n'entendait plus de coups de feu. Un fol espoir agita sa masse gélatineuse. Ses fidèles gardes du corps avaient dû repousser les assaillants. Il était sauvé. Une fois de plus, il était le plus fort.

– Paulo, appela-t-il. Tu es là ?

La réponse arriva presque aussitôt d'une voix inconnue.

– Paulo est mort, fils de cinquante putains.

Toujours l'incorrigible lyrisme d'El Cura.

*

* *

Tacones et Jose Angel se dirigèrent avec précaution au sous-sol. Par les récits des gens de la Digepol, ils savaient que Gutierrez avait installé ses salles de torture là. Avant tout, ils étaient venus récupérer Esperenza.

Le P. 08 au poing, Tacones descendit le premier. Jose suivait collé au mur, une grenade dans chaque main. Il n'avait pas très confiance dans les pistolets, qu'il considérait un peu comme des armes de femme. Même l'imposant P. 08 de Tacones. Une grenade c'est plus sûr, bien que moins sélectif.

Mais le sous-sol cimenté était vide. C'est Paulo qui en avait la garde. Paulo qui achevait de mourir sur le palier du haut.

Tacones parvint le premier à la porte percée du hublot.

Il jura aussitôt entre ses dents.

– *Madre de Dios !*

Esperenza et Malko étaient étendus sur le sol d'acier de la cellule, méconnaissables, le visage rouge et enflé, les yeux boursoufflés, comme s'ils avaient été piqués par des milliers de guêpes. Les ampoules étaient éteintes et, sur le moment, Tacones se demanda ce qui les avait mis dans cet état-là.

Jose regarda par le hublot à son tour et fit :

– Ah ! le « frigidaire ». Nous avons cela à la Légion. Ils sont peut-être encore vivants.

Lui et Jose poussèrent la porte et faillirent reculer devant l'odeur. Sueur et urine mêlées. C'était abominable. Tacones toucha Esperenza, qui gémit, Jose se pencha sur eux, en connaisseur.

– On peut peut-être encore les sauver s'ils ne sont pas trop déshydratés, dit-il.

Tacones ne répondit pas. Il se demandait comment l'homme blond et Esperenza s'étaient retrouvés dans cette position. Donc El Dorado n'était pas un traître. Il faudrait trouver le responsable du kidnapping. Mais il y avait des choses plus urgentes. Il parvint à charger sur son épaule le corps d'Esperenza qui lui parut atrocement léger, tandis que Jose se chargeait de son compagnon.

Sans lâcher ses grenades.

Dans le living, ils allongèrent les deux corps sur un des divans, après avoir enroulé Esperenza dans une couverture et grimpèrent l'escalier juste au moment où El Cura faisait sauter la serrure de la chambre avec une courte rafale de son URI.

Gutierrez demeura pétrifié lorsque la porte s'ouvrit brutalement. Les balles avaient fait voler des éclats de plâtre du mur à un mètre de lui. Dans un brouillard, il aperçut le canon de la mitraillette et la soutane, se demanda s'il rêvait.

Sa main laissa tomber l'automatique et il gémit :

– Ne me tuez pas, ne me tuez pas.

Il ignorait totalement à qui il avait affaire. Ce qui ne simplifiait pas son problème. Mitraillette à la hanche, El Cura l'observait avec curiosité. Il n'avait jamais vu un être humain aussi gros. Il pensa qu'un corps pareil devait contenir des litres et des litres de sang...

Tacones inspectait rapidement la pièce. Il alla au téléphone et souleva le récepteur pour vérifier la tonalité, puis interrogea Gutierrez :

– Tu as appelé, ordure ?

Le gros homme inclina la tête, sans pouvoir parler.

– On n’a pas beaucoup de temps, remarqua Tacones.

Jose Angel se baissa pour saisir son poignard. Tacones l’arrêta.

– Attends.

Il souleva sa chemise et entreprit de dérouler les mètres de cordon bickford noir qu’il s’était enroulé autour du corps. Gutierrez poussa un cri étranglé et voulut se lever. El Cura le repoussa dans le fauteuil du canon de son URI qui disparut presque dans la graisse.

– Va chercher la caisse dans la voiture, demanda Tacones à Jose.

– Il y a une voiture ici ? demanda-t-il à Gutierrez.

Le gros homme hochait faiblement la tête.

– Dans le garage. Ma Cadillac. Vous pouvez la prendre. Il y a aussi celle de... l’homme blond. La grosse.

En pensant à ce que ses agresseurs avaient trouvé dans la cave, il frémit intérieurement, hésita et lâcha finalement :

– Je... Je ne voulais pas lui faire du mal.

Tacones ne répondit pas. Il y avait une grande glace montée sur roulettes. Il la poussa devant Gutierrez, de façon qu’il se voie en entier.

Puis, délicatement, il commença à enrouler autour de la tête du gros homme le cordon bickford, en un étrange turban noir.

Pour défricher la forêt dans le sud du Venezuela, on se servait d’un seul tour de cordon bickford enroulé autour d’un cocotier. Cela coupait net le tronc. Tacones espérait que Gutierrez connaissait ce détail. Lorsqu’il vit les yeux du gros homme, prêts à jaillir de ses orbites, il en fut tout à fait certain et profondément heureux.

Il attachait un petit objet à l’extrémité du cordon bickford. Puis, avec une cordelette, immobilisa complètement Gutierrez, lui liant les chevilles aux pieds de son fauteuil et les poignets aux accoudoirs.

Jose revint avec la caisse de dynamite et la déposa aux pieds de

Gutierrez.

– Mettez El Dorado et Esperenza, dans la Bentley, demanda Tacones à ses deux copains. J'arrive. Et n'oubliez pas Ramos.

Les deux hommes sortirent. Tacones vint tout près de Gutierrez.

– J'ai mis un détonateur avec un retard de trois minutes au bout du cordon, expliqua-t-il posément au gros homme. Vous savez ce qu'est le cordon bickford ? Quand il explosera votre tête va passer à travers le plafond.

Il se pencha et tira le cordonnet, allumant le détonateur à retard. Il y eut un petit craquement suivi d'un chuintement, régulier.

Les yeux de Gutierrez s'exorbitèrent. Il s'arc-bouta comme pour se lever, puis retomba. Soudain, la lèvre inférieure devint toute molle et son corps se tassa dans le fauteuil.

Étonné, Tacones regarda sa victime, se pencha puis le secoua un peu. Sans résultat.

Il appuya sa tête contre l'énorme poitrine. Cherchant à écouter le bruit du cœur. Rien.

Gutierrez venait d'être terrassé par une crise cardiaque. La peur de l'horrible mort qui l'attendait. Tacones n'avait pas le temps de s'appesantir pour une auscultation en règle. Il sortit de la pièce en courant, priant le Ciel pour que Gutierrez soit encore un tout petit peu vivant et conscient.

Ramos n'était plus couché le long de la Pontiac. Jose l'avait chargé dans le coffre de la Bentley. Il attendait devant le garage, au volant de la grosse voiture.

Tacones sauta à l'avant à côté de lui, si vite que son PAS tomba sur le plancher. Un coup partit, ratant la cheville de Jose d'un demi-centimètre.

L'ancien de la Légion des Caraïbes jura horriblement. C'était toujours comme cela qu'on se faisait tuer.

À l'arrière, El Cura, qui n'avait pas ôté sa soutane, retenait tant bien que mal les corps inertes de Malko et d'Esperenza.

Furieux, Tacones lui dit :

– Ôte ton truc, tu vas nous faire remarquer.

El Cura commença à se déboutonner à regret. Il se sentait bien dans son habit noir, différent du commun des mortels. C'étaient les seuls

moments où on lui prodiguait des marques de respect...

La Bentley prit le virage du portail comme une Ferrari et s'engagea dans la route descendant sur Caracas. Jose conduisait bien et vite.

Au moment où ils rejoignaient l'avenida San Juan-Bosco, une énorme explosion les fit sursauter. Tacones se retourna. Une masse de débris s'élevait dans l'air, derrière eux, au milieu d'un nuage noir. Parmi eux, il devait y avoir quelques morceaux de la tête de Gutierrez.

CHAPITRE XIII

Malko avait l'impression que l'on avait gonflé son corps à l'air comprimé et que sa peau s'était monstrueusement distendue, craquelée, ses lèvres et ses paupières étaient encore enflées et sa peau était terriblement douloureuse, même au contact du drap. Le moindre mouvement lui arrachait un cri de douleur.

Il était étendu, entièrement nu, sur le lit d'Esperenza. Un petit Vénézuélien au visage orné d'un superbe bouc était penché sur lui et le palpait sur toutes les coutures. Accoudé contre la porte, Jose Angel contemplait la scène d'un air indifférent. Malko n'avait aucune notion du temps écoulé. Dans le « frigidaire », il avait tenu le coup le plus longtemps possible avant de s'évanouir. Il se souvenait vaguement d'avoir été transporté en voiture, mais c'était la première fois qu'il reprenait conscience vraiment.

Il essaya de parler, mais ses lèvres lui donnèrent l'impression de se déchirer quand il ouvrit la bouche. L'homme au bouc lui dit vivement en espagnol :

– N'essayez pas de parler. Pas encore. Demain, si tout va bien. Ce ne sera rien. Quelques jours de repos...

Malko se mit sur son séant. Une petite infirmière noire apparut, portant un énorme pot de crème. Elle entreprit d'oindre Malko d'une crème jaunâtre et effroyablement malodorante.

Tacones Mendoza entra dans la chambre alors que l'infirmière continuait son massage. Malko fit un effort dément et parvint à articuler :

– Esperenza ?

– Elle va bien. Elle est à côté.

La voix du Vénézuélien était chargée de sympathie. Cela rassura Malko. Mais il y avait encore tant de questions sans réponses... Tacones ressortit. Malko essaya de penser. Apparemment, la bande au complet se trouvait là. C'était donc eux qui l'avaient délivré. Mercedes avait transmis son SOS.

Pourvu que Ralph Pleurfoy ne fasse pas de gaffes, en ne voyant plus Malko !

L'infirmière le retourna avec précaution sur le dos et commença à masser ses parties génitales, horriblement douloureuses. Cela lui fit si mal qu'il perdit conscience.



Esperenza avait l'air d'un homard. Ses cheveux noirs faisaient ressortir encore plus la rougeur de son teint. Elle était enveloppée dans une robe de chambre de soie beige. Devant Malko elle tenta de sourire. Elle s'assit sur le lit et posa sa main sur celle de Malko.

De l'autre, elle caressa son visage envahi par la barbe, avec beaucoup de tendresse.

– Pauvre El Dorado, murmura-t-elle. J'ai bien cru que nous allions mourir ensemble.

Malko sourit et s'aperçut que ses lèvres allaient mieux.

– Depuis combien de temps suis-je ici ? demanda-t-il. Que s'est-il passé ?

Il ignorait même quelle heure il pouvait être, la pièce ne possédant pas de fenêtre.

– Tu es là depuis deux jours. On t'a donné de la morphine, tu as dormi. Moi aussi d'ailleurs.

Puis elle se mit à raconter comment ils avaient été délivrés. Malko écoutait de toutes ses oreilles. Cela ne répondait pas à la principale question, pourquoi avait-on enlevé Esperenza. Et sur l'ordre de qui ?

– Mais toi, dit-elle, comment m'as-tu rejointe ?

À son tour, il lui raconta sa poursuite, Divina, le piège.

– C'est Enrique le Français qui a prévenu Gutierrez, conclut-il. Mais pourquoi t'a-t-il enlevée ?

Elle secoua la tête, les lèvres serrées.

– Je ne sais pas. Je ne comprends pas. Gutierrez n'a pas agi pour son compte. Quelqu'un nous a trahis.

– Où est Gutierrez ?

– Mort. Ils ont été obligés de le tuer, il était trop lourd à emporter et, vivant, il nous aurait dénoncés.

Tacones pénétra dans la chambre. Malko avait envie de le

remercier. Il lui devait la vie. Étrange situation. Lui, l'homme de la CIA, avait été sauvé par ses pires ennemis, qui l'auraient découpé en morceaux s'ils avaient connu sa véritable identité. Le tueur vint s'asseoir sur le lit près d'Esperenza. Malko lui sourit.

– Heureusement que j'ai eu le temps d'appeler Mercedes ! Sinon, nous aurions dix fois eu le temps de cuire... À quelle heure vous a-t-elle prévenu ?

Tacones se figea. Il sembla à Malko que son visage devenait encore plus blanc que d'habitude.

– Mercedes ? Je ne l'ai pas vue depuis la réunion.

Esperenza fronça les sourcils.

– Tu as vu Mercedes ?

Il secoua la tête.

– Non, je lui ai téléphoné. Juste avant d'aller vous chercher dans la villa de Gutierrez. Elle m'avait donné son numéro et c'était la seule d'entre vous que je puisse joindre. Mais, enfin, c'est bien elle qui vous a dit où nous étions ?

Les lèvres de Tacones n'étaient plus qu'un trait. Il se pencha vers Malko.

– Qu'est-ce que tu lui as dit ?

Sa voix était comme toujours détimbrée, mais avait une force extraordinaire.

– De te prévenir, le plus vite possible.

Il y eut un silence lourd, insupportable. Malko pouvait lire dans le cerveau de Tacones Mendoza. Le Vénézuélien se demandait qui mentait. Et si Malko disait la vérité, pourquoi Mercedes ne les avait-elle pas prévenus ? Soudain, il se leva et sortit de la pièce. Esperenza paraissait accablée, abasourdie, les yeux fixes. Malko lui prit le bras.

– Tu as confiance en Mercedes ?

Esperenza sursauta.

– Absolue ! C'est une femme extraordinaire. Quand le Parti communiste était interdit, elle a été arrêtée, plusieurs fois torturée, sans jamais parler. C'est une femme d'acier... Elle ne peut pas avoir partie liée avec Gutierrez. C'est impossible. C'est un salaud... un trafiquant, un...

Elle n'avait pas de mots pour exprimer son dégoût, Esperenza.

Tacones revint en coup de vent, le visage encore plus dur.

– J’ai appelé Bobby. Personne ne m’a téléphoné l’autre nuit. Ni depuis d’ailleurs.

Malko sentit que son regard se posait sur lui derrière ses lunettes. Et que des deux, c’était Mercedes qu’on croirait. De nouveau, il était dans une position délicate. Impossible d’éviter la confrontation. La trahison de Mercedes était une surprise brutale.

Pour qui travaillait-elle ?

– Je crois que ce serait intéressant de lui demander pourquoi elle ne t’a pas prévenu, dit-il. Elle a sûrement une explication.

– J’espère, dit Tacones avant de sortir de la chambre.

Par la porte entrouverte, Malko le vit bavarder avec Jose Angel. L’ancien de la Légion des Caraïbes n’était jamais loquace. Il hocha la tête et s’assit sur un des poufs du living-room, face à la porte de la chambre. Malko était prisonnier.

Il croisa le regard anxieux de la jeune Vénézuélienne. Elle était déchirée intérieurement. Spontanément, elle se pencha sur lui, posa ses lèvres sur son cou, là où une grosse veine battait.

– J’ai confiance en toi, dit-elle. Mais pas les autres. Il demanda, sincèrement stupéfait :

– Mercedes, pourquoi n’a-t-elle rien dit ? Elle savait que nous étions en danger de mort. Je croyais qu’elle était des vôtres.

– Je ne sais pas, gémit Esperenza, je ne comprends pas.

Le téléphone se trouvait dans l’autre pièce. Avec Jose Angel. Malko aurait donné un bon petit bout des boiseries de sa bibliothèque pour cinq minutes de tranquillité. Il devenait urgent que Ralph Pleurfoy intervienne dans cette bouteille à encre. Sous peine d’être obligé de lui envoyer des fleurs.

Des chrysanthèmes, par exemple. Un bouquet en forme de couronne.

*

* *

Mercedes Vega fumait calmement une cigarette à la menthe. Devant elle, sur la table, il y avait l’édition dépliée à la première page de *El*

Nacional de la veille, un quotidien du soir de Caracas. Avec une très belle photo de ce qui restait de la villa du señor Gutierrez et un article qui tenait toute la page. Y compris les photos des cadavres les moins abîmés.

En ce qui concernait Pepe Gutierrez lui-même, si on n'avait pas retrouvé sa main droite dans un manguier du jardin, identifiable par sa chevelière à ses initiales, on aurait pu le considérer comme disparu corps et biens...

Mercedes avait compté et recompté les cadavres recensés dans l'article, sans arriver à trouver le compte qui l'aurait rassurée. Malko et Esperenza s'en étaient tirés. Elle ignorait comment, mais n'allait pas tarder à le savoir. Le journal ne donnait aucune précision sur ceux qui avaient transformé la belle villa en son et lumière sur Verdun. Au téléphone, un des hommes du señor Gutierrez avait parlé de plusieurs assaillants avant de mourir. La voiture retrouvée dans le salon appartenait à un citoyen colombien disparu depuis de nombreux mois, sans domicile connu. Et encore, il n'était même pas certain que les plaques soient vraies.

La police se rattrapait avec la description complaisante de la salle de torture, s'étonnant douloureusement qu'une telle installation ait pu exister en plein Caracas. Histoire de s'amuser aux dépens des petits camarades de la Digepol.

Mercedes Vega aspire une longue bouffée, la garda dans ses poumons le plus longtemps possible et la rejeta en filtrant sa respiration, les yeux fixant le plafond.

Elle allait traverser des moments difficiles. Comme tous les habitants de Caracas, l'explosion l'avait fait sursauter deux matins plus tôt. Vingt minutes après la radio avait donné les premières informations. Mercedes avait eu beau acheter tous les quotidiens de Caracas, le nombre de cadavres était toujours le même.

Un tout petit espoir l'habitait encore : c'est que l'homme blond et Esperenza soient morts et qu'on ait emporté leurs cadavres. Mais c'était une minuscule chance...

Les journaux lus, elle avait téléphoné à Paco. Elle avait besoin d'instructions. Son premier réflexe aurait été évidemment de faire sa valise et d'aller se réfugier dans une des communes populaires de Colombie, où elle comptait de nombreux amis.

Entre-temps, le Comando popular de resistencia aurait probablement cessé d'exister... Ou serait sous les verrous, grâce à l'aide efficace de la Digepol et du Parti communiste réunis...

Mais Paco n'avait pas été de cet avis. Il l'avait convoquée au Cocorico. Les ordres étaient d'une simplicité biblique : faire comme si de rien n'était. Le Parti avait besoin de Mercedes à Caracas. Si elle avait été confrontée avec l'étranger, nier. On la croirait.

Mercedes n'avait pas discuté. Depuis des années, elle ne discutait jamais. Mais elle était, malgré tout, anxieuse. Comme lorsqu'elle s'attendait à être arrêtée, elle avait mis toutes ses affaires en ordre, écrit deux lettres à des gens à qui elle tenait.

Surtout, elle s'était maquillée et habillée avec beaucoup plus de soin que d'habitude. Avec une robe de soie mauve très collante, dessinant toutes ses formes, des collants noirs brillants. Les extrémités de ses seins se dessinaient sous le tissu léger. Ce n'était pas par coquetterie, ni désir de plaire : l'expérience lui avait appris que les hommes torturaient moins facilement les femmes dont ils avaient envie. Ou alors d'une certaine façon qui ne faisait pas peur à Mercedes. Il y avait longtemps qu'elle avait appris à considérer son corps comme un allié indépendant, un objet utile, mais pas tout à fait une partie d'elle-même.

De toute façon, elle n'avait pas grand-chose à perdre. Depuis longtemps, ses meilleurs amis étaient des morts. Des morts qui reposaient au hasard des sierras d'Amérique latine où les avaient couchés les balles des « Green Berets » ou des soldats de l'ordre. C'est pour ces amis-là qu'elle attendait sereinement ce qui allait se passer. Avec du sang-froid, elle s'en tirerait.

Elle avait failli téléphoner, mais cela eût risqué de donner l'éveil. Elle n'entrait en contact que deux fois par semaine officiellement, elle ne savait rien, puisque l'appel de l'homme blond n'avait jamais existé.

On frappa à la porte. Avec beaucoup de soin elle éteignit sa cigarette dans le cendrier, se leva, tira sur sa robe pour la coller encore plus à son corps, examina son image dans la glace. Une fraction de seconde, tout se décomposa. Une peur viscérale la submergea, elle eut envie de s'enfuir, de tout oublier, d'être une femme comme les autres.

Elle se dit qu'elle aurait dû faire l'amour la veille au soir avec un inconnu chauve qui l'avait suivie dans la rue. Cela lui aurait fait une petite provision de souvenirs agréables. Mais c'était trop tard.

Ses traits retrouvèrent leur calme. Sans hâte, elle tira le verrou.

Tacones Mendoza avait comme d'habitude ses lunettes noires carrées et l'air d'un mal blanc. El Cura se curait les ongles derrière lui, l'air sournois. En civil. D'un geste, elle les invita à entrer.

– Quel bon vent vous amène ?



Mercedes était assise en face de Malko, souriante, désirable et dure comme un bloc de tungstène. De temps en temps, elle faisait volontairement crisser ses bas en croisant ses jambes, sachant que les hommes étaient très sensibles à ce bruit. Elle n'avait rien à craindre d'Esperenza.

Elle *voulait* la croire. Les autres étaient plus dangereux. Jose surtout, qui la regardait avec un détachement d'insecte. Avec ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, Il avait l'air d'un mort.

– Je n'ai jamais reçu de coup de téléphone, répéta-t-elle. Ni de notre ami, ni de personne.

Machinalement, elle humecta ses lèvres de sa petite langue pointue. La confrontation durait depuis une demi-heure. Mercedes se défendait très simplement, sans accuser personne, sans se couper : elle n'avait pas reçu d'appel, un point c'est tout.

C'était l'impasse. Malko sentait le trouble et l'embarras de ses compagnons. Bien sûr, Esperenza avait témoigné qu'il avait été torturé avec elle.

Mais, d'un autre côté, qui avait donné l'idée à Gutierrez d'enlever Esperenza ? Et pourquoi avoir parlé d'un coup de téléphone. Puisque personne ne lui demandait rien. Tacones penchait pour une ruse raffinée destinée à les brouiller avec leur alliée... Sans très bien savoir pourquoi d'ailleurs.

On se serait cru dans une pièce de Sartre. Les trois hommes et Esperenza réfléchissaient désespérément. Pour eux, c'était une question de vie ou de mort. L'un des deux – Malko ou Mercedes – mentait. Et s'il mentait il avait une raison, une raison sérieuse, en rapport direct avec leur survie. Dans la clandestinité, on ne pouvait pas prendre de risques.

Mercedes se laissa aller un peu en arrière, faisant saillir son buste, comme par hasard. Sa robe, remontée, découvrait ses cuisses très haut. Elle capta le regard d'El Cura, qui avait jeté sa sainteté aux orties. Les yeux lui sortaient nettement de la tête. Elle sourit et croisa encore un peu plus les jambes. El Cura fit mentalement un grand signe de croix... et se jura que si on en venait à des extrémités fâcheuses avec Mercedes, il la violerait avant. La révolution n'empêche pas les

sentiments.

– Nous ne sortirons d'ici, dit Esperenza en détachant ses mots, qu'après avoir su qui ment de vous deux.

Cela lui faisait mal au cœur de dire cela.

– Tu as parfaitement raison, approuva Mercedes. Nos camarades sont sûrement de ton avis.

Les camarades n'avaient pas d'avis et ne voyaient pas comment sortir de l'impasse. Mercedes sentit qu'à la longue le temps risquait de jouer contre elle. Il fallait donc faire basculer les chances de son côté. Avec un rien de perfidie.

– Je suis peinée d'être soupçonnée ainsi, laissa-t-elle tomber. Après tant de choses vécues en commun.

Sous-entendu : « L'autre vous ne savez même pas d'où il sort. » Elle se leva et fit quelques pas, frôlant au passage Jose Angel de sa hanche parfumée. En dépit de ses quarante ans, elle était encore très désirable.

Malko réfléchissait de son côté. Il n'avait aucun moyen de prouver qu'il avait téléphoné à Mercedes. Dans le doute c'est de lui qu'ils se débarrasseraient. Ils trouvaient déjà étrange que cet enlèvement ait coïncidé avec son arrivée dans le groupe. Si seulement il avait su pourquoi Mercedes n'avait pas répercuté son SOS.

Inlassablement, il se repassait le film de la soirée, cherchant un détail qui puisse l'aider.

Soudain, il revit Divina surgir derrière lui tandis qu'il téléphonait. Elle avait dû entendre sa conversation, ou au moins un morceau.

– Je peux prouver que j'ai téléphoné à Mercedes, annonça-t-il soudain.

Mercedes lui tournait le dos. Elle ne broncha pas. Esperenza demanda :

– Comment ?

Ses yeux noirs imploraient Malko.

– Il y avait un témoin. Il faut le retrouver.

Cette fois, Mercedes se retourna. « Le gringo bluffe, pensa-t-elle tout de suite. Sinon, il l'aurait dit tout de suite. » Pourtant, à l'intonation de Malko, elle sentait qu'il ne bluffait pas complètement.

Celui-ci s'expliqua. Jose l'écoutait, les yeux sans expression, jouant

avec un crayon. Le premier, il dit :

– Je vais la chercher. Je la connais. Et si elle ne veut pas venir, elle me parlera. Vous avez confiance en moi ?

Tous avaient confiance en lui.

Malko et Mercedes croisèrent leur regard. Il ne put rien lire dans les yeux noirs.

La porte claqua. Jose Angel était parti à la recherche de la vérité. Il n'y avait plus qu'à attendre son retour.



Malko sifflotait. Assez faux d'ailleurs. Tacones le regarda en dessous. Cette gaieté lui paraissait suspecte. Jose Angel était parti depuis trois heures et la tension n'avait pas baissé dans l'appartement.

Assise sur un pouf, Mercedes contemplait les longs ongles rouges de sa main gauche. Avec mélancolie, et fatalisme. Si elle devait mourir un autre prendrait sa place. C'était la loi du Parti. Elle regarda avec un peu de mépris ceux qui l'entouraient : des amateurs lyriques et illuminés. C'étaient des imbéciles dans leur genre qui avaient perdu la guerre d'Espagne. Le Parti avait bien raison de vouloir s'en débarrasser.

– Pourquoi tu siffles ? demanda Tacones.

Malko ne voulait rien lui dire tout de suite. Mais il ne fallait pas non plus le vexer.

– Pour passer le temps, puisqu'on ne peut pas sortir.

Pourvu que Jose trouve Divina.



Divina avait l'œil gauche au beurre noir et des bleus partout. Indignée, elle avait montré une de ses longues cuisses fuselées à Jose, dans l'arrière-salle du Cathy-Bar. Restes de la raclée que lui avaient infligée les gorilles de Gutierrez, après l'avoir forcée à donner le meilleur d'elle-même.

Mauvaise action qui ne leur avait pas porté bonheur.

L'ancien de la Légion était assis à côté d'elle dans le boxe, jouant

avec son verre de cognac. Une ignominie espagnole qui aurait retourné l'estomac d'une autruche.

– Tu es bien sûre ? demanda-t-il pour la vingtième fois. C'est grave si tu te trompes.

Divina éructa une série de jurons où la Vierge Marie s'accouplait à des personnages absolument répugnants. Jose lui avait fait répéter son histoire, seconde par seconde, avec la minutie d'un entomologiste. Elle n'en avait pas varié.

Jose était un homme consciencieux. Il avait étudié les intonations de l'entraîneuse, ses mimiques, posé des questions pièges pour arriver à la conclusion que Divina disait la vérité. C'était inutile de la ramener à l'appartement d'Esperenza : elle en savait déjà trop sur eux.

Elle lui passa les mains dans les cheveux, gentiment et tendrement, s'appuyant un peu contre lui. Son beau visage était détendu et lisse.

– Alors, Guapo, on ne te voit plus ? Tu sais que je fais toujours bien les *churrascos*.

Jose Angel lui rendit son sourire. Il aimait bien Divina. Lorsqu'il était arrivé à Caracas, fuyant le Guatemala, sans un sou, sans passeport, il avait eu une longue aventure avec elle. Une histoire étonnante. C'est elle qui l'avait amené dans sa petite chambre, sans lui réclamer un bolivar, parce qu'un grand type maigre et taciturne, aux traits virils et aux mains douces qui savaient tuer, la fascinait. Bien qu'il n'ait pas un bolo. Pendant plusieurs semaines, il avait vécu chez elle. Jamais il n'avait accepté un bolivar. Mais elle se levait très tôt le matin pour aller faire le marché. Le réfrigérateur était toujours plein. Jose avait apprécié cette discrétion et cette gentillesse. D'autant que Divina ne s'était jamais montrée possessive, n'avait jamais rien demandé.

Un jour, il avait enfin trouvé un job, il était parti. Elle lui avait dit :

– Si tu veux, tu reviens. Sinon, tu me trouves au Cathy-Bar. Ça me fera plaisir de te voir.

Il venait de temps en temps. Parfois, ils refaisaient l'amour, parfois non.

Jose Angel se leva, Divina le regarda en coin. Il avait toujours son air de vieux loup, affamé et dangereux. Il mit la main à sa poche pour payer les cognacs. Divina l'arrêta.

– Laisse.

Il n'insista pas, sachant que c'était de bon cœur. En sortant, il prit

un taxi. Une chose paraissait évidente : El Dorado avait dit la vérité. Ce qui ne voulait pas forcément dire que Mercedes mentait.



– Il a dit : « Préviens Tacones. » Elle en est sûre, car elle était derrière lui et a même remarqué qu’il avait l’air ennuyé d’être écouté, parce qu’il a raccroché aussitôt.

Tacones Mendoza se raidit en entendant son surnom. Mais Jose l’avait dit comme cela, pour raconter l’histoire, sans penser à mal. Le jeune tueur était affreusement susceptible, mais avait beaucoup d’estime pour Jose Angel.

Mercedes avait très légèrement pâli, sans songer à changer de position. Ses yeux noirs scrutèrent le visage de Jose Angel, cherchant à deviner ce qu’il pensait. Mais il était aussi impénétrable qu’un sphinx. Son regard à lui descendit jusqu’aux cuisses découvertes de la jeune femme et s’y fixèrent. Façon comme une autre d’exprimer sa neutralité.

Tous les regards étaient tournés vers elle. Il fallait qu’elle dise quelque chose. Machinalement elle humecta ses lèvres sèches. Soudain, il lui sembla qu’il faisait très chaud dans l’appartement.

– Je n’ai pas dit qu’il n’avait pas téléphoné, dit-elle d’une voix aussi égale que possible. Je maintiens qu’il ne m’a pas téléphoné à moi.

Malko fit craquer les jointures de ses doigts.

– C’est à vous que j’ai téléphoné, Mercedes. Vous étiez en train d’écouter un disque. Le *Concerto en Do majeur* de Tchaïkovsky. Vous avez baissé l’électrophone, mais j’ai quand même reconnu la musique. J’adore Tchaïkovsky.

Mercedes marqua le coup. Un cercle blanc apparut autour de sa bouche, elle secoua légèrement la tête sans rien dire, réfléchissant désespérément. Elle avait oublié la musique. Et Malko ignorait une chose, le disque était encore sur l’électrophone. Le filet sous elle venait de faire place à un gouffre sans fond.

Malko précisa, impitoyable, profitant du trouble de la jeune femme :

– Je ne sais pas pourquoi Mercedes ment. Mais elle ment. Je n’ai jamais été chez elle et je ne connais pas ses goûts. C’est pour cela que je sifflotais tout à l’heure. Je retrouvais l’air que j’avais entendu.

Mercedes se leva. Elle avait retrouvé tout son sang-froid, mais son cœur cognait dans sa poitrine.

– Ce concerto de Tchaïkovsky est très répandu, dit-elle. Cela ne veut rien dire.

Malko remarqua qu'elle avait perdu en partie son calme. Il passait des intonations aiguës dans sa voix. Les lunettes noires carrées de Tacones étaient braquées sur elle, menaçantes.

– Tu as le disque dont parle El Dorado ? demanda-t-il de son étrange voix détimbrée.

– Je ne sais pas.

Ça avait été plus fort qu'elle. Et c'était trop tard pour se reprendre.

Silence qui pesait deux tonnes. Seul Jose Angel ne semblait pas concerné du tout. El Cura en avait des tics nerveux. Esperenza était au bord des larmes. Maintenant, elle était sûre que Malko disait la vérité.

– Donne ta clé, fit Tacones. Je vais aller chez toi.

Cette fois, elle hésita.

– C'est stupide et vexant, dit-elle, son regard tourné vers Esperenza. Vous n'avez pas confiance en moi.

Esperenza détourna la tête sans répondre. Tacones répéta :

– Donne ta clé.

Mercedes, comme dans un rêve, alla jusqu'à son sac et jeta à Mendoza un trousseau. Il l'attrapa au vol.

– C'est celle avec le manche rond, précisa-t-elle d'une voix blanche.

Tacones l'empocha et fit signe à El Cura. Pour la bonne règle, il valait mieux être deux. La porte claqua sur eux et la tension tomba un peu. Mercedes se détourna pour qu'on ne puisse voir les larmes qui lui montaient dans les yeux.

Sauf miracle, elle était perdue. Ses amis du Parti ne lui viendraient pas en aide. Ce n'était pas dans leurs habitudes. On avait laissé tomber Richard Sorge pendant vingt ans avant de lui décerner à titre posthume l'Ordre de Lénine. Après l'avoir laissé fusiller par la Kempetai, la Gestapo japonaise.

– Je vais faire du café, dit Esperenza.

Elle se dirigea vers la cuisine. Elle aussi avait envie de pleurer.

CHAPITRE XIV

La clé tourna dans la serrure. Toutes les têtes se tournèrent vers la porte. Sauf Mercedes. Elle savait ce que ramenaient Tacones et El Cura : son arrêt de mort.

Le petit tueur avait le visage encore plus blafard que d'habitude. Il jeta les clés à la volée sur le pouf et dit, sans regarder Mercedes, à la cantonade :

– Le disque est sur l'électrophone.

C'était une petite phrase banale et bête, mais elle fit passer un courant glacé dans la pièce. Cela voulait dire que Mercedes avait menti. Et elle avait menti...

Esperenza reprit la première son sang-froid.

– Dis-nous la vérité, Mercedes. Pourquoi n'as-tu pas appelé Tacones ? Tu ne travaillais quand même pas avec Gutierrez ?

Depuis le départ de Mendoza, Mercedes avait préparé une ultime parade. Sans trop d'espoir.

– Je n'ai pas menti, affirma-t-elle. El Dorado a dû savoir par l'un de vous que j'écoutais souvent ce disque. C'est un homme diabolique. (Sa voix monta d'un cran.) Je suis sûre que c'est un agent américain. Regardez ses mains : est-ce que ce sont les mains d'un homme qui a travaillé à la canne à sucre ? Il est venu ici pour vous détruire !

« Et d'abord, pourquoi vous trahirais-je ?

C'était une belle envolée. De nouveau, la situation bascula. Personne ne répliqua. Mercedes aurait peut-être emporté la situation sans Jose Angel. L'ancien de la Légion des Caraïbes dit tranquillement :

– Je crois qu'El Dorado ne ment pas. Je sais quand un homme ment. Et Mercedes a une raison de nous trahir. Les communistes sont en train de rallier le gouvernement. Nous les gêmons. Ils ont fait le même coup à Bogota. Ceux qui ne les ont pas suivis, ils les ont liquidés ou livrés à la police. Je le sais, j'y étais.

Il avait parlé sans aucune passion, mai ce fut comme si une grenade avait explosé dans la grande pièce. Mercedes en avait le souffle coupé. Jamais elle n'aurait pensé que l'attaque viendrait de ce côté.

Elle fit le tour des visages autour d'elle. Fermés, hostiles, méfiants. Seul, Malko ne la regardait pas.

Alors, quelque chose craqua en elle. Vingt ans de clandestinité, de mensonges, de fatigue. Elle avait envie de se libérer, ne serait-ce qu'une fois, même si elle devait en mourir. Inconsciemment, elle cherchait peut-être une paix définitive.

Ses yeux noirs se posèrent avec un mépris infini sur Esperenza, qui en eut froid dans le dos.

– Imbéciles ! siffla-t-elle. Pauvres imbéciles. Vous n'êtes que des romantiques incapables avec vos petits complots. Vous ne gagnerez jamais, vous ne serez jamais que des *desesperados*. Le peuple n'est pas avec vous.

« Vous êtes perdus, seuls. Fidel est un imbécile pompeux et le Che était un illuminé. C'est vrai. Vous allez être balayés.

L'exclamation d'Esperenza fut un véritable cri de douleur. Une partie de son univers s'écroulait. C'était cette femme qu'elle avait aimée, admirée, enviée, qui parlait ainsi !

– Tu as voulu nous tuer ! cria-t-elle.

Mercedes la toisa de tout son sang-froid retrouvé. Maintenant elle se moquait de tout.

– Oui ! Vous ne servez plus à rien, vous êtes des clowns !

Elle se grisait de ses propres mots, heureuse et terrifiée à la fois.

– Pute borgne, rugit El Cura.

D'un seul bloc, Mercedes pivota et courut vers la fenêtre. Elle n'aurait pas le temps de l'ouvrir, mais pensait passer au travers. Le long corps de Jose Angel traversa la pièce et la plaqua aux jambes ; elle tomba sur la moquette blanche, sa robe relevée sur son slip noir d'une façon obscène. Avec des gestes précis et calmes, Jose Angel parvint à maintenir Mercedes contre la moquette blanche, en dépit de ses soubresauts furieux.

– Ne lui fais pas de mal ! cria Esperenza.

Jose frappa la jeune femme d'une manchette légère à la nuque et, profitant de son engourdissement passager, la chargea sur son épaule. Au passage, El Cura lorgna les jambes découvertes, avec un regard qui

n'avait rien d'ecclésiastique. Mercedes avait des jambes longues et merveilleusement galbées, mises en valeur par le collant brillant.

Jose la jeta sur le lit d'Esperenza et referma la porte de la chambre. La pièce ne comportait aucune autre ouverture et aucun meuble, à part le lit. Rien n'était à craindre.

– Il faut faire parler cette salope, glapit Tacones. Savoir pourquoi elle a fait ça.

– Pute borgne, ronchonna El Cura, encore tout excité.

El Cura était assez pour l'interrogatoire, mais pas pour les mêmes raisons. Il en avait l'eau à la bouche.

Esperenza restait silencieuse : le problème la dépassait. Elle chercha du secours du côté de Malko, mais il détourna la tête : lui non plus, n'aurait jamais prévu un tel incident de parcours. C'est Jose qui tira la morale de la situation, d'une voix posée, comme toujours.

– Je crois qu'il vaut mieux la tuer tout de suite, dit-il. Elle ne nous apprendra pas grand-chose. Nous savons pour qui elle travaille. Cela suffit. Désormais nous nous méfions.

– Pourquoi la tuer ? demanda Malko.

Jose et Tacones le regardèrent comme s'il avait proféré une incongruité.

– C'est toi qui demandes cela, El Dorado ? fit doucement Tacones. Alors qu'elle a cherché à te tuer...

« Tu es fou...

Malko comprit qu'en insistant il risquait à nouveau d'attirer les soupçons sur lui. Il se tut. Le visage d'Esperenza s'était durci, creusé, ses yeux semblaient s'être enfoncés dans leurs orbites. Sa souffrance intérieure se lisait sur chacune des rides de son front. Elle n'était pas faite pour ce genre de situation. Pour elle la révolution était encore une belle aventure pleine de lyrisme, de joie, d'abnégation.

Mais, en même temps, elle avait créé le Comando popular de resistencia. Elle devait se conduire en responsable. Une seconde, elle ferma les yeux, respira profondément.

– Le camarade Jose a raison, dit-elle. Votons. Moi, je vote pour la mort. Sa main fine se leva. Tacones et El Cura l'imitèrent aussitôt. Jose hésita une seconde puis se joignit aux autres. Seul Malko ne bougea pas. Devant le regard d'Esperenza il dit :

– Je préfère m’abstenir, je suis à la fois juge et partie. Ce n’est pas normal.

Les quatre mains se baissèrent. Cela ressemblait à du mauvais théâtre. Et pourtant Mercedes allait réellement mourir. Malko se demanda comment il pourrait la sauver sans se mettre lui-même en danger.

– Il faut la tuer ici, fit Jose, sinon c’est trop dangereux.

Esperenza était comme dédoublée. La voix avait une froideur impersonnelle, inhabituelle.

– Pas de bruit, supplia Esperenza, le directeur de la télévision habite en dessous.

Tacones avait déjà son P. 08 à la main.

– Je peux tirer à travers un coussin, proposa-t-il ou mettre du coton dans une bouteille dont on aura fait sauter le fond. C’est efficace.

Jose secoua la tête.

– Non, il y a la fenêtre d’éjection. Cela fera un bruit épouvantable.

Silence. Les regards se tournèrent vers José, silencieux et calme. Il haussa les épaules, indifférent.

– Moi, je veux bien, mais il faut une grande serviette à cause de la moquette.

Malko était glacé d’horreur : en plein centre de Caracas, il se préparait un meurtre de sang-froid. Il regarda le ciel bleu par la fenêtre pour se persuader qu’il ne rêvait pas. Il se demanda ce qui se passerait s’il leur annonçait qu’il était vraiment un agent américain, comme Mercedes l’en avait accusé ?

C’était simple : cela ne sauverait pas la jeune femme et ils le tueraient lui aussi...

– Il faudrait mieux l’assommer d’abord, suggéra Jose, en bon technicien.

Tacones et El Cura se regardèrent. El Cura tira une pièce d’un bolo de sa poche et la jeta en l’air, la rattrapant sur le dos de la main.

– Pile, c’est toi, face, c’est moi.

C’était face.

Il regarda autour de lui, fila dans la cuisine et revint avec un lourd

rouleau à pâtisserie.

– On peut y aller, dit-il.

– Attendez, cria Esperenza. Je veux lui parler.

Elle se leva et alla prendre dans la cuisine une chaise qu'elle disposa au milieu de la pièce. Cette chaise de bois semblait étrangement déplacée sur la luxueuse moquette blanche. Esperenza était presque de la même couleur.

– Allez-y maintenant, fit-elle.

Tacones ouvrit la porte. Mercedes était assise sur le lit, les mains autour de ses genoux, le visage calme en apparence.

– Viens, dit Tacones.

Sa voix était presque chaleureuse. Mercedes se leva sans rien dire, passa devant lui et s'arrêta en face du groupe. Esperenza se força pour la regarder.

– Assois-toi sur cette chaise,

Mercedes obéit. Brusquement, elle vibra d'espoir. À cause de la mise en scène, elle pensa que ses anciens amis avaient monté une sorte de procès pour l'impressionner, qu'ils allaient lui demander de reconnaître ses fautes ou quelque chose comme cela. Elle s'assit d'un geste vif sur la chaise, ses bas crissèrent et elle fit face.

Esperenza vint se planter en face d'elle. Ses mains tremblaient tellement qu'elle les croisa derrière son dos. Elle avait la sensation de vivre un cauchemar. Les trois hommes étaient debout derrière elle. Malko, un peu à l'écart, près de la fenêtre. Si, à cette minute, il avait vu passer une voiture de police, il aurait ouvert la fenêtre et hurlé.

Esperenza s'appliquait à regarder fixement Mercedes. Celle-ci la fixa à son tour. Le silence devenait insupportable.

– Nous avons examiné ton cas, dit Esperenza, et t'avons déclarée coupable à l'unanimité moins une voix.

Elle se tut. La suite avait du mal à passer.

– Nous t'avons condamnée à mort, conclut-elle dans un souffle.

Mercedes bougea sur sa chaise. Tacones fit rapidement le tour de la chaise et lui posa le bout du canon du P. 08 sur la nuque. Elle avait la nuque toute raide et le corps tout mou. Sa mâchoire tomba un petit peu. En une fraction de seconde, elle comprit que son sort était réglé.

Les yeux hagards, elle écoutait sans entendre Esperenza qui lui

expliquait pourquoi ils allaient la tuer. C'était finalement beaucoup plus dur qu'on ne le pensait de mourir. Tout son corps fut pris d'un tremblement convulsif, et elle serra ses deux mains entre ses genoux pour les empêcher de trembler.

El Cura était passé derrière la chaise, à son tour. Esperenza s'écarta. Le regard de Jose, en face de la condamnée, chercha celui d'El Cura, et il fit un imperceptible signe de tête.

Tacones n'eut que le temps de s'écarter. Le rouleau à pâtisserie s'abattit sur la tête de Mercedes. Mais elle avait bougé. Le coup, au lieu de l'assommer, la frappa sur l'oreille, décollant en partie le lobe, dans un éclaboussement de sang.

Mercedes poussa un hurlement et jaillit de sa chaise, les mains en avant.

Jose n'avait pas sorti son poignard. Il ne voulait pas effrayer Mercedes inutilement. Elle se jeta littéralement dans ses bras et ils roulèrent par terre, laissant une grande traînée de sang sur la moquette blanche.

Paralysé d'horreur, Malko détourna la tête.

Jose était parvenu à dégager sa main droite et avait tiré son poignard de sa botte.

Il frappa de haut en bas, au moment où Mercedes se relevait pour fuir. La lame pénétra près du cou, s'enfonça de vingt centimètres et buta sur l'omoplate. Trop haut.

Dans un sursaut désespéré, Mercedes s'arracha et roula par terre, un jet de sang jaillissant de sa clavicule. À genou, comme un animal blessé, elle regarda un instant le groupe en face d'elle puis fonça vers la porte en titubant.

Tacones leva le P. 08. Esperenza le stoppa d'un cri hystérique :

– Non !

Jose ne disait rien, mais tous les traits de son visage maigre étaient contractés. C'était le sale boulot, le truc qui arrive une fois sur cent. Et avec une bonne femme encore. Il connaissait les ressources du corps humain.

Penché en avant, il intercepta Mercedes, la frappant à la cuisse et à l'estomac. Elle se dressa une seconde, avec un cri horrible, les yeux exorbités, vomit, tomba sur le côté, se releva et refonça.

Elle ne voulait pas mourir.

Cette fois, Jose Angel était derrière elle. Il la rattrapa par le bras, la fit pivoter et lui porta un coup terrible en pleine poitrine.

Mercedes resta une fraction de seconde immobile sous le choc. Le cœur dans la gorge, Malko crut qu'elle était morte. Mais quand la lame ressortit, elle la saisit à pleine main et la serra pour empêcher Jose de frapper encore, se sectionnant presque les doigts. En même temps elle se serrait contre son bourreau pour l'empêcher de frapper.

Il y eut une mêlée confuse. Mercedes tomba d'abord à genoux et ses deux paumes sanglantes laissèrent deux empreintes sur la moquette. Puis elle ne bougea plus, étendue sur le côté, sa robe déchirée, découvrant sa poitrine.

Jose se releva, hagard, couvert de sang lui aussi. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas fait un aussi sale boulot. Il allait remettre son poignard dans sa gaine quand un faible gémissement l'arrêta : Mercedes râlait et griffait le tapis de ses ongles.

Elle n'était pas morte.

Autour de Jose, les autres regardaient, muets d'horreur. Esperenza se mordait la main au sang pour ne pas hurler. Même Tacones était verdâtre.

Jose comprit qu'ils ne bougeraient pas le petit doigt. À nouveau, il se pencha et farfouilla du bout de sa lame dans l'amas sanglant à ses pieds, jusqu'à ce qu'il trouve un endroit tiède où il l'enfonça d'un coup.

Le râle cessa comme si on avait arrêté un disque. Mercedes eut un grand spasme.

Jose se redressa lentement. Il y avait des moments où sa réputation était dure à soutenir.

Il s'appuya à la table et essuya contre sa chemise le sang et le vomi qui souillaient ses mains et son visage. Alors seulement, il rentra son poignard.

– Allez chercher une couverture, dit-il. On ne peut pas la laisser là.

Tacones et El Cura obéirent. On enroula le corps de Mercedes dedans. La belle moquette blanche était parsemée de taches de sang. Difficile de la donner à une teinturerie.

Jose essuya ses paumes mouillées de transpiration tandis que ses deux camarades portaient le corps de Mercedes dans l'entrée. Il ne

resta plus que les taches ignobles, et deux escarpins.

– Prenez la voiture, dit Esperenza dans un souffle. Elle est au garage. Et revenez vite. Je vais nettoyer la moquette.

Dix minutes plus tard, les trois hommes descendaient par l'escalier de service. Malko ferma la porte derrière eux, ivre de dégoût. Esperenza avait disparu de la grande pièce. Il la retrouva dans la chambre. Etendue sur le lit, elle sanglotait convulsivement, les épaules secouées de spasmes qui rappelaient les convulsions d'agonie de Mercedes.

La révolution n'était pas pour les petites filles riches.

CHAPITRE XV

Trois ouvriers de l'Hôtel Tamanaco, montés sur une échelle, clouaient des drapeaux américains devant l'entrée. Ralph Pleurfoy laissa retomber le rideau et fixa Malko. Il était toujours aussi élégant, mais une grosse ride verticale coupait son front en deux.

– Vous êtes certain que vous le saurez à temps ?

L'ombre du voyage de Nixon au Venezuela en 1958 passa entre les deux hommes. Le malheureux avait été pratiquement lynché par la foule, déculotté, et n'avait dû son salut qu'à l'intervention brutale des barbouzes vénézuéliennes. Mais l'ambassadeur y avait laissé sa carrière. Ainsi que pas mal de conseillers spéciaux, du genre de Ralph Pleurfoy.

Malko comprenait son inquiétude. Mais lui aussi vivait sur les nerfs. Ses yeux dorés avaient perdu de leur éclat et une lassitude profonde l'habitait.

Mercedes était morte depuis quatre jours et la police n'avait même pas retrouvé son cadavre. El Cura l'avait enterré dans la jungle déserte, entre Caracas et La Guaira. La moquette dans l'appartement d'Esperenza avait repris sa blancheur. Ramos, non plus, n'avait pas été retrouvé. Mais la violence était si courante à Caracas que cela n'avait rien d'étonnant.

Le Comando popular de resistencia avait été profondément touché par la trahison de Mercedes. Mais, au lieu de décourager Esperenza, cela avait plutôt fouetté son orgueil. Malko la sentait mûrie, durcie. Ce n'était plus l'ambiance de ses premiers jours à Caracas. Les conjurés se voyaient moins souvent. Jamais ils n'avaient reparlé de l'exécution de Mercedes. Malko continuait à habiter chez Bobby, mais Tacones avait disparu. Ils ne se revoyaient que dans l'appartement d'Esperenza. Lorsque Malko voulait descendre en ville, il empruntait la vieille Mustang rouge.

À quelques centaines de mètres du restaurant de Bobby, le Tamanaco grouillait de barbouzes. Le centre nerveux était la suite 888 où Pleurfoy recevait Malko. Ils se revoyaient pour la seconde fois depuis la mort de Mercedes. Esperenza avait maintenant pleine confiance en lui. Il était presque certain de pouvoir intervenir à temps

pour empêcher l'action contre le vice-président. Mais, malheureusement, il était le seul à pouvoir le faire...

Ralph Pleurfoy devait penser la même chose, car il souligna :

– Le vice-président arrive dans deux jours.

Énervé, Malko répliqua sèchement :

– Si vous n'avez pas confiance en moi, faites-les arrêter. Cela suffit, non ? Comme cela vous serez tranquilles. Ils ont liquidé Mercedes et la bande de Gutierrez.

L'Américain eut un geste d'impuissance.

– Si je les fais arrêter, ils seront libérés deux heures après sur l'intervention du père d'Esperenza. Il sait que sa fille milite, mais ça l'amuse. Or, le gouvernement n'a rien à lui refuser : il possède les deux plus grandes chaînes de TV.

– Elle a quand même participé à un meurtre...

Pleurfoy fit la moue.

– Ici, il en faut plus pour les impressionner. À la dernière émeute de l'Université, la douce Esperenza avait fait entrer un canon de DCA dans leur campus. Tout le monde a trouvé cela très drôle. On l'a condamnée à cinq cents bolivars d'amende.

– Si vous leur dites qu'ils projettent d'assassiner le vice-président ?

– Ils ne me croiront pas. Tous les trois jours, on annonce des attentats. Castro a bien clamé qu'il fallait faire cinquante Vietnam. Comme ils n'ont pas de Vietnamiens, cela n'a pas été loin. Les gars de la Digepol sont persuadés que tout va bien se passer et que les castristes vont se contenter de jeter des tracts et de brandir le poing avec leurs bérets noirs...

« Le lyrisme est surtout verbal, ici, en Amérique latine...

Malko se leva. Il n'aimait pas s'éterniser avec Pleurfoy et avait toujours refusé de rencontrer les Vénézuéliens de la Digepol.

– Comptez sur moi, assura-t-il. Mais ne faites pas de gaffes du genre de la filature discrète...

Pleurfoy prit l'air gêné.

– Justement, j'ai demandé à Washington deux garçons que vous connaissez bien...

Malko faillit éclater.

– Ne me dites pas que Chris Jones et Milton Brabeck sont là ?

– À la chambre 929. Pour vous protéger.

La moutarde montait au nez de Malko.

– La meilleure façon qu'ils aient de me protéger, c'est de s'enfermer dans leur chambre et de graisser leurs gros pistolets. Si j'en ai besoin, je vous préviendrai...

– Je ne voudrais pas que l'histoire Gutierrez se renouvelle, protesta Pleurfoy. On aurait été bien avancés.

– Et moi donc...

Malko avait déjà la main sur le bouton de la porte.

– J'ai rendez-vous avec Esperenza, dit-il. Dès que j'en sais plus, je vous le fais savoir. À ce moment-là, Chris et Milton seront utiles.

« À propos, pas de nouvelles de Cuba ?

Pleurfoy était impassible.

– Le *Maracay* a été coulé par une de nos frégates. La Navy a fait un rapport en diffusant le nom des deux corps repêchés. Aucune réaction inhabituelle.

Une inquiétude sourde ne quittait pas Malko.

Si les autres découvraient qui il était réellement, sa vie ne vaudrait pas un quart de bolo dévalué.

– À demain, dit-il.

Nuit et jour quelqu'un se trouvait près du téléphone, dans la suite du Tamanaco, prêt à voler à son secours. Malko monta dans un taxi. Par précaution, il n'était pas monté avec la Mustang, trop repérable.

Il haïssait ce travail d'agent double.

La circulation était toujours aussi démentielle. Caracas avait beau être bâtie comme une ville américaine, avec des rues se coupant à angle droit, le désordre espagnol reprenait vite le dessus et les voitures s'enchevêtraient inextricablement. Pour aller du Tamanaco au Centre Simon-Bolivar, il fallait parfois presque une heure.

Il devait retrouver Esperenza chez elle pour dîner. Plus l'arrivée du vice-président se rapprochait, plus la jeune femme était nerveuse. Elle

peignait des heures entières, des tableaux absolument déments. On alors imprimait des tracts que des jeunes gens boutonueux venaient chercher en rasant les murs.

De temps en temps, El Cura surgissait hilare. Pour renflouer les finances du Comando popular de resistencia, il prospectait systématiquement les immeubles chic d'Altamira, faisant la quête pour des œuvres hautement imaginaires. Religieusement, c'est le cas de le dire, il partageait le produit de ses activités avec Jose et Tacones.

Jose Angel avait des activités mystérieuses. Il débarquait sans crier gare, toujours poli et froid, mais Malko avait l'impression qu'il ne mangeait pas toujours à sa faim. Mais il était trop fier pour se faire entretenir par Divina ou une autre des filles qu'il avait connues en traînant dans les bas-fonds de Caracas. Depuis longtemps, il avait pris l'habitude d'avoir faim. Il attendait avec impatience l'arrivée du vice-président. L'inaction lui pesait.



Malko gara la Mustang rouge et pénétra dans l'immeuble d'Esperenza.

La jeune fille portait des collants rouge vif sur une robe très courte, fermée au cou. Une gaieté factice la faisait éclater de rire brusquement, vouloir s'étourdir.

Malko lui baisa la main et elle se laissa aller contre lui. Depuis la mort de Mercedes, elle avait reporté sur Malko tous ses sentiments complexes. Elle lui caressa la joue du bout de ses doigts effilés.

– Nous n'allons pas pouvoir dîner ici, El Dorado, dit-elle. Mon père m'a demandé de sortir avec lui ce soir. Il a des amis étrangers. Je lui ai dit que je viendrais avec un garçon nouveau venu à Caracas.

– Tu crois que ma présence est indispensable ? Je pourrais te retrouver après...

– Non, je veux que tu sois avec moi, dit-elle. Nous allons à la « Dolce Vita ». Cela me rappelle de trop mauvais souvenirs.

– Il paraît qu'il y a une très jolie femme, avertit Esperenza dans l'ascenseur. Ne lui fais pas trop la cour...

Malko l'assura de sa parfaite sagesse. Il avait assez d'ennuis comme cela.

– Le vice-président arrive bientôt, remarqua-t-il. Et tu ne m’as toujours rien dit de tes projets. Tu n’as donc pas confiance en moi ?

Spontanément, elle se jeta à son cou.

– Tu es fou ! J’ai plus confiance en toi qu’en tous les autres réunis. Parce que tu es un héros. Et parce que je t’aime, ajouta-t-elle, plus bas. Tu seras avec moi et tu me protégeras. Le matin, je t’expliquerai comment tout va se passer, tu n’auras plus qu’à regarder. Ce sera formidable !

Ses yeux brillaient d’excitation, comme une petite fille qui se prépare à jouer un bon tour.

– Les amis de Mercedes verront qu’il faut compter avec nous, ajouta Esperenza. Que nous ne sommes pas des amateurs. Le monde entier va parler du Comando popular de resistencia !

Elle parlait si fort que deux femmes se retournèrent sur eux. Esperenza n’en eut cure. Elle était de la race des Zapata et des Bolivar. De la révolution à l’état pur. Malko se sentit affreusement triste pour elle. Si seulement il avait pu lui dire la vérité, arrêter le destin, effacer tout ce qui s’était passé depuis son arrivée à Caracas.

Il la fit monter dans la Mustang et prit le volant.

– Nous allons rester à Caracas, après l’action ? demanda-t-il d’un ton détaché.

– Nous, oui. C’est là que nous sommes le plus en sûreté. Mais les autres iront à Maracaïbo. Un de nos amis tient un petit hôtel, le Vera-Cruz, et les cachera. Si cela va trop mal, ils passeront facilement en Colombie.

Ils descendirent l’avenida Abraham-Lincoln, jusqu’à Chaquaito. Malko gara la Mustang dans le parking souterrain. Au moment de descendre, il pensa soudain à quelque chose.

– À propos, qu’est-ce que je suis censé faire à Caracas ?

– J’ai dit à mon père que tu travaillais pour la Créole, des voyages de prospection géologique. Que tu venais dépenser ton argent ici, avec les jolies filles.

Avant de pénétrer dans la boîte, elle glissa dans la poche de Malko un rouleau de billets.

– Voici l’argent que tu as gagné durement à la sueur de ton front dit-elle malicieusement. N’aie pas de scrupules, c’est mon père qui me le donne. Il m’aime beaucoup.



La discothèque était plongée dans l'obscurité, la salle à manger se trouvait à droite en entrant, en surélévation. Esperenza se dirigea vers une table en bout de pige. Un homme mince, avec une fine moustache, les cheveux noirs très plats rejetés en arrière, l'air avenant se leva. Le père d'Esperenza.

À côté de lui, était assise une splendide fille blonde, déshabillée par une robe de mousseline jaune.

Malko eut soudain l'impression d'avoir des semelles de plomb. La fille blonde était la Suédoise du Sam Lord's Castle.

CHAPITRE XVI

Malko comprit soudain ce que signifiait « avoir envie de prendre ses jambes à son cou ». La Suédoise lui souriait, le buste provocant, offerte.

Esperenza, innocente, lui rendit son sourire. Croyant qu'il lui était destiné. À côté de la blonde était assis un homme à lunettes que Malko reconnut comme son mari. Le père d'Esperenza lui serra vigoureusement la main. Esperenza serra assez froidement celle de la Suédoise et de son mari.

– Birgit et Knut sont en vacances, expliqua le père d'Esperenza. Knut est notre correspondant à Stockholm.

Birgit garda la main de Malko dans la sienne assez longtemps pour couvrir un œuf. Quant à son sourire, il déclencha chez Esperenza une rage intérieure et bouillonnante. La soirée allait être mouvementée.

La Vénézuélienne se serra entre Malko et son père. Elle se pencha sur Malko.

– Tu connais cette putain blonde ?

Hélas, Birgit ne comprenait pas l'espagnol. Sa cuisse était appuyée déjà contre celle de Malko et sa main droite partit à l'aventure, rencontrant celle d'Esperenza qui avait déjà pris position sur la cuisse de Malko.

Malko crut que « Eve » allait exploser sous le sursaut d'Esperenza. Elle pinça violemment la main de la Suédoise.

Birgit poussa un petit cri. Le père d'Esperenza se pencha, galant.

– Vous vous êtes fait mal ?

– J'ai été mordue par une sale bête, fit suavement Birgit, en anglais.

L'incident avait évité à Malko de répondre à la question gênante d'Esperenza. S'il mentait, il risquait d'être démenti par l'incendiaire Birgit. Et s'il disait la vérité, il faudrait expliquer où il l'avait rencontrée...

La Suédoise le sauva encore une fois. Après avoir vidé d'un trait sa coupe de champagne, elle annonça :

– J’ai envie de danser.

Ses yeux clairs étaient plantés droit dans les yeux dorés de Malko... Celui-ci se leva, retenu sournement par Esperenza.

Birgit partit vers la piste en ondulant des hanches splendides pour le plus grand plaisir du père d’Esperenza. Le mari de la Suédoise attaqua gaillardement son sixième verre de J and B. Depuis longtemps, il n’avait pas plus de vie sexuelle qu’une bouillotte.

Esperenza faillit manger la table en voyant Malko se lever. Son père remarqua aimablement :

– Jolie fille, n’est-ce pas ?

Le regard d’Esperenza aurait pu couler un porte-avions. Décidément, tous les hommes étaient pareils. Mais pourquoi cette fille s’était-elle jetée sur son gringo ?

Comme s’il lui appartenait.

Elle regarda la piste. Birgit avait calé sa tête blonde sur l’épaule de Malko et noué ses deux bras autour de son cou. Quant à ses reins, ils étaient incrustés de si près contre lui qu’on aurait dit des frères siamois. Une rage aveugle envahit la jeune Vénézuélienne. Si son père n’avait pas été là, elle aurait bondi sur la piste, aurait arraché les yeux de cette blonde, les aurait piétinés.

Elle se rapprocha du mari de Birgit, lui colla ses seins sous le nez.

– J’ai envie de danser.

Il la contempla à travers ses lunettes fumées, aussi excité qu’une taupe.

– Je ne sais pas.

Son père avait entendu. Il se leva et la prit par la main.

– Viens, *guapita*. On va envier ton vieux papa.

De mauvais gré, elle le suivit sur la piste. Elle ne pouvait quand même pas le vamped pour rendre jaloux Malko. Ce qui la mettait dans une rage encore plus folle. En passant près du couple, elle décocha à Malko un regard à déclencher un tremblement de terre. Birgit l’intercepta, le regard noyé de volupté.

Esperenza se sentait devenir folle.

Soudain, elle aperçut au bar une silhouette connue : Jose Angel. Le tueur de la Légion des Caraïbes avait été jadis videur pour le patron de la « Dolce Vita ». Quand il était fauché, il venait boire un verre au

bar.

– Excuse-moi, dit Esperenza à son père. J'ai vu un ami, je voudrais l'inviter à notre table.

Elle le planta au milieu de la piste et fonça vers le bar. Jose constituerait un excellent dérivatif pour la Suédoise. Ensuite, elle réglerait ses comptes avec El Dorado.

Avec une rage grandissante, Esperenza réalisa qu'elle était diaboliquement amoureuse des yeux dorés de son gringo.



Malko était noyé dans l'étreinte chaude de Birgit. Elle parlait beaucoup plus que la nuit où ils avaient fait l'amour à Barbados. Et semblait bien décidée à récidiver. Ce qui ne faisait pas du tout l'affaire de Malko.

– Je crois que la fille qui est avec nous ce soir est très susceptible, dit-il prudemment. Il vaudrait mieux ne pas lui dire que nous nous connaissons.

Birgit le contempla de ses grands yeux bleus et étonnés.

– Pourquoi ? Nous n'avons rien fait de mal.

Cela aurait été trop long de lui expliquer les différences sociologiques entre le Venezuela et la Scandinavie.

– Elle est très jalouse, appuya-t-il. Et votre mari, c'est gênant...

Birgit eut un haussement d'épaules insouciant.

– Lui, il s'en fout. Il ne fait jamais l'amour.

– Il sait que...

– Bien sûr, je lui dis tout fit-elle, très choquée. Je ne suis pas une menteuse.

Soudain. Malko sursauta. Esperenza se dirigeait droit sur eux, suivie de Jose Angel !

Il enlaça maladroitement Esperenza, et leur couple peu à peu se rapprocha de Malko et de Birgit. Jusqu'au moment où Malko entendit derrière lui une voix mutine et grinçante :

– On change de cavalière !

Esperenza n'attendit pas la réponse à sa proposition. Elle arracha littéralement Malko des bras de Birgit et se colla à lui séance tenante, d'une façon telle que son père, de sa place, se dit qu'il l'avait bien mal élevée.

Elle mordilla presque au sang l'oreille de Malko en susurrant :

– Elle t'excite, hein, cette grande putain blonde ! Mais ce n'est pas toi qui vas la baiser. C'est Jose !

La fureur érotique d'Esperenza ne connaissait plus de bornes.

– Tu ne sais pas que Jose fait très bien l'amour, continua-t-elle impitoyablement. Qu'il fait jouir même les putains.

Elle se grisait de mots crus. Furieusement, elle embrassa Malko, les yeux chavirés, la langue agressive, immobile au milieu de la piste, ignorant superbement que le slow avait fait place à un jerk.

Si elle avait su à quel point Malko se moquait de Birgit. Tout ce qu'il souhaitait, c'est qu'elle disparaisse dans une autre planète avant qu'une catastrophe se produisît. Elle avait passé les bras autour du cou de Jose et dansait tout aussi tendrement qu'avec Malko. Jose lui plaisait. Au moment où le disque s'arrêta, elle embrassait carrément Jose.

Le père d'Esperenza avait les yeux légèrement exorbités. Entre sa fille qui se conduisait comme une putain et la femme de son invité qui embrassait à pleine bouche un garçon qu'elle connaissait depuis dix minutes, cela sous les yeux de son mari, il y avait de quoi être secoué.

À la table, cela continua de plus belle.

À la troisième coupe de Moët et Chandon, Birgit commença à trouver Jose tout à fait à son goût. Horrifié, le père d'Esperenza vit la main de la Suédoise glisser sur la cuisse de Jose jusqu'à l'endroit où ce n'était plus tout à fait la cuisse. Et y rester. Avec l'air le plus innocent du monde.

Malko se demandait comment il allait se débarrasser de Birgit et de son mari avant qu'elle ne racontât sa vie. La tête appuyée à la banquette, Jose se laissait caresser avec indifférence. Cela lui rappelait de bons moments dans les boîtes à putes de Panama City. À cette différence qu'ici c'était gratuit.

– Vous n'êtes pas fatigué ? demanda Malko au mari. Il commence à être tard.

L'autre tourna vers lui un regard embué d'ivrogne, sourit aux anges et repoussa son verre. Son anglais était rocailleux mais

compréhensible.

– Vous avez raison. Je vais me coucher. Vous ramènerez Birgit. Elle adore danser. Si elle a trop bu, rappelez-lui que nous sommes au 817.

Il se leva, salua d'un geste discret et s'éloigna en titubant. Birgit ne retira même pas sa main. Le père d'Esperenza en avala son champagne de travers. S'il avait su, il n'aurait demandé à personne de sortir avec eux.

Maintenant, Birgit déposait des baisers brefs agrémentés du bout de sa langue dans le cou de Jose. Celui-ci n'avait pas autant de nuances. Sa main droite emprisonna le sein de la jeune femme et il le pétrit à lui faire mal. Ravie, elle renversa la tête en arrière et accentua sa pression sur Jose.

D'un œil sombre et vengeur, Esperenza contemplait son œuvre. Elle mourait d'envie de consommer sa vengeance, persuadée que Malko avait follement envie de la Suédoise.

Devant le visage cramoisi de son père, elle comprit qu'il fallait faire quelque chose pour lui éviter l'infarctus.

– Allons boire un verre à la maison, suggéra-t-elle. Jose, je t'invite avec ton amie.

Comme elle avait parlé espagnol, Birgit ne réagit pas et continua patiemment à pousser Jose vers l'attentat à la pudeur. Celui-ci se leva, obéissant à Esperenza. Il était tout juste décent. Le père d'Esperenza trouva tout cela absolument dégoûtant et follement excitant.

Malko se leva à regret. Il avait mis en garde Birgit contre Esperenza, mais pas contre Jose.

– Bonsoir, papa, dit Esperenza d'un ton sans réplique.

Abasourdi, il ne réagit pas. Des symboles phalliques dansaient une sarabande infernale dans son crâne. Il avait quand même un gros regret en regardant s'éloigner Birgit.

Si une Vénézuélienne en avait fait le centième en présence de son mari, celui-ci aurait fusillé toute la salle, amants passés, présents et à venir.

Machinalement, il tâta la crosse de bois du petit 38 qu'il portait toujours à la ceinture, et demanda l'addition. Curieuse soirée. Décidément, sa fille avait bien grandi. Il préférerait encore qu'elle fasse la révolution, c'était moins dangereux pour sa santé morale.



Esperenza regarda dans le rétroviseur de la Bentley et se sentit rougir. Birgit avait penché la tête sur le ventre de Jose Angel et ses cheveux blonds allaient et venaient sans soucis de Malko et d'Esperenza.

– Elle est jolie, ton amie ! glissa-t-elle à Malko. Même les putains du Galipan ne font pas ça dans une voiture en marche.

Malgré elle, elle avait envie de Malko, violemment.

Ce dernier était muet comme une carpe. Tant que Birgit serait là, le danger était immense.

– Où allons-nous ?

– Chez moi.

– Tu déposes Jose ?

Elle siffla, ivre de rage :

– Tu en as donc tellement envie de cette vache blonde, fille de cinquante putains ! Eh bien, tu vas la voir se faire baiser !

De rage, elle accéléra.

– Nous allons faire une partouze ? demanda calmement Malko.

Esperenza était déchaînée.

– Jose fera ce qu'il veut avec elle. Mais si tu la touches, elle, je te tue.

Elle joignait l'injustice à la lubricité.

Elle arrêta la Bentley brutalement, et ils montèrent en silence, dans l'ascenseur, Jose, un peu surpris, mais toujours agréablement étourdi par le Moët et Chandon. Malko se dit qu'au fond il valait peut-être mieux conserver Birgit sous contrôle.

Tant qu'elle faisait l'amour avec Jose, il n'y avait pas de danger.

À peine entrée, Birgit fonça sur l'électrophone, mit un disque, ôta ses chaussures et commença à danser sur place, d'une façon qui aurait fait honte à une chimpanzé adulte. Les petites secousses de son ventre semblaient adressées à Jose, assis en face d'elle sur un pouf. Elle se rapprocha de lui, jusqu'à ce que le tissu léger de sa robe frôlât son

visage.

Brutalement, il la saisit aux hanches, sous sa robe.

Esperenza entraîna Malko vers sa chambre. Dans sa hâte, elle arracha sa fermeture Éclair, fit voler son soutien-gorge. Sans même un regard pour le poster du Che.

Il voulut fermer la porte ouverte sur le living.

– Non, fit Esperenza avec un sourire mauvais. Je veux que tu voies ce que tu rates.

Elle lui prit la tête et le força à regarder. Jose prenait Birgit, debout contre le mur, à grands coups de reins puissants et réguliers. La Suédoise défaillait, les bras autour de lui, un pied sur le pouf.

Esperenza, déchaînée, se jeta sur le lit.

– Tu es capable d'en faire autant ? dit-elle méprisante.

Birgit avait glissé le long du mur. Accroché à elle Jose continuait à la besogner, les dents serrées, tous les muscles de son visage maigre saillant sous l'effort.

Esperenza oublia soudain le spectacle, sous le poids de Malko. Elle sentit soudain sa haine se dénouer, une immense chaleur l'envahir. Elle ne pensait plus à Birgit, ni à Jose. Elle n'était plus qu'un ventre qui vibrait sous son gringo.

Elle gémit, ivre de champagne, de désir, de cette situation inhabituelle, balbutia :

– Mon gringo, mon gringo blond...



Il pouvait être trois heures du matin. Esperenza sommeillait, la tête enfouie dans les draps. La porte était restée ouverte, et Malko avait pu assister au match de Jose et de Birgit. Jose, le corps couvert de griffures, reposait, nu, sur le dos, la tête appuyée à un pouf.

Malko surveillait la jeune Suédoise. Jusqu'ici tout s'était bien passé. Elle avait eu autre chose à faire que potiner.

S'il parvenait à la retirer délicatement du circuit, tout danger serait écarté. Quitte à la faire neutraliser, elle et son mari, par Chris Jones et Milton Barbeck. Au moins, ils serviraient à quelque chose... Mais, pour

cela, il fallait la ramener à l'Hôtel Tamanaco.

Birgit était couchée sur le côté, son maquillage avait fondu, ses traits semblaient plus fins et plus clairs. Jose Angel l'avait prise et reprise pratiquement sans interruption depuis qu'ils étaient arrivés. Comme s'il n'avait pas eu de femme depuis des mois.

Maintenant elle était bien.

Elle se leva et regarda sa montre. Il était temps de prendre un bon bain. S'étirant, elle jeta un coup d'œil vers la chambre, vit Malko et lui sourit. Elle avait gardé du Sam Lord's Castle un souvenir ébloui.

Dans la pénombre, elle vit Malko se lever et se diriger vers elle.

Aussitôt, elle se serra contre lui et sentit son désir se réveiller.

Il eut toutes les peines du monde à se dégager. Son cerveau était comme une bouilloire. Birgit le regarda, surprise et murmura :

– Fatigué ?

– Un peu. Tu devrais rentrer, toi aussi, il est tard.

Elle eut un petit rire insouciant.

– Knut dort. Il va se réveiller à midi et se remettre à boire. Alors...

– Veux-tu que je te raccompagne ?

Elle lui jeta un coup d'œil espiègle.

– Ah ! c'est à cause d'elle ! Tu as raison, nous serons plus tranquilles à l'hôtel.

Elle chercha son slip et l'enfila, passa son soutien-gorge. Mais Malko n'avait qu'une idée en tête : la sortir de l'appartement avant que les deux autres ne se réveillent. Il retourna à pas de loup dans la chambre et commença à se rhabiller.

Il boutonnait sa chemise lorsque la voix ensommeillée d'Esperenza demanda :

– Qu'est-ce que tu fais, gringito ?

Malko tâcha de conserver son calme. Birgit luttait avec sa fermeture Éclair déchirée par Jose.

– Je vais me coucher, je suis fatigué.

La voix était encore tendre et abandonnée :

– Reste ici...

Il allait répondre lorsque Esperenza se leva sur un coude, et ses yeux tombèrent sur Birgit en train de fermer sa robe. Elle fut instantanément réveillée.

– Tu pars avec elle ? fit-elle d’une voix menaçante.

– Je la dépose à son hôtel.

Esperenza émit un son qui tenait du ricanement et du grincement.

– À son hôtel, hein ! Tu vas la baiser dans ma voiture.

– Je peux prendre un taxi, fit Malko dignement.

– Tu ne vas rien prendre du tout, trancha Esperenza. Tu vas mettre cette putain sur le trottoir, et j’espère qu’elle se fera violer par tous les *patoteros* de Caracas.

En espagnol, cela faisait une longue phrase vengeresse. Birgit regarda Malko avec inquiétude.

– Que dit-elle ?

– Elle s’inquiète de ton sort, traduisit-il avec une prudence digne d’un ambassadeur.

Birgit eut un petit signe de tête pour remercier. C’était une jeune femme polie. Ivre de rage, croyant qu’elle se moquait d’elle, Esperenza marcha sur elle.

– Je vais lui crever les yeux, à ta putain blonde !

Malko n’eut que le temps de s’interposer.

– Tu te fous de moi, hurla Esperenza, absolument déchaînée. Fous-la dehors !

Jose Angel se réveilla en sursaut, se leva et s’étira, nu comme un ver. Esperenza fonça sur lui et le secoua comme un cocotier.

– Tu vas la raccompagner, toi.

Jose était aussi vide de pensées lubriques qu’un évêque. Il marmonna une réponse inintelligible et passa son pantalon. Le temps de récupérer sa chemise et ses bottes, il était prêt à partir. Birgit regarda Malko avec un regard interrogateur. Elle n’avait pas saisi tous les rebondissements de la situation.

Déjà Jose l’entraînait. Elle se laissa faire. Esperenza ne souffla que la porte refermée sur eux.

– Tu es ridicule, protesta Malko, je n’ai jamais eu envie de cette fille.

Les yeux d’Esperenza flamboyèrent

– Eh bien, prouve-le-moi.

Elle s’allongea sur le lit et l’attira, se frottant comme une chatte.

Hélas, le cerveau de Malko était ailleurs. Il suivait mentalement Jose et Birgit. Pourvu que la volcanique Suédoise rentre vraiment seule à l’hôtel.

Au bout de dix minutes, Esperenza s’écarta de lui avec un feulement furieux.

– C’est tout l’effet que je te fais !

Confus, Malko dut admettre que c’était effectivement tout l’effet qu’elle lui faisait. Un effet extrêmement modeste.

– Je crois qu’il vaudrait mieux que j’aille me coucher...

Son œil noir était plein de soupçons.

– Tu veux encore aller la retrouver.

Si Malko n’avait pas été aussi galant homme, il lui aurait administré une fessée. Cela tournait à la monomanie...

Dignement, il se leva et commença à s’habiller.

– Tu vas la retrouver, glapit-elle. J’en suis sûre.

Soudain, elle bondit du lit, et, théâtralement, sauta sur la porte, la tint ouverte devant lui.

– Eh bien, pars ! va la baiser.

Malko ne se le fit pas dire deux fois. Demain, il se réconcilierait avec Esperenza. Mais le plus urgent était d’écarter l’épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête. La nuit était tiède et il tombait quelques gouttes de pluie chaude.

– Au Tamanaco, dit-il au, taxi qui s’arrêta près de lui.

*

* *

Après avoir gratté à la porte 817, il frappa carrément. Rien. C’était très mauvais signe. Heureusement, une femme de chambre passait.

– J’ai oublié ma clé, expliqua-t-il. Pouvez-vous m’ouvrir ?

Docilement, elle ouvrit et s’éloigna. Malko pénétra dans la chambre et alluma. Ce n’était pas le moment de finasser. Le mari de Birgit dormait sur le ventre, en travers des deux lits.

Seul.

Par acquit de conscience, Malko inspecta la salle de bains.

Visiblement, la jeune femme n’était pas rentrée. Il ressortit, sans même réveiller le mari. Birgit était allée chez Jose. Mais il ignorait totalement où habitait l’ancien légionnaire.

Impossible de téléphoner à Esperenza. Il ne savait où trouver ni El Cura, ni Tacones. D’ailleurs, ils auraient trouvé suspect l’insistance de Malko à retrouver Jose en pleine nuit. Redescendu, il se réfugia sur la terrasse de plain-pied avec le hall qui dominait tout Caracas. Quelque part, parmi les milliers de lumières scintillantes, il y avait un danger mortel.

Il faillit appeler Ralph Pleurfoy, mais l’Américain ne lui aurait pas retrouvé Jose Angel. Le mieux était de retourner chez Bobby et d’avoir une attitude normale.

Il reprit un taxi et se fit déposer au Mirador. Tout dormait et il parvint sans encombre jusqu’à sa chambre. Tacones n’était pas là. Il ne se déshabilla pas mais s’étendit sur son lit.

CHAPITRE XVII

Jose Angel fumait une cigarette en se demandant comment Birgit avait pu encore extirper quelques parcelles d'érotisme de son corps fatigué. Il n'avait jamais rencontré une telle voleuse de santé. Étendue sur le ventre, elle ronronnait, heureuse, une main sur les reins de son amant.

Ils se trouvaient dans une pièce minuscule, que Jose louait au-dessus d'un garage, avenue Tropical, sans eau courante, avec un lit étroit sur lequel ils tenaient à peine. Mais Birgit s'en moquait éperdument. Elle complotait déjà dans sa tête d'emmener Jose en Scandinavie, comme amant de choc.

Brusquement, une idée désagréable troubla sa sérénité. Relevée sur un coude, elle interrogea Jose, qui comprenait assez bien l'anglais :

– Pourquoi la fille brune est-elle jalouse de moi ?

Jose rit. De bon cœur.

– Elle ne voulait pas que tu fasses l'amour avec lui.

Birgit fronça les sourcils.

– Mais je l'ai déjà fait ! La première fois que je l'ai rencontré à La Barbade.

Jose avait beau être dans une euphorie complète, il dressa l'oreille. La vie clandestine l'avait accoutumé à la méfiance. Et jamais El Dorado, dans son récit n'avait parlé de La Barbade. Il se tourna sur le côté, examinant Birgit en coin.

– Il y a longtemps que tu l'as connu ?

Birgit fronça ses charmants sourcils.

– Oh ! non. Deux ou trois semaines, je ne me souviens plus exactement. Ça n'a pas d'importance...

– Aucune.

Si Birgit avait été plus psychologue, elle aurait remarqué le changement dans la voix de Jose. Un froid glacial s'était infiltré dans son cerveau. Comme au combat, lorsqu'il voyait bouger légèrement un

buisson.

Ce serait le premier des deux qui tirerait...

– Parle-moi de La Barbade, demanda-t-il d'un ton léger. Je l'aime bien ton copain.



À l'aube, Malko s'endormit une demi-heure, puis l'angoisse le réveilla : le réveil posé près de son lit indiquait six heures et quart.

Il se leva, alla à la fenêtre. Le soleil pointait sur les collines de Petare. Tacones n'était pas rentré, et Jose perdu dans la nature avec Birgit. Impossible d'attendre plus longtemps, cela sentait la catastrophe.

Il s'habilla, sortit tout doucement du restaurant. Impossible de trouver un taxi à cette heure, dans ce coin, et il n'allait pas en appeler un par téléphone.

À pied, il partit sur l'ancienne route de Baruta. L'air était frais et la vue splendide, mais il n'avait vraiment pas le cœur à la promenade. Il lui fallut presque une demi-heure pour arriver au Tamanaco. La salle du breakfast, sous la terrasse, ouvrait. Il commanda un café et des toasts et fila dans les étages.

De nouveau, il se fit ouvrir la porte du mari de Birgit par une femme de chambre. Le Suédois n'avait pas bougé.

Pas de Birgit.

Malko referma tout doucement et redescendit boire son thé, perplexe, torturé.

Il chercha à dominer son angoisse. Le fait que Birgit passe la nuit avec Jose n'avait en soi rien de tragique. Mais tout cela était de sa faute. Il avait commis une erreur en ayant cette aventure avec Birgit. On ne sait jamais en mission. Qui aurait pu dire qu'elle le retrouverait à Caracas ?

Il hésita à réveiller les deux gorilles et à aller cueillir Esperenza. Mais à quoi bon ? Cela risquait de tout perdre pour rien. Il fallait attendre Birgit. Son thé bu, il s'assit dans le hall et attendit, au milieu des femmes de ménage. Le bureau de Herz et la librairie étaient encore fermés.

Birgit débarqua à sept heures et demie, avec des valises sous les

yeux, un maquillage en déroute et l'air fabuleusement heureux. En voyant Malko, elle poussa un petit cri de surprise, avant de se diriger vers lui.

– Qu'est-ce que vous faites ici ?

– Je vous attends, dit Malko.

Elle sourit, surprise et flattée.

– La panthère vous a laissé partir ?

Malko n'avait pas du tout la tête à batifoler.

– Vous avez passé la nuit avec Jose, n'est-ce pas ?

– Bien sûr.

Il... il vous a parlé de moi.

Elle secoua la tête.

– Un peu. Je lui ai dit que nous nous connaissions déjà, que je ne comprenais pas la jalousie de l'autre.

Malko sentit le sol trembloter sous ses pieds, mais il y avait encore une chance minuscule de sauver les choses.

– Où habite Jose ?

Birgit se méprit au ton de sa voix.

– Oh ! mais vous n'êtes pas jaloux, vous aussi ! Je ne veux pas que vous lui fassiez du mal...

C'était un comble !

– Ce n'est pas pour lui faire du mal, assura Malko. Mais, j'ai besoin de lui parler tout de suite.

– Je ne sais, je ne retrouverai pas, dit-elle. C'est très loin d'ici, de l'autre côté de l'autoroute.

– Il y a combien de temps que vous l'avez quitté ?

– Une demi-heure.

– Il est resté chez lui ?

– Non, il est parti avec moi.

– Vous ne saviez pas où il allait ?

– Non.

Malko renonça. Birgit ne lui serait d'aucun secours. Il se força à lui sourire.

– Bon, je vous remercie. Je crois qu'il est temps d'aller vous coucher...

Elle hésita.

– Je voudrais vous revoir. Nous restons quelques jours, pour l'arrivée du vice-président...

– Moi aussi.

– Demain soir ?

– Je vous appelle.

Il la regarda s'éloigner vers les ascenseurs, silhouette délicate et sensuelle, l'instrument du destin. Il avait un goût de cendre dans la bouche.

Avant de réveiller les gorilles, il obéit quand même à une dernière impulsion. Devant la réception, il décrocha un des taxiphones.

Le numéro d'Esperenza sonna assez longtemps avant de répondre. Puis la voix de la jeune Vénézuélienne fit « allô ! »

– Bonjour, dit Malko. Tu n'es plus fâchée contre moi ?

Il y eut un silence très court, puis un bruit comme un sanglot étouffé. Juste avant que la jeune fille ne raccrochât. Malko refit immédiatement le numéro. Cette fois, la sonnerie retentit dans le vide, indéfiniment, jusqu'à ce qu'il raccrochât. Il sortit de la cabine en trombe.

C'était la catastrophe. Ce n'était plus la mission qu'il fallait sauver, mais la vie du vice-président. Un seul moyen : mettre la main sur la bande d'Esperenza, s'il en était encore temps.

Comme le téléphone intérieur ne répondait pas assez vite, il se précipita dans l'ascenseur. C'était le moment ou jamais de mettre Chris Jones et Milton Brabeck à contribution.

*

* *

Avec leurs costumes clairs, leurs feutres identiques et leurs cheveux très courts, Chris et Milton étaient reconnaissables à un mille marin. Le gros doigt de Chris écrasait la sonnette depuis trois bonnes minutes.

– Il n'y a personne, énonça-t-il avec une grande logique.

Il prit un peu de recul et se lança contre le battant. De loin, Chris avait l'air grand et dégingandé. Il fallait s'approcher à trois mètres pour s'apercevoir que ses avant-bras avaient la taille d'un jambonneau moyen.

Au deuxième assaut, la porte s'ouvrit violemment et Chris fut catapulté à l'intérieur. Après un roulé-boulé impeccable, il se releva, un Smith et Wesson 45 au poing, qui paraissait minuscule dans sa main. De la porte Milton le couvrait avec un colt Magnum capable de faire des trous dans un coffre-fort.

Mais l'appartement d'Esperenza était totalement vide. Malko le parcourut rapidement, vit que la machine à ronéotyper avait disparu. Ce qu'il craignait le plus était arrivé. Esperenza et les autres savaient qui il était.

Mais lui ignorait comment ils allaient s'y prendre pour tuer le vice-président des États-Unis. Et n'avait pas la plus petite idée de l'endroit où les trouver.

Suivis des deux gorilles, ils redescendirent, interrogèrent le portier. Il ne savait rien. La Bentley était garée devant la porte, mais Esperenza était assez censée pour ne plus s'en servir. Il y avait encore un espoir fragile. Que Tacones n'ait pas eu le temps d'être prévenu par les autres et dorme chez Bobby.

Les trois hommes s'engouffrèrent dans la Falcon des gorilles et dévalèrent l'avenue Francisco-Miranda.



L'ambiance était plutôt tendue dans le bureau de Ralph Pleurfoy. Le jeune Américain cherchait à garder son calme devant la rage de M. Calvino, père d'Esperenza. Qui ignorait totalement où sa fille se trouvait et s'en moquait complètement.

– Mais enfin, insista Pleurfoy, Mlle Esperenza est associée à de dangereux agitateurs. À des tueurs.

Le señor Calvino éclata de rire.

– C'est une bonne petite fille ! Elle est pure. Si elle jette des tracts sur votre président, c'est très bien. Et J'espère que vous ne lui ferez pas de mal, sinon...

– C'est *elle* qui veut lui faire du mal, souligna Pleurfoy, pas nous.

Vous semblez l'oublier,

Le Vénézuélien haussa ses maigres épaules.

– Vous êtes fous. Vous avez été abusé par cet individu.

L'individu, c'était Malko. Depuis que le père d'Esperenza avait appris son rôle il le couvrait d'un mépris compact.

Avec un salut très sec pour Pleurfoy et un regard dédaigneux pour Malko, il prit la porte. Ce n'était certes pas de son côté qu'ils trouveraient de l'aide.

Pleurfoy alluma une cigarette et souffla lentement la fumée. L'opération *Pañuelos y tomates* tournait mal. Il restait vingt-quatre heures avant l'arrivée du vice-président. Tacones, El Cura et Jose Angel avaient disparu. Bobby, cuisiné par les gorilles et Malko n'avait rien appris. C'était un doux révolutionnaire qui rendait service à qui le lui demandait. Lui aussi considérait Esperenza et ses amis comme une bande de dingues épris de castrisme, mais absolument pas dangereux. Par moments, Malko n'était pas loin de se demander s'il ne s'était pas fait intoxiquer à l'envers. Si tout cela n'était pas un énorme bluff. Et au regard de Pleurfoy, il devinait que l'Américain se posait aussi la question. Seulement c'est pour ne pas avoir su répondre à de telles questions que Kennedy était mort.

– Et la police ? demanda Malko.

– Ils connaissent Jose Angel, pas les autres. Étant donné leur diligence, cela prendra deux petites semaines pour le retrouver.

Silence de plomb. Malko avait beau se presser le cerveau comme un citron, il ne voyait pas de solution.

– On ne peut pas remettre le voyage ? suggéra-t-il.

Ralph Pleurfoy eut un haut-le-corps.

– Vous voulez que je me retrouve sous-vice-consul aux îles Aléoutiennes ? C'est *moi* qui suis chargé de l'organisation de ce voyage.

Les deux gorilles se taisaient. La vraie solution, à leurs yeux, eût été de nettoyer Caracas de tous les Vénézuéliens et de recevoir le vice-président avec des Américains bon teint importés d'urgence. Malheureusement on ne les écoutait jamais.

– La visite de Nixon ici, en 1958, a été un désastre, souligna sombrement Pleurfoy. Vous avez envie que celle-ci soit une catastrophe ?

Malko baissa la tête, furieux contre lui-même. Tous ceux qui, à Washington, le considéraient comme un amateur, allaient triompher.

Il restait exactement vingt-quatre heures avant l'arrivée du vice-président.

CHAPITRE XVIII

Malko trépigait derrière un énorme camion qui descendait la vieille route de La Guiara avec une sainte lenteur. Impossible de doubler, sauf en risquant sa vie. De chaque côté, les *ranchitos* arrivaient jusqu'au bord de l'asphalte et les enfants jouaient dans le ruisseau.

Le ciel s'était dégagé et il faisait un temps magnifique. Malko regarda sa montre : en ce moment l'avion du vice-président approchait de l'aéroport de la Marquinia. Ensuite, il resterait moins de deux heures avant l'arrivée au Centre Simon-Bolivar, où il devait prononcer son discours.

Il y eut une minuscule ligne droite. Il se faufila, gagnant quelques secondes. Trois virages plus loin, c'était le terrain d'épandage.

Une rangée de ranchitos courait au bord du ravin dominant l'autoroute. Malko se rangea devant et descendit. L'odeur était pestilentielle, un nuage de vautours tournait lentement dans le ciel. De temps en temps, l'un d'eux plongeait, et le long bec rouge commençait à déchiqueter la carcasse d'un chien ou d'un rat gonflés par la putréfaction.

Un type maigre comme un Biafra, traînant un gros sac, passa près de Malko et lui jeta un regard méfiant.

Malko pataugea dans la boue pour atteindre les ranchitos. D'après le récit d'Esperenza, Tacones avait vécu là. On le connaîtrait peut-être. La journée précédente avait été perdue en démarches inutiles et en palabres stériles avec les responsables de la Sécurité vénézuélienne. Personne ne croyait à un attentat. En se réveillant, Malko avait eu l'idée de reprendre la piste là où Tacones avait failli l'abattre.

Les gorilles patrouillaient en ville. Avec la photo d'Esperenza sur leur cœur.

Une vieille femme faisait cuire des galettes sur un feu posé à même le sol. Malko sourit.

– *Buenos días. Conoce Ud. Tacones ?*

La vieille ne bougea pas, les yeux baissés sur le feu. Malko entra dans le ranchito derrière elle. Le plafond était si bas qu'il était obligé

de se tenir courbé. Au mur, il y avait une pin-up de Pepsi-Cola sur laquelle on avait dessiné des attributs sexuels nettement exagérés et une vierge en bois noir. Dans un coin, un tas de chiffons servait de lit.

La vieille avait suivi, silencieuse, presque abstraite.

– Je cherche Tacones, répéta Malko plus fort.

La vieille secoua la tête, avec une expression de totale incompréhension. Malko répéta le nom du jeune tueur plusieurs fois, avec insistance, sans en sortir un mot. Elle était muette ou idiote, ou les deux. Le Vénézuélien pouvait avoir couché là, comme ne pas être venu depuis quinze jours.

Découragé, il fit demi-tour pour sortir et stoppa. La silhouette massive d'un homme barrait la porte. Il était énorme, avec deux bracelets de cuir aux poignets, torse nu sur un vieux blue-jean sans couleur. Quant à la tête, ce n'était pas plus rassurant. Il manquait la moitié des dents, et les yeux petits et enfoncés suintaient la méchanceté. Et la main droite se terminait par un couteau capable de découper un bœuf en deux...

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda l'inconnu.

– Je cherche Tacones.

Silence.

– Qui vous êtes ?

« Un ami », faillit dire Malko.

– J'ai besoin de le voir. Vite.

– Qui vous êtes ? Un flic ou un curé ? rejeta l'autre. Malko secoua la tête.

– Ni l'un ni l'autre.

L'inconnu grimaça.

– Il n'y a que les curés gringos qui parlent notre langue. Si vous n'êtes pas curé, vous êtes flic.

Malko mit la main dans sa poche. La pointe du couteau valsa à un centimètre du visage.

– Bougez pas.

– Je voulais vous donner de l'argent.

Les petits yeux se fermèrent encore.

– Pourquoi ?

Une brusque avidité avait surgi dans la voix. Il sembla à Malko que le couteau était tenu plus fermement. L'autre bouchait la porte et pouvait l'éventrer d'un seul coup. Ensuite, son cadavre irait pourrir sur l'immense décharge.

– J'ai besoin de savoir où est Tacones. Vite. Je suis prêt à payer.

– Pourquoi ?

On n'en sortait pas. La vieille ne bougeait pas. À croire qu'elle était en terre cuite.

– J'ai une commission pour lui, dit Malko.

Re-silence. L'affreux devait se demander si ça valait le coup de l'éventrer. Enfin, il avança un peu. Une bouche d'égout en marche.

– Montrez le pognon.

Malko ne broncha pas.

– Si vous me dites où il est, vous aurez cent bolos.

– C'est pas assez.

– C'est tout ce que j'ai

L'autre médita le mensonge. Puis, un doigt noirâtre se tendit vers la montre de Malko.

– Alors, la montre aussi.

Une Patek Philippe de mille dollars !

– Non, fit Malko fermement, cent bolos ou rien.

Ils se mesurèrent du regard quelques instants. Puis le vieux grogna.

– Allez à la Cortada. Calle Olivares. Il y a un magasin où ils vendent des trucs religieux. Il est tout le temps fourré là-bas, il couche dans la cave.

Malko le regarda pour voir s'il mentait. Puis tira deux billets de cinquante bolivars.

– Vous habitez Ici ?

– Ouais.

– Et Tacones ?

– Il couche là, de temps en temps.

Il montrait le coin, avec les chiffons. Malko n'insista pas. Si l'autre n'avait pas menti, il tenait une piste. Se glissant dans l'ouverture, il revint à l'air libre. Debout sur le pas de la porte, le Vénézuélien le regarda partir.

Il sauta dans la Falcon et repartit vers Caracas. Le quartier de la Cortada était à l'entrée de la ville, de l'autre côté de l'autoroute. Il lui fallut dix minutes pour y arriver.

Un gosse lui indiqua la calle Olivares. C'était plutôt un sentier bordé de mesures et de terrains vagues, dans la colline semée de ranchitos. Immédiatement, il découvrit la boutique de souvenirs religieux. Une minuscule vitrine avec un grand Christ poussiéreux. Il arrêta la voiture et descendit.

Il poussa la porte. Fermée. À travers la vitre sale, il aperçut un bric-à-brac incroyable de couronnes et de statues. Mais la boutique était déserte.

Un couloir sombre s'ouvrait à côté. Malko y pénétra et arriva jusqu'à une cour intérieure. L'arrière-boutique donnait là. Malko frappa, sans plus de résultat.

Il tourna le bouton et la porte s'ouvrit. La main sur la crosse de son pistolet, il entra. En deux minutes, il avait tout visité. Pas un chat.

Il allait s'en aller quand il aperçut une trappe dans le plancher. Il la souleva. Une odeur de moisi lui sauta au visage. C'était un trou noir, avec une échelle étroite. Son pistolet à la main, il descendit lentement. Si quelqu'un l'attendait il avait dix fois le temps de le tuer...

Mais rien ne se passa. La cave était vide. À la lueur d'une allumette, Malko l'explora. Dans un coin, il vit une couverture pliée. Quelqu'un avait dormi là.

Tacones, peut-être.

Malko pensa avec désespoir au temps qui s'écoulait.

Il revit les pièces du P. 08 étalées sur le lit et le visage inquiétant du Vénézuélien remontant son arme.

Il remonta de la cave et sortit. La piste de Tacones s'arrêtait là.



Tout de suite, il vit qu'il y avait du nouveau. Ralph Pleurfoy avait les yeux brillants d'excitation et ses cheveux étaient légèrement décoiffés.

– On l'a trouvée !

– Qui ?

– La fille. Elle est là.

Malko bouscula presque l'homme de la CIA. Trois hommes entouraient Esperenza, assise sur une chaise, vêtue d'un chemisier et d'un pantalon. Au moment où Malko entra, un des hommes la gifla violemment, avec une force brutale et posée.

La tête alla de droite à gauche. Puis Esperenza la releva et ouvrit les yeux. Ils étaient secs, sans expression, absents. Elle aperçut Malko. Ce fut comme si on avait brusquement relié la jeune fille à une ligne haute tension. Avec un grognement étranglé, elle bondit de sa chaise, les griffes en avant.

Trop surpris pour esquiver, il reçut le choc du corps tiède et souple. Un ongle rata son œil d'un millimètre. Il sentit la douleur cuisante lorsqu'il s'enfonça dans sa joue. À la volée, il attrapa les deux poignets de la jeune fille. La haine la défigurait.

– Salaud, salaud, cria-t-elle hystériquement.

Puis une bordée d'obscénités coupée par un choc sourd. Un des policiers venait de l'assommer d'une manchette à la nuque. Esperenza glissa par terre. Malko reprit son souffle.

– Pardonnez-nous, señor, fit un des policiers. On aurait dû l'attacher.

L'autre releva la jeune fille sans ménagement et la jeta sur un divan.

– Où l'avez-vous trouvée ? demanda Malko.

– Sur la Sabana Grande. Elle distribuait des tracts aux passants. Des tracts du Comando popular de resistencia.

Il lui tendit un bout de papier rose, ronéotypé. Malko en avait vu des dizaines dans l'appartement d'Esperenza.

– Il n'y a pas que les tracts, fit la voix de Ralph Pleurfoy.

L'Américain avait le visage tiré et les yeux striés de rouge. Il

contempla Malko sans aucune aménité.

– Qu’avez-vous trouvé ?

– Rien, il est dans la nature.

Ralph désigna du menton Esperenza.

– Au moins, on la tient. Nous avons une heure pour la faire parler.

Sa voix froide glaça Malko.

– Le vice-président arrive dans une demi-heure, ajouta-t-il. Et encore parce que l’avion a du retard. Et je ne peux pas garantir sa sécurité.

Malko ne répondit pas.

– Je vous rappelle que je suis responsable de cette visite à l’échelon le plus élevé.

Malko connaissait le mépris de Ralph pour les Vénézuéliens. Esperenza n’avait aucune importance à ses yeux.

– Laissez-moi lui parler, demanda-t-il.

– Si vous voulez.

La voix de Pleurfoy disait assez qu’il n’y croyait pas. Malko s’approcha du divan. Un policier tenait les deux bras d’Esperenza, tordus derrière son dos. Elle semblait encore inconsciente.

– Esperenza.

La jeune fille ouvrit les yeux et le regarda. Son visage s’était recroquevillé, vidé de toute substance, comme celui d’une morte.

– Esperenza, dites-nous la vérité. Qu’avez-vous comploté ?

Une seconde, il crut que la jeune fille allait répondre. Sa pomme d’Adam monta et descendit, ses lèvres s’entrouvrirent. Puis, de toutes ses forces, elle lui cracha en plein visage.

Il se redressa d’un mouvement réflexe. Déjà le policier vénézuélien la frappait à toute volée sur la bouche. La main sèche de Ralph tira Malko en arrière.

– O.K., vous avez fait de votre mieux. Maintenant laissez-la aux autres, nous n’avons pas beaucoup de temps.

Devant l’expression écœurée de Malko, il ajouta d’une voix lasse :

– Il faut parfois se salir les mains. Venez boire un scotch au bar. Nous reviendrons dans vingt minutes.

– Je reste, dit Malko.

Avec sa pochette, il essuyait la salive tiède d'Esperenza. Il avait honte.

Ralph haussa les épaules.

– À votre aise. Mais si vous intervenez, je vous fais boucler dans votre chambre. La guerre en dentelles, c'est fini.

Malko regarda les deux hommes de la Digepol traîner Esperenza dans l'autre pièce. Il s'assit mécaniquement dans un fauteuil, les yeux dans le vide.



Esperenza hurla.

Ce n'était pas la première fois, mais cette fois, il y avait une tonalité différente, comme si elle avait atteint la limite de la souffrance.

Cela durait depuis dix minutes déjà.

Malko sauta sur ses pieds et ouvrit brutalement la porte séparant les deux pièces de la suite.

Esperenza était nue, debout au milieu de la pièce. Ses poignets étaient menottés et une chaîne fixée aux menottes accrochée à l'anneau de la suspension au plafond. Ses pieds touchaient à peine le sol. Deux excroissances jaillissaient de son corps. On lui avait enfoncé des barreaux de chaise dans l'anus et le sexe.

Malko photographia la scène. Le Vénézuélien occupé à enfoncer le morceau de bois leva la tête et dit d'un ton désolé :

– Elle n'a encore rien dit.

Esperenza ouvrit les yeux et son regard croisa celui de Malko. Ce qu'il y lut lui donna envie de disparaître sous terre.

– Détachez-la, dit-il d'une voix qu'il ne se connaissait pas. Immédiatement ou je vous tue.

Les deux Vénézuéliens s'écartèrent lentement de la jeune fille.

– Mais, señor ! Nous ne...

Quelque chose de froid s'enfonça brutalement dans le cou de Malko,

derrière son oreille droite.

– Je vous avais dit de ne pas faire l'imbécile. Quelle idée vont-ils avoir de nous !

Le 38 de Ralph avait le chien armé. Il ne plaisantait pas. La rage et la honte rendaient Malko muet.

– Nous n'avons plus le temps, fit Ralph en espagnol. Rhabillez-la. Nous l'emmenons avec nous.

– Où ?

– Au Centre Simon-Bolivar. Je veux la garder jusqu'à la dernière seconde. Il y a encore une chance de la faire parler...

Esperenza s'était effondrée par terre. Un policier commença à la rhabiller maladroitement.



La Ford Falcon roulait lentement sur l'avenida Simon-Bolivar. La circulation était déjà interrompue pour le cortège officiel et des policiers en casque blanc jalonnaient le parcours, tous les quinze mètres, devant une foule clairsemée. Ralph Pleurfoy avait le front barré d'une grosse ride. Il se retourna vers Esperenza assise à l'arrière entre les deux Vénézuéliens, les mains attachées par des menottes.

Au pied des quatre énormes buildings du Centre Simon-Bolivar les officiels étaient déjà rassemblés, croulant sous les décorations, bien que le Venezuela n'ait pas disputé de guerre depuis un siècle.

Ils s'enfoncèrent dans le grand parking souterrain qui grouillait littéralement de soldats et de civils de la Digepol. C'était le quartier général anti-émeute. Les deux civils les conduisirent dans un sous-sol de ciment éclairé d'une ampoule nue.

Esperenza fut laissée dans un coin, debout, sous la garde de deux soldats. Puis les deux civils et Ralph tinrent un conciliabule. Un des deux alla au téléphone et engagea une longue conversation à voix basse, ponctuée d'éclats de voix. Finalement, il raccrocha, hilare.

– Il vient ! annonça-t-il à la cantonade.

Ralph Pleurfoy avait à la main un émetteur-récepteur miniaturisé le reliant au service de sécurité du cortège. Le vice-président venait de débarquer à la Marquinia. Jusqu'ici tout se passait bien, à part quelques dockers qui lui avaient jeté des bananes pourries. Mais il y a

longtemps que les dignitaires américains étaient accoutumés à ce traitement

Malko s'approcha de Ralph, Pleurfoy.

– Qu'allez-vous faire ?

L'Américain serra les lèvres.

– J'ai encore une demi-heure pour tout arrêter. Le vice-président peut prétexter un malaise pour éviter le discours ici. Mais cela fait six mois que le State Department met cette visite au point. C'est tout juste s'ils n'ont pas distribué des chaussures à tous les habitants de Caracas, pour être sûrs de ne pas avoir d'histoires... Et maintenant, à cause de cette sale communiste...

– Castriste, rectifia Malko.

– C'est la même chose.

– Et alors ?

– On va essayer de la faire parler. Je pense qu'elle a bluffé. D'ailleurs, elle n'a même pas résisté quand on l'a arrêtée. On aurait dit qu'elle le faisait exprès...

Le silence retomba. À travers les transistors, Malko suivait la progression du vice-président. Il était en train de monter lentement l'autoroute de La Guaiara.

Il regarda Esperenza, impassible, les mains liées derrière le dos, le visage baissé. On ne lui avait pas remis son soutien-gorge. Ses seins lourds pointaient à travers le chemisier.

Soudain, la porte s'ouvrit sur deux policiers en uniforme encadrant un homme menotté. Malko crut d'abord qu'il s'agissait de Tacones Mendoza.

Mais c'était un inconnu, jeune, l'air chafouin, avec des cheveux noirs et huileux qui lui tombaient dans les yeux. Un des civils s'approcha de lui, souriant, et lui dit quelque chose à voix basse. Le nouveau venu sursauta, son regard glissa sur Esperenza.

Déjà les menottes claquaient pour le libérer. Il se frotta machinalement les poignets. Ses lèvres épaisses se retroussèrent sur des dents irrégulières.

Il s'approcha d'Esperenza et s'arrêta en face d'elle à la toucher. Une de ses mains partit vers la poitrine de la jeune fille. Le civil lui donna une tape sèche.

– Je t’ai dit de la baiser, pas de la peloter, connard !

Il dit quelque chose à Esperenza que Malko n’entendit pas. Maladroitement l’inconnu commençait à défaire la fermeture de son blue-jean.

– Ben quoi, protesta-t-il, il faut bien que je me frotte un peu. C’est pas la bouffe de la prison...

– Vous ne pouvez pas le faire vous-même ? demanda Malko, glacé de honte.

Le policier de la Digepol tourna vers lui un visage hilare.

– Moi, je n’ai pas la vérole.

CHAPITRE XIX

Malko regarda une seconde sans comprendre le civil rigolard. Celui-ci ne se préoccupait plus de lui. Il s'approcha d'Esperenza et lui tira la tête en arrière, en saisissant ses longs cheveux.

– Tu as entendu, il va te filer la vérole. Alors, tu vas nous dire ce que tu as manigancé ?

Pas de réponse. Le civil la gifla sans conviction puis se tourna vers le voyou.

– Vas-y et amuse-toi bien.

Malko regarda Ralph Pleurfoy. L'Américain n'avait pas bougé. Avant que Malko n'ouvrît la bouche, il dit calmement :

– C'est moi qui leur ai donné cette idée. Au Vietnam cela marchait souvent. Les gens ont plus peur de la maladie que de la torture.

Il était si calme que Malko pensa qu'il bluffait pour impressionner Esperenza. Il se rapprocha et demanda à voix basse :

– Ce n'est pas vrai. Ce garçon n'est pas syphilitique.

– Il l'est tellement qu'on se demande comment il peut encore se tenir debout, fit sereinement Ralph. (Sa voix se durcit.) Ne vous mêlez pas de cela. Il nous reste moins de trente minutes. Si cette fille a disposé des tueurs sur le passage du cortège, nous devons le savoir.

Le voyou commença à défaire la ceinture du blue-jean d'Esperenza. La jeune fille eut un sursaut et recula. Mais, avec ses mains entravées, elle ne pouvait pratiquement pas se défendre.

Sa tête partit en avant, et l'homme poussa un hurlement. Elle lui avait cruellement mordu l'oreille. Il la prit à bras-le-corps avec un cri de rage, pétrissant sa poitrine, arrachant le chemisier. Il y eut une lutte confuse, puis il parvint à arracher le haut du blue-jean et à l'ouvrir. De la main gauche, il défit son pantalon, puis se colla à elle. Le blue-jean de la jeune fille avait glissé par terre et elle était en slip, se débattant furieusement.

De la main gauche, le voyou tira sur le slip, mais il résistait. Enfin, il parvint à l'arracher. Malko tourna la tête : c'était plus qu'il ne pouvait supporter. Maintenant, le voyou luttait silencieusement, essayant de la

prendre debout. Mais Esperenza se débattait, mordait, donnait des coups de genou.

Une seconde, il parvint à lui ouvrir les jambes. Mais elle se dégagea une nouvelle fois.

Agacé, un des civils de la Digepol s'approcha.

– Alors, on ne t'a pas fait venir pour flirter ?

– J'peux pas, fit-il, plaintif. Si vous croyez que c'est facile.

Le policier ricana et lui dit quelque chose en espagnol que Malko ne comprit pas.

Le voyou réagit aussitôt. Brutalement, il fit pivoter Esperenza, se collant contre son dos. Puis, d'un croc-en-jambe, il la fit tomber sur le ciment, l'accompagnant dans sa chute et glissant vivement une de ses jambes entre les siennes. Il avait complètement oublié ceux qui les regardaient. Il voulait la fille, comme s'il l'avait rencontrée le soir, dans une rue déserte. Décomplexé, il retrouvait les trucs qui lui avaient déjà servi tant de fois. La dernière fois qu'il avait violé une fille avec ses copains, elle avait un bébé de huit mois dans les bras.

Maintenant, Esperenza ne pouvait plus rien. D'un coup, elle poussa un cri strident.

Ralph plongea en avant et s'accrocha aux cheveux du voyou, le tirant en arrière. En même temps, il lui enfonçait dans le cou le canon court de son P. 38.

– *Espera !* dit-il en espagnol.

Le visage d'Esperenza était de profil. De grosses larmes coulaient sur ses joues. Elle revivait l'assaut des *patoteros*. Un souvenir qu'elle avait eu tant de mal à oublier. Ses nerfs craquaient.

– Décidez-vous, mademoiselle, dit Ralph Pleurfoy en anglais. Vous êtes idiote. Dans dix secondes, il sera trop tard... Parlez.

La longue Cadillac décapotable du vice-président montait lentement l'autoroute vers Caracas pendant qu'Esperenza subissait l'assaut le plus abject qu'on puisse imaginer. Ce genre de détail n'était pas conservé dans les procès-verbaux de la CIA. Cela faisait partie de la tradition orale de l'agence.

Quelques fois, les gens comme Ralph Pleurfoy se tiraient une balle dans la tête ou se mettaient à boire, inexplicablement. Ou finissaient dans une cellule capitonnée.

« Excès de travail ». expliquait-on pudiquement.

– Alors ? répéta Ralph.

Soudain, Esperenza se mit à trembler, en proie à une véritable crise de nerfs.

– Je vais parler, hurla-t-elle. Je vais parler. Mais enlevez-le.

Aussitôt, Ralph Pleurfoy arracha le voyou d'une seule main, le jetant par terre. Celui-ci se releva et voulut ressauter sur Esperenza. Malko traversa la petite pièce comme un missile et l'intercepta au vol.

Il se mit à frapper aveuglément, des deux mains, après l'avoir acculé dans un coin. Dans chaque coup, il mettait tout son élan. D'abord, l'autre essaya de riposter, puis il se recroquevilla et se mit à geindre, se protégeant tant bien que mal. Chaque coup arrivait avec un bruit sourd, frappant le visage ou le corps. Les deux arcades sourcilières ouvertes, la bouche fendue, le nez écrasé, le voyou subissait la terrible correction. Malko aurait aimé le voir tomber en pièce, s'effriter.

Il glissa le long du mur, mais Malko le releva et recommença à taper. Toutes ses jointures étaient à vif, tant la violence de ses coups était grande.

Esperenza s'était retournée et regardait, recroquevillée après avoir drapé tant bien que mal autour d'elle son chemisier et remonté son blue-jean. Son visage n'exprimait absolument aucune expression, mais de grosses larmes coulaient sur ses joues et ses dents claquaient.

Soudain, atteint à la gorge, le voyou tituba et tomba en avant d'un bloc. Sa tête fit un bruit sourd sur le ciment et Malko revint à lui. Le sang battait dans ses veines, ses mains tremblaient, la sueur coulait sur son visage. Il contempla le corps tombé à terre avec une furieuse envie de le bourrer de coups de pied. Mais ce sont des choses qu'un gentleman ne fait pas. Une petite mare de sang s'élargissait autour du visage de l'homme évanoui.

Les deux civils s'approchèrent et, le prenant chacun par un bras, le traînèrent sur le ciment jusqu'à la porte. En le lâchant, l'un lui donna un coup de pied dans les côtes qui résonna lugubrement.

L'autre sourit à Malko.

– *Es bueno*, dit-il. On s'arrangera pour qu'il ne se vante pas, ce salaud.

Sa main fit un geste expressif en travers de sa gorge.

Ralph Pleurfoy s'approcha d'Esperenza.

– Il faut nous aider maintenant. Et vite.

Malko s'était approché d'un des civils de la Digepol. Il lui demanda :

– Vous allez la mettre en prison ensuite.

– Oui, c'est ça, fit l'autre un peu trop vite. Nous allons la mettre en prison pour quelque temps...

Malko plongeait ses yeux dorés dans les siens, il avait compris.

– Vous allez la tuer, dit-il lentement. Pour qu'elle ne parle pas. Après l'avoir torturée pour qu'elle parle. Ralph vous allez laisser faire cela ?

Ralph Pleurfoy haussa les épaules.

– Pas mes affaires. Elle est Vénézuélienne.

Il y eut un long silence. Le civil, mal à l'aise, sautait d'un pied sur l'autre.

Esperanza morte, le voyou liquidé, il ne resterait aucune trace de l'interrogatoire. Désespérément, Malko chercha qui pourrait l'aider.

C'était une situation digne de Kafka. Personne ne voulait vraiment la tuer, mais elle était condamnée à mort aussi sûrement que si elle se trouvait devant un peloton d'exécution.

– Je vais prévenir son père, annonça-t-il. Il saura qui l'a tuée.

À ce moment, il croisa le regard des deux civils et comprit qu'ils ne le laisseraient pas sortir vivant de la pièce. Ralph Pleurfoy sentit la tension aussi et dit vivement :

– Nous allons avoir du travail. Alors cessez vos conneries.

Il appuya sur le bouton du combiné radio.

– Delta un, ici Papa.

Aussitôt une voix claire répondit :

– Papa, ici Delta un. Tout va bien. Nous traversons Marquetia. Peu de foule, pas d'incidents. L'hélicoptère est au-dessus de nous. Nous serons au Centre Simon-Bolivar dans vingt minutes. À vous.

– Bien reçu, Delta un. Ici Papa. Terminé.

Ralph Pleurfoy coupa le son et se tourna vers Esperenza.

– Qu'avez-vous préparé ? Nous avons vingt minutes.

Elle leva sur lui un visage redevenu dur, aux yeux vides.

– Je veux que vous me promettiez de ne pas me faire de mal.

– Je vous promets qu'on ne touchera pas un cheveu de votre tête tant que je serai au Venezuela, affirma Pleurfoy. Mais parlez, nom de Dieu.

Il ne s'engageait pas à grand-chose. Son séjour se terminant avec le départ du vice-président

– Je resterai près de vous, renchérit Malko. Mais parlez, je vous en prie, il y a déjà assez de morts...

Ils avaient l'air de confesser une petite fille voleuse de confitures.

– Alors ?

La voix de Ralph Pleurfoy était redevenue menaçante.

– Il y a un homme avec un fusil, avoua-t-elle dans une toute petite voix.

– Où ?

Malko et Ralph Pleurfoy avaient parlé ensemble. Ralph retrouva le premier son sang-froid. Il remit ses émetteurs en marche.

– Delta Un de Papa, répondez.

La voix habituelle répliqua aussitôt :

– Ici Delta un, je vous écoute.

– Pouvez-vous ralentir un peu ? Afin d'arriver en retard au Centre Simon-Bolivar ?

Instantanément la voix invisible changea.

– Il y a du grabuge ?

Ralph Pleurfoy se fit onctueux.

– Pas du tout. Mais deux ou trois gros bonnets vénézuéliens sont en retard.

Le soulagement fut aussi vite perceptible que la tension l'avait été.

– O.K., O.K., on passe à cinq milles. Ça ira ?

– Ça ira. Terminé.

Les hommes de la Digepol regardaient Esperenza avec l'air de

matous à qui on retire un canari boiteux. Ralph vint se planter en face d'elle.

– Qui est-ce ?

– Jose Angel, fit Esperenza. El Dorado le connaît.

– C'est vrai, confirma Malko. Il est dangereux. C'est un ancien de la Légion des Caraïbes.

– Il a une lunette, demanda Pleurfoy ?

Esperenza baissa la tête.

– Oui.

Ralph frappa du poing dans sa paume.

– Imbécile !

Malko ignorait à qui il s'adressait. L'Américain reprit :

– Où est-il ?

Elle hésita.

– Si vous me jurez de ne pas lui faire de mal, je vous dirai dans quel building il se trouve.

Malko crut que Ralph Pleurfoy allait avaler sa cravate.

– Vous voulez qu'on aille le chercher avec un tapis rouge et des fleurs ! rugit-il. C'est un tueur, un dingue, un... un...

Il s'en étrangeait de rage.

– C'est moi qui lui ai donné les ordres, fit Esperenza tête baissée. Je ne veux pas qu'on le tue.

Ralph respira profondément.

– Écoutez, on essaiera de le piquer sans trop de casse. Et on ne tirera pas les premiers. Mais je ne veux pas me faire descendre pour vos beaux yeux. Si dans vingt minutes ce type n'est pas en face de moi le vice-président ira directement à l'ambassade.

Esperenza dit d'une voix presque, imperceptible :

– Il se trouve dans le Corazón-de-Jesus¹.

– Où ? hurla Pleurfoy, qui sentit sa raison vaciller.

– C'est le building d'en face, précisa Esperenza. Il est sûrement là,

parce qu'il avait déjà caché son fusil dans l'immeuble hier.

Pleurfoy regarda le civil de la Digepol.

– Faites fouiller l'immeuble immédiatement.

Le Vénézuélien secoua la tête.

– Señor, c'est un des plus grands immeubles de Caracas. Rien que des bureaux. Il y a des centaines de fenêtres. Il faudra au moins une heure pour le fouiller en entier. Le convoi sera arrivé depuis longtemps. Aujourd'hui, c'est congé, tous les bureaux sont vides.

Ralph Pleurfoy prit vingt ans d'un coup.

– C'est foutu. On n'aura jamais le temps, murmura-t-il. Je vais arrêter le convoi.

– J'ai une idée, dit soudain Malko. Il est certainement planqué à une fenêtre. Avec des jumelles, on le repérera, de ce bâtiment-ci. Vous pouvez détourner le convoi au dernier moment.

Ralph se raccrocha à cette dernière chance. Il se voyait déjà sous-vice-consul de l'île de Pâques.

– Pour une fois, vous avez une bonne idée. Allons-y.

Il prit Esperenza par le bras.

– Vous, ne faites pas l'idiote...

CHAPITRE XX

Les fenêtres de l'immeuble Corazón-de-Jesus scintillaient au soleil. C'était un des quatre énormes buildings bâtis au croisement de l'avenida Simon-Bolivar et de l'avenida de las Fuerzas-Armadas, les plus hauts de Caracas.

Dick, Ralph, Malko, Esperenza, quatre civils de la Digepol et les deux gorilles se tenaient sur la terrasse de l'immeuble jumeau, de l'autre côté de l'avenida Simon-Bolivar, et scrutaient les fenêtres en face d'eux.

Chris Jones et Milton Brabeck avaient chacun un fusil à lunette, un Garrand semi-automatique. Un des civils de la Digepol portait en sautoir une énorme paire de jumelles.

En bas, un cordon de troupes entourait l'immeuble. Ils étaient perdus dans le déploiement de forces entourant la petite estrade où le vice-président des États-Unis allait prononcer son discours en présence du maire de Caracas.

L'estrade se trouvait dans l'angle de tir de presque toutes les fenêtres du Corazón-de-Jesus.¹ Il suffisait de quelques secondes à un tireur exercé comme Jose Angel pour apparaître, viser et tirer.

Appuyé à la rambarde de ciment Ralph Pleurfoy scrutait les fenêtres une à une. La plupart étaient fermées à cause de l'air conditionné. Quelque part dans cet énorme bloc de béton Jose Angel était aux aguets. Prêt à tuer. Des équipes de la Digepol avaient commencé à fouiller l'immense bloc avec précaution. Mais il n'y avait pas assez d'hommes.

Esperenza ne disait rien. Les mains toujours menottées, elle suivait docilement le Vénézuélien qui la tirait par une chaîne d'acier, comme un animal dangereux.

– Descendons quelques étages, proposa Malko. Je ne pense pas qu'il soit si haut. Il aurait du mal à viser.

Un quart d'heure plus tard, ils avaient atteint le sixième étage, découragés et énervés, sans avoir rien vu. Toutes les fenêtres étaient closes et l'immeuble semblait désert. À croire que Jose Angel avait renoncé ou qu'Esperenza leur avait menti. Ce qui était encore possible.

Ralph Pleurfoy était de plus en plus nerveux. Chaque fenêtre du Corazón-de-Jesus lui semblait une ennemie personnelle.

– Encore dix minutes, fit-il. Si nous ne le trouvons pas, j’arrête tout.

Malko était aussi nerveux que lui. C’était bête d’échouer si près du but. Milton et Chris examinaient chaque fenêtre à travers leur lunette. Les armes qu’ils avaient, des Garrand à haute vitesse initiale, pouvaient toucher un morceau de sucre à cent mètres. Alors, la tête d’un homme...

Encore fallait-il l’apercevoir.

En bas, la foule s’amassait avec, au premier rang, les enfants des écoles, achetés à coup de sucreries, et ensuite des rangées d’uniformes chamarrés. Ensuite les civils soigneusement triés.

Ralph remarqua :

– Dans cinq minutes, on va pouvoir dire à tout ce beau monde de rentrer à la maison.

Malko regarda en bas. La foule était bien rangée, l’avenue Simon-Bolívar dégagée et les haut-parleurs jouaient l’hymne du Libertador qui n’était autre que la musique de *Docteur Jivago*, un peu arrangée. Le Venezuela ne payait de droits d’auteur à personne, ce qui simplifiait bien des choses.

Une petite fille tout de blanc vêtue attendait sagement au premier rang des officiels, une statue de la Vierge posée sur un coussin rouge, devant elle : le cadeau symbolique des écoles religieuses de Caracas au vice-président.

En tendant l’oreille, on entendait, au nord-ouest, les sirènes du cortège officiel qui venait d’atteindre l’avenue Sucre.

– Il va certainement se montrer, dit Malko. Ne serait-ce que pour repérer l’estrade. Avant l’arrivée du cortège. Cela nous laissera le temps d’intervenir.

Ralph secoua la tête.

– Et s’il tire directement en visant au dernier moment, c’est vous qui écrirez mon rapport expliquant que vous saviez qu’un attentat allait avoir lieu et que vous n’avez rien fait.

« Non, J’arrête tout ; tant pis pour les Vénézuéliens. Ils le verront à la télé.

Le plus âgé des civils vira au mauve. Le bain d’El Dorado se rapprochait à vue d’œil. Si le chef de la Sécurité était déshonoré, cela

risquait de barder.

– Señor Pleurfoy, dit-il timidement, attendons encore un peu, la voiture n'est pas encore en vue.

Les sirènes se rapprochèrent Un motard vénézuélien arriva tout seul et stoppa près de l'estrade. Le cortège n'était plus loin. Ralph ouvrit son émetteur.

– Delta un de Papa. Où êtes-vous ?

– Nous tournons autour de la plaza O'Learey ! fit la voix anonyme de Delta un.

– *Madre dios !*

L'exclamation venait d'un des Vénézuéliens de la Digepol. Malko ne dit rien, nuis son poulx s'accéléra. Une des fenêtres du septième étage venait de s'entrouvrir, un peu au-dessus d'eux. La quatrième en partant de la gauche.

– Je crois qu'il y a quelqu'un, fit-il à voix basse à Pleurfoy, comme si l'homme à cinquante mètres d'eux pouvait l'entendre.

– Où ?

La voix de Ralph Pleurfoy était au bord de l'hystérie.

— La quatrième fenêtre, au septième étage. Regardez.

Il y eut un double claquement métallique. Les deux gorilles venaient de faire monter une balle dans le canon de leurs Garrand.

Tous les yeux étaient fixés sur la fenêtre, où personne ne se montrait. Comme si elle avait été ouverte par un courant d'air.

Soudain, ils le virent

Jose Angel était vêtu d'une chemise blanche, portait des lunettes noires. Il resta quelques secondes en vue, regardant vers le bas et se recula. Apparemment, il ne portait aucune arme.

Esperenza n'avait pas bougé, comme pétrifiée.

Les deux gorilles réglaient fiévreusement leur lunette. En bas, un second motard arriva à toute vitesse et stoppa sa sirène au dernier moment. Le son mourut avec un bruit sinistre. Ralph Pleurfoy semblait avoir retrouvé tout son calme.

– Vous êtes certains de l'avoir avant ? Demanda-t-il.

L'œil gris de Chris était vissé à la lunette.

– Il n'aura même pas le temps de poser le bout du canon, dit-il. Il sera mort avant de s'en rendre compte. Et Milton peut en dire autant, n'est-ce pas Milton ?

– Sûr.

Une seconde, Ralph demeura silencieux, comme pour bien se pénétrer de leurs paroles. Intellectuellement il savourait la situation. C'était le voleur volé. L'homme qui se préparait à tuer était lui-même en danger de mort. Et à la minute où il se déciderait, il mourrait. Personne ne se doutait de ce jeu cruel et sans merci. Les petites filles des écoles commencèrent à répéter une chanson de leurs voix cristallines.

Ralph Pleurfoy donna un ordre par radio. Il arrêta la fouille de l'immeuble.

– Vous me jurez qu'il est seul ?

Il s'était penché sur Esperenza. Elle répondit sans hésitation :

– Oui.

Ralph hocha la tête. Il en oubliait presque le vice-président, pris par le jeu.

Malko souhaitait de tout son cœur que l'homme ne se montrât plus, sans trop y croire. Il connaissait Jose Angel. Il ne reculerait pas. Esperenza aurait mieux fait de se contenter d'imprimer des tracts...

Les sirènes éclatèrent tout à coup, beaucoup plus proches. Brusquement inquiet, Ralph se pencha sur les gorilles.

– Vous êtes sûrs qu'il ne peut pas tirer de l'intérieur sans que vous le voyiez ?

– Certain, affirma Chris. Sa fenêtre est notre homologue. Pour tirer en bas, je serais obligé de me pencher.

La *motorcade* n'était plus qu'à deux cents mètres.

Les premiers motards arrivèrent à toute vitesse, stoppèrent et descendirent lourdement de leurs machines.

– Attention, souffla Ralph.

Chris et Milton se raidirent. La fenêtre, en face, s'ouvrit un peu plus, et Malko eut le temps d'apercevoir, une fraction de seconde, le canon

d'un fusil.

Les deux coups de feu retentirent ensemble, à une fraction de seconde près. En dépit des silencieux équipant les Garrand, Malko eut l'impression que sa tête éclatait.

Esperenza cria, se rejeta en arrière.

Impassibles, les deux gorilles attendaient. Mais plus rien ne bougeait à la fenêtre en face. Le fusil et l'homme avaient disparu.

– Vous l'avez eu ?

La voix de Ralph était à la fois tendue et déçue. L'excitation tombée d'un coup. Tout s'était passé si vite que Malko se demanda s'il n'avait pas rêvé. La fenêtre était vide comme les autres.

– Nous l'avons touché, rectifia Chris, Je l'ai vu dans la lunette. Mais on ne sait jamais.

Ils restèrent en position de tir.

Esperenza pleurait sans retenue. Ralph donna par radio l'ordre d'aller fouiller la pièce où devait se trouver le tueur. Les secondes suivantes parurent interminables. Puis une silhouette en uniforme parut à la fenêtre du Corazón-de-Jesus.

Juste au moment où la Lincoln du vice-président stoppait en bas.

Ralph Pleurfoy manœuvra frénétiquement son transistor.

– Alors ?

– Il y a un type mort, fit une voix espagnole très excitée. Avec un fusil près de lui. Il a un sacré trou dans la poitrine et il lui manque la moitié de la tête.

La tête, c'était Milton. Il avait toujours tendance à viser un peu haut.

Ralph Pleurfoy avait du mal à dissimuler son soulagement. Il tapota l'épaule d'Esperenza d'un air protecteur. Il était redevenu l'universitaire élégant qu'on croise dans les cocktails snobs de Washington.

– Continuez à surveiller l'immeuble, ordonna-t-il aux gorilles. On ne sait jamais. Mais nous avons fait du bon boulot

Il était aussi fier que s'il avait appuyé lui-même sur la détente.

Malko fixait la fenêtre où était apparu le tueur. Pauvre Jose Angel. Pour se changer, les idées, il regarda le vice-président descendre de la

Lincoln et grimper sur la petite estrade, entouré de gorilles américains et vénézuéliens. Personne n'avait prêté attention aux deux coups de feu, confondus avec les pétarades des motos.

Esperenza s'approcha à son tour de la fenêtre. Ses poignets étaient toujours menottés, mais le policier de la Digepol ne tenait plus le bout de la chaîne.

Le vice-président achevait de serrer les mains. Lentement la petite fille qui portait la Vierge blanche s'approcha de lui, son offrande en équilibre sur le coussin rouge. On l'avait affublée d'une couronne de fleurs totalement ridicule. En dépit de la mort de Jose Angel, Malko éprouvait un soulagement un peu lâche. Maintenant, le vice-président disparaissait sous les gorilles et un épais cordon de militaires le séparait de la foule plutôt clairsemée. Même Tacones et El Cura ne pourraient rien tenter.

Un peu plus loin, un étudiant poussa un cri hostile et fut immédiatement entouré par quatre civils qui l'assommèrent proprement et s'assirent dessus.

Pas une fausse note ne devait troubler les retrouvailles populaires entre le Venezuela et les USA.

Malko se dit qu'il n'avait plus rien à faire là. Il n'allait quand même pas assister au discours et applaudir. En reculant, son regard tomba sur le profil d'Esperenza. Elle était penchée à tomber, buvant le spectacle des yeux.

Il en fut si stupéfait qu'il faillit lui demander une explication. Elle n'avait plus dit un mot depuis la mort de Jose Angel, et il comprenait facilement ce qu'elle éprouvait

C'était quand même elle qui l'avait dénoncé, pour sauver sa peau.

Se sentant observée, elle tourna la tête dans sa direction. Une fraction de seconde, Malko vit briller dans les yeux sombres une lueur de joie et d'orgueil qui disparut instantanément. Il n'eut plus devant lui qu'une jeune fille abattue au bord des larmes.

– J'ai mal, dit-elle. Je voudrais qu'on m'enlève ces menottes.

Sur un signe de Ralph Pleurfoy, un des policiers ôta les menottes et la chaîne. Esperenza se frotta machinalement les poignets. Malko baissa les yeux et remarqua qu'ils n'étaient nullement rouges et gonflés. Esperenza jouait la comédie

Pourquoi ?

Elle ne pouvait absolument rien tenter.

Un malaise oppressa brusquement Malko. L'expression d'Esperenza l'avait troublé. Ce n'était pas celle d'une fille qui vient de dénoncer son complice, mais un regard plein de fierté. Or, elle était prisonnière, Tacones et El Cura ne s'étaient pas montrés, et Angel, le tueur, était mort, avec deux balles dans le corps.

Pourquoi avait-elle un regard de triomphe ?

Malko se pencha à la fenêtre. La cérémonie semblait toujours au même point. À côté de la petite fille, le maire de Caracas prononçait son discours. En se retournant, il lut une tension incroyable sur le visage d'Esperenza.

Cette fois, il fut certain que quelque chose était en train de se passer sous ses yeux. Quelque chose de terrible dont personne ne se doutait

Il arracha les jumelles du cou d'un des policiers de la Digepol et de nouveau examina la scène, en bas. Un détail lui sauta aux yeux immédiatement. Un truc idiot.

La statue de la Vierge, portée par la petite fille.

Elle était identique à celles qu'il avait vues le matin dans la boutique où il pensait trouver Tacones.

La petite fille était parfaitement impassible. Une petite métisse indienne aux grands yeux bruns en amande, soigneusement briquée pour la circonstance, mignonne dans une petite robe blanche. Malko comprit d'un coup.

Il appela Pleurfoy.

– Vite. Prévenez le président qu'il s'en aille tout de suite. Il est en danger de mort.

Ralph Pleurfoy en resta muet de stupeur.

– Mais...

– La statue, cria Malko. Je suis sûr qu'elle est bourrée d'explosifs. Le tueur, ce n'était qu'une sécurité.

Ralph Pleurfoy n'eut pas le temps de répondre. Esperenza s'était jetée sur Malko, hurlant des injures, griffant, mordant le visage, déformée par la haine.

Ralph, fiévreusement, enclencha la radio et commença à appeler.

Sans succès.

Pendant le discours, son correspondant avait fermé le son. L'Américain se rua à la fenêtre.

La petite fille portant la statue était à trois mètres du président.

L'Américain hurla de toute la force de ses poumons

– *Keep out ! keep out !*

Sa voix couvrit à peine le bruit des haut-parleurs. Quelques membres du service de sécurité levèrent la tête. Ralph avait l'impression que les secondes défilaient à une vitesse infernale. Le temps de dévaler jusqu'à l'estrade, d'atteindre le vice-président, d'expliquer la situation, tout avait le temps de sauter, si Malko avait raison.

Deux policiers réussirent enfin à détacher Esperenza de Malko. Elle hurlait sans discontinuer, en pleine crise d'hystérie.

Ralph Pleurfoy arracha soudain le fusil des mains de Chris Jones, et le braqua dans la direction de l'estrade.

– Hé ! cria le gorille, vous êtes dingue ou quoi ?

Sans répondre, Ralph Pleurfoy affermit la crosse contre sa joue.

La réaction du gorille fut immédiate. Sa main droite partit comme un dard vers la nuque de Pleurfoy qui s'effondra sur l'appui de la fenêtre, assommé comme un lapin. Chris attrapa au vol le fusil qui risquait de tomber dans le vide.

– Nom de Dieu ! il est dingue, explosa-t-il. Il voulait descendre le président.

C'étaient quand même des machines bien huilées, ces gorilles. Dressés à réagir aux situations les plus inattendues. On agissait d'abord et on réfléchissait après.

– Ce n'est pas le président qu'il voulait descendre, fit Malko, mais la petite fille.

– La petite fille ?

Cette fois, ce fut Malko que Chris regarda avec inquiétude. Est-ce qu'ils étaient devenus fous. Prudemment, il recula d'un mètre.

– La statue qu'elle tient est bourrée d'explosifs, expliqua Malko. Tout va sauter et le président avec...

– Nom de Dieu ! fit Chris.

– Donnez-moi cela, fit Malko, j'ai une idée.

Il lui prit le fusil des mains, et se mit à sa place. Il tâtonna quelques

secondes avant de régler la lunette à sa vue. Le visage béat du président passa dans son champ de vision et il baissa un peu l'arme. La gerbe de micros ferait une cible parfaite, personne ne se trouvant derrière. Doucement il appuya sur la détente.

Le lourd fusil recula sèchement contre sa joue.

En bas, deux des micros tombèrent comme des fleurs coupées. Le vice-président leva la tête vers la façade d'acier et de béton. Il y eut une clameur quand les officiers aperçurent le canon de fusil. Fiévreusement un gros général vénézuélien voulut dégainer son revolver et ne trouva qu'une pochette de soie. Sa femme savait qu'il transpirait toujours dans les réceptions officielles.

Malko appuya une seconde fois sur la détente. Cette fois, la balle fit sauter un énorme éclat de bois de la tribune. Calmement, il continua son tir, visant tous les endroits où personne ne se trouvait. Il perça le réservoir d'une des motos, et l'essence commença à se répandre sur la machine renversée.

C'était la panique. À quatre pattes derrière l'estrade, le vice-président essayait de conserver un peu de dignité. Les officiers vénézuéliens et les quatre barbouzes américaines le couvraient tant bien que mal de leur corps, tout en l'entraînant vers la Lincoln.

Les soldats repoussaient les badauds et cherchaient à se mettre à l'abri. L'un d'eux fit partir par mégarde une rafale de son fusil automatique et cela ajouta encore à la panique. Seule la petite fille qui portait la statue n'avait pas bougé. Terrorisée, elle cherchait autour d'elle quelqu'un qui lui vienne en aide, n'osant pas jeter la statue et se sauver comme tout le monde.

Au contraire, elle s'y accrochait comme si la Vierge avait pu la protéger.

Malko se recula vivement au moment où une grêle de balles encadrait la fenêtre. Plusieurs projectiles pénétrèrent dans la pièce, arrachant des morceaux de plâtre.

Ralph Pleurfoy se redressa lentement, encore groggy. Malko risqua un œil à la fenêtre. Un groupe entraînait le président vers la Lincoln. Il était en principe sauvé. Mais son cœur se serra en voyant la petite fille toujours immobile devant la tribune vide.

Soudain, une explosion sourde secoua le building. Toutes les vitres se brisèrent et Malko reçut plusieurs éclats dont l'un déchira son costume d'alpaga dans le dos. La détonation se répercuta longtemps entre les deux murailles de béton. Malgré le risque, Malko se pencha

et regarda en bas.

La petite fille à la Vierge avait disparu. À sa place il y avait maintenant une grosse tache noire avec un petit entonnoir. Aucune trace d'elle, comme si elle n'avait jamais existé.

L'estrade avait été soufflée complètement et ses débris avaient volé dans toutes les directions. Partout, il y avait des corps étendus, blessés ou morts. Deux officiers vénézuéliens étaient couchés sur le dos, probablement morts, à quelques pas de la tribune.

Lentement quelques personnes commencèrent à se relever. C'est alors que Malko aperçut la Lincoln présidentielle. Elle n'avait pas eu le temps de s'éloigner beaucoup et le souffle de l'explosion l'avait fait sortir de l'avenue Simon-Bolivar, la projetant contre la rambarde d'acier. Un peu plus, elle atterrissait dans la gare des autobus, en contrebas. Mais il n'y avait que des tôles froissées. Le vice-président était sûrement indemne.

On relevait les blessés, les policiers couraient dans tous les sens. Une femme tomba à genoux près du corps de son mari. Malko détourna la tête, écœuré.

A quoi bon tout cela ?

Soudain, il aperçut la couronne de fleurs de la petite fille. Le souffle l'avait projetée au sommet d'un mât supportant les drapeaux vénézuéliens et américains entrecroisés.

Ralph Pleurfoy farfouillait dans sa radio. Mais tout ce qu'il pouvait faire maintenant était bien inutile. Esperenza, maintenue par les deux civils, crachait comme un chat en colère. Malko s'approcha d'elle, le visage grave.

– Vous étiez au courant de cela, n'est-ce pas ? En dehors du président et des autres vous saviez que cette petite fille allait mourir...

– Salaud, cria la Vénézuélienne. Horrible salaud ! Elle est plus heureuse où elle est Pour crever de faim dans un ranchito et devenir putain à douze ans.

– Idiote, répliqua Malko, ivre de rage. Regardez votre révolution.

Il la prit par le bras et la mena à la fenêtre, la forçant à regarder en bas.

Une ambulance enfournait les blessés les plus grièvement atteints. Un peu partout, des infirmiers soignaient des corps étendus. D'autres

ambulances arrivaient de tous les coins de Caracas.

Cinq morts étaient déjà alignés contre les débris de l'estrade, dont une femme aux vêtements arrachés par l'explosion. Et un enfant.

Sans compter la petite fille, transformée en chaleur et en lumière.

– Alors, dit Malko amèrement. C'est ça votre révolution ? Vous n'avez même pas réussi à tuer le vice-président

La Lincoln s'éloignait tant bien que mal, escortée de motards, la carrosserie enfoncée et un pneu à plat.

Esperenza contemplait le spectacle, le regard fou, le visage ratatiné par la souffrance. Brutalement, elle échappa à la main de Malko, se hissa sur l'appui de la fenêtre. Une fraction de seconde, elle resta en équilibre au-dessus du vide.

Puis, elle sauta.

CHAPITRE XXI

Un chien agonisait sur le bord de la route, sa gueule s'ouvrant et se fermant spasmodiquement. Felipe, le policier de la Digepol, ne tourna même pas la tête. Depuis le début du voyage, ils avaient bien croisé une bonne vingtaine de chiens crevés et enflés, mangés par les vautours, sur le bord de la route.

Malko ne réagit même pas. La tête rejetée en arrière, les yeux fermés, il luttait contre le tremblement qui l'agitait.

La malaria. Une attaque foudroyante. Cela l'avait pris le soir même de leur arrivée à Maracaïbo, à la recherche de Tacones et El Cura. Il avait tenu à venir lui-même. En plus, il pouvait les identifier. Mais à l'Hôtel Vera-Cruz, où ils auraient dû se trouver d'après les déclarations d'Esperenza, le patron avait prétendu ne pas les connaître.

Deux heures plus tard, à l'Hôtel El Lago, Malko avait commencé à trembler comme une feuille. Et Felipe l'avait convaincu de reprendre la route de Caracas, où il serait mieux soigné.

Ils roulaient vers Carora, petit centre minier. Les montagnes entourant le lac Maracaïbo avaient fait place à une sorte de savane hérissée de cactus jaunâtres de sécheresse, rabougris et pitoyables.

La vieille Falcon avançait tant bien que mal sur le ruban de goudron brillant, serpentant entre les collines désolées.

Le visage blafard du petit tueur hantait Malko. À cause de la petite métisse indienne qui ne demandait pas à mourir. Il était furieux que Felipe l'ait forcé à regagner Caracas pour soigner sa malaria. Mais il reviendrait à Maracaïbo.

La route montait, et la Falcon ralentit. En haut de la côte, ils traversèrent un hameau. Quelques quartiers de viande de mouton pendaient à l'étalage d'un boucher de plein air. Un autre commerçant exposait des hamacs de couleurs vives et quelques poteries. Les cases sommeillaient au soleil brûlant, et il n'y avait pas âme qui vive dehors.

Un énorme camion semi-remorque de la Caribe les croisa dans un nuage de diesel mal réglé. Le chauffeur, torse nu, était penché à

l'extérieur de sa cabine pour avoir un peu d'air.

– Combien de temps pour Barquisimeto ? demanda Malko.

– Deux heures, fit Felipe.

Barquisimeto, c'était la moitié du parcours. Et ensuite, à partir de Valencia, on retrouvait l'autoroute jusqu'à Caracas.

Le silence retomba. Ils croisaient très peu de véhicules. D'ailleurs, c'était l'heure de la sieste. Soudain, Felipe freina et se rangea sur le côté.

– J'ai envie de pisser.

Malko descendit pour se dégourdir les jambes. Dès qu'on ne roulait plus, la chaleur vous écrasait implacablement.

Trois petites croix étaient plantées au bord de la route surmontant un mini-mausolée. Malko s'approcha et lut trois prénoms : « Miguel – Pedro – Maria. » Et une date : « 18 janvier 1964. »

– Pourquoi ces gens sont-ils enterrés ici ? demanda-t-il. Curieuse coutume.

Felipe secoua la tête.

– Ils ne sont pas enterrés ici. Mais ils sont morts là. Chaque fois qu'il y a un accident mortel sur la route, les parents font planter une croix à l'endroit où les victimes se sont tuées.

Malko avait vu beaucoup de croix depuis Caracas. Il se sentait de moins en moins bien. La fièvre faisait battre ses tempes, il ne voyait presque plus et avait l'impression que son estomac avait triplé de volume. Felipe le regarda avec inquiétude.

– Ça va ? Vous voulez boire quelque chose ?

Malko enfonça le goulot de la bouteille de Pepsi Cola entre ses lèvres sèches. Mais, au bout de deux gorgées, il dut renoncer. Le liquide le gonflait sans le rafraîchir. Encore six heures de route au moins jusqu'à Caracas. Un vrai supplice. Et pas d'avion, rien, aucune chance d'abrégier la torture.

– Repartons, dit-il.

Ses dents claquaient tellement qu'il dut serrer la mâchoire de toutes ses forces pour éviter de faire un bruit qui lui semblait ridicule.

Il s'effondra dans la Falcon, cherchant une position où il ne serait

pas trop mal.

Soudain, une Volkswagen jaune surgit derrière eux, du virage, venant de Maracaibo. Elle freina, comme pour s'arrêter, puis accéléra et les doubla. Mais, dix mètres plus loin, elle se rabattit et stoppa sur le bas-côté de la route. Malko n'y faisait même pas attention quand le juron de Felipe le fit sursauter.

À grand-peine il se retourna. Les portières de la Volkswagen étaient ouvertes. Deux hommes s'avançaient vers eux. L'un portait un fusil de chasse à canon scié, une arme terrible à bout portant.

L'autre était Tacones Mendoza.

À bout de bras, il balançait le long P. 08 que Malko connaissait bien. Il portait ses éternelles lunettes noires carrées.

Felipe sortit précipitamment de la boîte à gants un colt automatique 11,43, qu'il arma.

– Faites demi-tour, dit Malko. Ils sont les plus forts.

Il se sentait hors d'état de combattre.

Le moteur de la Falcon couina longuement. Le premier tueur se mit à courir.

Felipe jura entre ses dents, un œil sur le rétroviseur. Enfin, les six cylindres rugirent. Une des roues de la Falcon fit jaillir le gravier, gênant le tueur. Celui-ci lâcha ses deux coups au moment où la voiture faisait demi-tour.

Une volée de gros plombs fit voler en éclats la glace arrière du côté de Malko.

Tacones Mendoza avait déjà fait demi-tour et courait vers la Volkswagen.

La Falcon atteignit la descente et accéléra, vibrant de tous ses rivets. De plus, à cet endroit, la route était particulièrement défoncée. Pendant deux ou trois minutes, Felipe se concentra sur sa conduite. Malko avait les yeux fermés, luttant contre une atroce migraine.

Il les rouvrit en sentant la voiture déraper violemment.

Une paroi rocheuse lui sauta au visage et, instinctivement, il se redressa sur son siège. Cramponné au volant, le Vénézuélien parvint à remettre la Falcon en ligne. La route serpentait en longs virages en épingle à cheveux, pas le moins indiqués.

Malko se retourna et eut l'impression que des millions d'aiguilles s'enfonçaient dans sa nuque. Il plissa les yeux et aperçut, en haut des lacets, une petite tache jaune : la voiture des tueurs.

– Felipe passa brutalement en « low », car la route remontait, mais la Falcon fit un tout petit bond en avant. Le Vénézuélien marmonnait entre ses dents d'effroyables menaces contre les chiens qui lui avaient loué ce cercueil à roulettes.

Ils repassèrent devant le hameau plein de hamacs. Ils étaient maintenant sur un plateau désertique. Au loin, on apercevait les montagnes qui bordent le lac Maracaïbo, voilées de nuages.

– Il faut atteindre le poste de police de Sicare, dit Felipe.

Malko retint un gémissement. Sa bouche était affreusement sèche, des lueurs passaient devant ses yeux, et il avait du mal à ne pas hurler, avec l'impression qu'un brasier le consumait intérieurement. Felipe lui jeta un coup d'œil inquiet.

– Ça ne va pas ?

Ça n'allait pas du tout. Mais ce n'était pas vraiment le moment. L'accélérateur au plancher, la Falcon se traînait.

– On ne peut pas les semer ?

Felipe secoua la tête.

– Si nous sortons de la route, nous crevons nos quatre pneus en trois minutes. Et ce sont des pistes en cul-de-sac.

Ils roulèrent en silence, puis Felipe annonça, après avoir regardé dans le rétroviseur :

– Les voilà.

La petite voiture jaune était à moins de deux cents mètres derrière eux et se rapprochait. Malko voyait le pied de son compagnon écrasé sur l'accélérateur. L'aiguille oscillait entre quatre-vingt-dix et cent.

Malko prit le colt posé sur la banquette et ouvrit péniblement la fenêtre. L'air frais sur son visage lui fit du bien lorsqu'il se pencha à la glace, mais l'arme semblait peser dix kilos au bout de son bras.

Appuyant sa main droite sur son coude gauche, il essaya de viser.

La tête lui tournait. La tache jaune de la Volkswagen dansait devant lui comme un phantasme. Renonçant à viser, il tira deux fois au jugé. Il ne vit pas l'impact de ses balles, mais la voiture jaune fit un écart violent vers la droite, pour sortir de son angle de tir.

Apparemment, il ne l'avait pas atteinte.

Il rentra la tête, épuisé. Il aurait fallu ramper jusqu'au siège arrière, briser la lunette et tirer de là, mais il n'en avait pas la force.

Felipe cria soudain :

– Attention !

Un choc sourd secoua la Falcon, et Malko vit la lueur orange jaillir du fusil de chasse à canon scié. La rafale visait les pneus mais avait été tirée trop haut. Le temps pour les autres de recharger, ils avaient quelques secondes de répit. Heureusement la route recommençait à descendre. Felipe plongea dans les lacets, sans ralentir.

Les premiers virages furent pris si brutalement que Malko ne pensa plus qu'à s'accrocher. Chaque secousse brutale l'ébranlait jusque dans les plus petits de ses os en une douleur insidieuse et aiguë à la fois. Il n'avait plus peur de filer dans un ravin, plus peur d'être truffé de plomb. N'importe quoi pour des draps blancs et un peu de repos. Brusquement, il se rendit compte qu'il avait parlé tout haut, qu'il délirait...

Felipe n'y prêtait aucune attention, occupé à maintenir la Falcon sur la route. Si un camion arrivait en face dans un virage, c'était fini...

Les pneus laissaient à chaque virage le peu de caoutchouc qu'ils avaient encore. Mais la voiture jaune disparut de nouveau.



De nouveau, la route montait à travers les collines désertes. Felipe essuya la sueur sur son front et regarda Malko. Ce dernier semblait dormir, haletant légèrement la bouche ouverte, la tête renversée en arrière sur la banquette. Le colt était sur ses genoux, avec encore sept cartouches dans le chargeur.

Le poste de police de Sicare était encore loin. D'ici là ils ne passeraient que des hameaux. En plus c'était dimanche, et il y avait très peu de circulation. Leur seule chance était de tomber sur une patrouille anti-guérilleros, effectuant un contrôle volant. Malko gémit dans son demi-délire et bougea. Le colt tomba par terre et glissa sous le siège. Felipe donna un coup de coude à son compagnon.

– Le pistolet ! Il faut le ramasser.

Conduisant d'une main, il envoya sa main sous la banquette mais

parvint seulement à faire un écart qui les envoya à un mètre du ravin.

Le mot « pistolet » était arrivé péniblement au cerveau de Malko. Il se coucha à demi sous la banquette et envoya son bras à la recherche de l'arme. Dans cette position, le sang lui venait à la tête et il avait l'impression que son crâne allait se détacher de ses épaules et tomber. Il s'accrocha de toutes ses forces pour ne pas s'évanouir.

Le visage au ras du plancher, il luttait contre la nausée. Enfin, il parvint à saisir l'arme par le canon, et à la ramener centimètre par centimètre. Il se redressa, de la sueur plein les yeux, le crâne martelé par la fièvre, le colt dans la main droite. Pour reprendre un peu son souffle, il appuya son coude à la portière.

Juste au moment où Felipe freinait pour éviter le cadavre d'un chien gonflé comme une outre et couvert de mouches.

La force de gravité projeta Malko en avant. Son bras heurta le montant du déflecteur et, sous le choc, ses doigts lâchèrent le pistolet. L'arme disparut dans les broussailles en contrebas de la route.

Felipe stoppa si brutalement que Malko crut passer à travers le pare-brise. Le Vénézuélien sauta dehors le premier. Il faisait une température à tomber raide. Malko l'imita, trop abruti pour penser. Il sentait encore le poids de l'arme au bout de ses doigts. Des mouches de chaleur dansaient devant ses yeux. Il fit quelques pas en titubant et s'arrêta. S'il se penchait, il s'évanouissait. Ses artères battaient dans ses tempes avec un bruit de tambour.

Felipe jura. La route était bordée d'une épaisse végétation piquante. Il aurait fallu au moins dix minutes pour retrouver le colt.

Si on le retrouvait. Pendant ce temps, les tueurs les rattraperaient. Il s'écarta et courut à la voiture. Malko était accroché à la portière, la bouche ouverte pour aspirer un peu d'air.

Il se laissa tomber sur la banquette gluante de chaleur et murmura :

– Pardonnez-moi...

Felipe embrayait

– Ça ne fait rien, dit-il.

Mais, au moment où il prenait son virage, le museau de la voiture jaune surgit au milieu de la route. Les secondes qu'ils avaient perdues étaient irremplaçables.

Le Vénézuélien passa en revue les solutions les plus insensées : faire demi-tour et se jeter contre la voiture de leurs poursuivants. Ils

risquaient d'être tués.

Se jeter dans un chemin de traverse. Mais ils ne menaient nulle part. Après, il faudrait fuir à pied, sans arme, dans la montagne. Malko était incapable de courir.

Absorbé dans ses pensées, il avait négligé le rétroviseur.

L'explosion du coup de feu lui parvint en même temps que la secousse de la charge de plomb. Machinalement, il fit un écart, redressa tant bien que mal, jura. La petite voiture jaune collait à eux comme une guêpe malfaisante.

Il vit le canon du fusil pointer par la glace de la VW et se mit à zigzaguer, priant pour que les pneus tiennent. Avec un pneu crevé, il ne ferait pas longtemps cette route.

Felipe regagna un peu de terrain. L'espoir revenait. Il jeta un coup d'œil à Malko. Celui-ci était livide. Un énorme camion de la Creole Oil les croisa, remontant lentement vers Caracas. Felipe aperçut le visage placide du chauffeur. Au passage, celui-ci fit un petit geste de la main.

Une nouvelle idée folle jaillit dans le cerveau du Vénézuélien. S'il parvenait à prendre assez d'avance et à stopper un de ces mastodontes pour qu'il se mette en travers de la route... Seulement il faudrait convaincre le chauffeur. Et, sans le colt, il n'y avait pas beaucoup de chances...

– On va y arriver, fit-il à haute voix, pour remonter le moral de Malko.

Celui-ci parvint à sourire. Le monde ne lui parvenait qu'à travers un écran ouaté. Une petite voix avait beau lui dire qu'il était en danger, il ne l'écoutait pas. En cette seconde précise, il se trouvait dans la bibliothèque de son château de Liezen, et mirait les yeux d'Alexandra dans une coupe de Dom Pérignon.

– Nom de Dieu ! fit Felipe.

La jauge d'essence était complètement à gauche, sur E.1

Pourtant, un quart d'heure plus tôt, elle était encore à moitié. Felipe frappa furieusement le cadran du plat de la main voulant croire que l'aiguille était bloquée pour une raison inconnue.

Elle resta désespérément à gauche, boudant dans son coin.

Les plombs avaient crevé le réservoir d'essence. Dans moins de cinq minutes, ils allaient être obligés de s'arrêter.

Les tueurs ne les rateraient pas dans ce désert de pierrailles où on

n'aurait pas caché un serpent.

– On n'a plus d'essence, annonça Felipe, la voix tendue. Ils ont crevé le réservoir.

La vision d'Alexandra s'effaça. Malko essaya de réfléchir, mais son cerveau était paralysé par la fièvre.

– Je suis désolé pour le pistolet, dit Malko. Laissez-moi faire. Arrêtez la voiture. Je vais descendre et vous repartirez. C'est moi qu'ils veulent. Vous aurez le temps d'aller vous cacher.

Felipe traita la Vierge de noms extrêmement malsonnants et y associa Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Puis, du coin de l'œil, il guigna l'aiguille. Mais Belzébut n'avait fait aucun miracle. L'aiguille tendait toujours vers le zéro. Autrement dit, vers le cimetière pour eux.

Comme si la Falcon avait senti qu'elle roulait ses derniers mètres, le moteur n'avait jamais aussi bien tourné. Ils avaient près d'un kilomètre d'avance sur la VW. Felipe pria de toutes ses forces pour que la terre s'entrouvrît sous les roues de l'autre voiture ou pour qu'un rocher se détachât de la montagne et la réduisit en un tas de ferraille...

Devant eux, la route recommençait à descendre. Felipe s'y engagea avec la fureur du désespoir. Jusqu'au moment où le moteur cafouilla pour la première fois.

De nouveau, le Vénézuélien traita la Vierge de tous les noms. Ce qui était profondément injuste.

Pendant quelques minutes, absorbé par les virages, il ne pensa plus à rien. Puis, au moment où il sollicitait l'accélérateur pour sortir d'une courbe, le moteur hoqueta et se tut.

Felipe scruta le paysage devant lui. Au fond de la vallée, il y avait un hameau d'une douzaine de maisons en pisé. Peut-être un des habitants possédait-il un fusil ou un revolver. De toute façon, il n'avait plus le choix. Il tourna le démarreur plusieurs fois sans que le moteur repartît.

Felipe secoua Malko.

– Nous allons nous arrêter là. Et nous cacher.

La petite voiture jaune n'était pas en vue. Ils avaient quelques minutes d'avance.

Ils arrivèrent sur la petite place, roulant au pas. Felipe stoppa

devant une grange. La place était déserte, à l'exception de trois ou quatre ânes qui brouaient mélancoliquement une herbe invisible à l'œil nu.

Malko sortit à son tour. Il faisait toujours aussi chaud. Il tituba jusqu'à une tache d'ombre, sans pour cela se sentir mieux.

Felipe désigna la grange.

– Cachez-vous là, je vais voir si je peux trouver une arme.

Il partait en courant. Il aperçut des cannes à sucre, liées en bottes.

Un souvenir d'enfance lui revint brusquement.

Aussitôt il arracha une poignée de cannes et fonça vers les ânes. Il passa les tiges, dégoûtantes de suc sous le nez des trois animaux, puis lentement recula vers la route.

Avec un ensemble touchant, les trois ânes lui emboîtèrent le pas, ruminant d'envie. À côté des brins d'herbe à la poussière, c'était le festin.

Mais ils avançaient avec une lenteur désespérante. Enfin, lorsqu'ils furent au milieu de la route, Felipe laissa tomber les cannes à sucre. Aussitôt les trois ânes commencèrent à brouter où ils se trouvaient, ravis d'une telle aubaine. Et beaucoup trop paresseux pour se déplacer tant qu'il y aurait quelque chose à mâchouiller.

Felipe s'éloigna en courant. Priant tous les saints de sa connaissance pour que la petite voiture jaune vienne percuter les ânes...

Ce serait, au minimum, un sursis.



Diego Maina sifflotait, les mains bien calées sur son énorme volant de bois. Le bruit du moteur couvrait son sifflement mais il savait qu'il sifflait et cela suffisait. Devant lui, la route était déserte, luisante de soleil. Mais Diego était habitué à la chaleur. Il avait grandi dans la moiteur des bidonvilles du lac Maracaïbo, avec, comme compagnes, la fièvre jaune et le paludisme.

Il tendit avec une fierté muette et intérieure ses énormes biceps. Il aimait son camion, son gros Mack de 275 chevaux, bien qu'il se traînât un peu dans les montées.

Ce soir, il serait à Maracaïbo. Juste à temps pour dîner. Et comme c'était dimanche, cela ferait cinquante bolos de plus.

Ça lui était égal de travailler le dimanche. Quand sa femme le lui reprochait, il lui répondait que si Dieu avait fait sept jours, c'était pour qu'on s'en serve.

Il se cala sur son siège pour une longue montée. Après ce serait une descente et encore une montée et ainsi de suite jusqu'à Machango. Derrière lui, il avait vingt-cinq tonnes de pipe-lines, énormes tuyaux d'acier noirâtre, dont la « Creole » faisait une consommation fantastique.

On ne prenait que les meilleurs conducteurs pour ces transports-là. Parce que les nerveux n'y faisaient pas long feu. Un coup de frein trop brusque et les « pipes » glissaient sur le plateau, pour venir écraser la cabine. Personne n'avait encore trouvé de système de sécurité. D'ailleurs la « Creole » s'en moquait : sa sécurité, c'était la frousse que les chauffeurs avaient de mourir écrabouillés.

Quand on avait des pipes derrière soi, on prenait toutes les descentes en seconde, en effleurant les freins hydrauliques parce que, si on se laissait embarquer, il n'y avait plus qu'à sauter... Il y eut soudain un coup de klaxon et Diego regarda dans le rétroviseur. Une petite voiture jaune le doubla très vite.

Les lacets passèrent, puis le plateau et la descente. Celle-là n'était pas très méchante, Diego resta en troisième. En souplesse, les gros pneus mordaient l'asphalte. Pas une secousse. Diego était fier de lui. Il connaissait la route comme sa poche. Parfois, le soir, quand il avait du mal à s'endormir à cause de la chaleur, il se mettait dans un hamac et se récitait tous les virages.

Ainsi, il allait traverser un hameau désert. Dans la journée, il n'y avait jamais personne. La route tournait légèrement et ensuite c'était une longue montée droite d'une dizaine de kilomètres.

Il arrivait au bas de la pente. Machinalement, il rétrograda en seconde pour reprendre de la vitesse, effleura le klaxon par habitude et envoya dans le moteur la puissance des 275 chevaux afin de prendre de l'élan pour remonter la pente.

Le mufle du Mack prit la courbe. Et aussitôt Diego jura pour lui. La petite voiture jaune était arrêtée en plein milieu de la route, à vingt mètres devant lui. Désespérément, il appuya sur le klaxon de route.

*

* *

Tacones Mendoza faillit charger un âne sur son capot. Les trois

animaux n'avaient pas bougé lorsqu'il avait surgi à la poursuite de la Falcon. Les phares étaient sous le ventre de l'animal. Il jurait déjà quand il aperçut la Falcon. El Dorado ne pouvait plus lui échapper.

D'un geste automatique, il remonta ses lunettes noires sur l'arête de son nez, prit le P. 08 par terre et appuya sur la poignée de la portière.

– Allons-y, dit-il à El Cura.

Celui-ci fit claquer la culasse de son fusil, chargé de deux nouvelles cartouches.

Le hurlement du klaxon du Mack fit sursauter Tacones. Il se retourna et vit l'énorme calandre du camion envahir la lunette arrière. Tacones avait le corps déjà à demi hors de la voiture lorsque l'arrière de la Volkswagen disparut sous le Mack.

Diego appuya de toutes ses forces sur le frein. Il ne pensait plus à la masse d'acier derrière lui, mais à la petite voiture jaune qu'il allait broyer, avec un trente-cinq tonnes. Il était paralysé, accroché à son volant... sans réflexe.

Avec horreur, il vit l'avant du Mack avaler la petite voiture, il entendit le froissement des tôles, il vit le toit jaune se chiffonner comme un mouchoir et disparaître sous le monstre.

L'homme pris dans la portière parut se couper en deux comme une poupée de son et retomba en avant. Effrayés, les ânes se dispersèrent

Un grondement de tonnerre remplit la cabine. Au moment où le Mack, stoppé par les débris de la voiture jaune, s'arrêtait, les tubes glissèrent de deux mètres, irrésistiblement. Diego n'eut même pas le temps d'avoir peur.

Laminé entre les vingt-cinq tonnes d'acier et les parois de la cabine, il mourut en hurlant.



Le silence était retombé, troublé par un clapotis de gas-oil. Le Mack semblait avoir avalé la voiture des tueurs ; sous le poids des tubes, les pneus avant avaient éclaté, et il paraissait s'être agenouillé sur sa proie. Seul l'avant de la Volkswagen jaune émergeait de la masse de ferraille.

Malko et Felipe s'approchèrent en courant.

Le corps de Tacones traînait par terre. Les tôles l'avaient

pratiquement coupé en deux. Sa main serrait encore le P. 08 avec lequel il voulait les tuer. Son compagnon n'était plus qu'une masse sanguinolente de chair et d'acier, enroulée autour du volant. L'énorme camion avait littéralement laminé la voiture.

Un gros morceau de pipe-line avait percé la cloison d'acier à droite du conducteur et pulvérisé le pare-brise. Comiquement il paraissait avoir été arrêté par l'essuie-glace.

– Il nous a sauvé la vie, sans le savoir, dit Felipe.

Malko avait fait le tour du camion, par l'arrière. Soudain, il vit quelque chose bouger dans la cabine.

– Felipe ! il est vivant

Le Vénézuélien accourut, sauta sur le marchepied. Le chauffeur était coincé entre un tube et l'avant. Son bras gauche bougeait faiblement. On se demandait comment il avait survécu.

Soudainement, Malko oublia sa malaria. Avec des précautions infinies, aidé de Felipe, ils tirèrent l'homme à l'extérieur. Tout de suite, Malko se rendit compte qu'il était perdu.

Il avait les yeux fermés, le visage cireux et deux longs jets de sang jaillissaient à intervalles réguliers de ses narines. Les artères avaient éclaté, quelque part dans sa tête. Ils l'allongèrent doucement par terre, calèrent sa tête grâce à un coussin récupéré dans la cabine.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, avec de gros traits sympathiques, pas rasé, les cheveux grisonnants. Malko le regardait pensivement. Il aurait tant voulu faire quelque chose pour cet inconnu qui, involontairement, venait de donner sa vie contre les leurs.

Il y eut un crissement de freins, des exclamations. Une vieille voiture américaine venait de stopper près d'eux. Toute une famille en jaillit. Le père s'avança, jeta un coup d'œil rapide et haussa les épaules.

– Il est foutu.

Déjà il remontait dans sa voiture. D'autres s'arrêtèrent, restèrent, repartirent. Promirent de prévenir la police et une ambulance.

Il semblait à Malko que son propre sang s'échappait de son corps. Il se sentait mortellement triste, totalement impuissant. La CIA faisait des miracles, mais elle ne pourrait pas sauver cet homme en train d'agoniser au bord de la route, parce que quelques jeunes gens avaient voulu jouer à la révolution.

L'homme continuait ses mouvements spasmodiques, mais le sang coulait plus lentement. Une large flaque s'élargissait par terre. Un petit cercle silencieux regardait, les femmes se signaient silencieusement et repartaient. Les hommes contemplaient en silence le mourant. Au Venezuela, la mort était courante.

Lorsque l'ambulance arriva, Diego ne respirait plus depuis longtemps. Une femme avait entortillé autour de ses grosses mains un chapelet noir. Malko avait essuyé le sang de son visage, et il semblait dormir.



Le camion de la « Creole » ralentit encore pour prendre le virage. L'aide-chauffeur était réveillé et regardait le paysage.

– Attention, dit-il, c'est là que Diego s'est tué le mois dernier.

Le chauffeur haussa les épaules.

– Et alors ? Il a pas eu de veine, c'est tout. On peut pas deviner qu'une bagnole va s'arrêter au milieu de la route. C'était un bon chauffeur, Diego.

Eux aussi avaient derrière eux vingt-cinq tonnes d'acier prêts à les broyer à la première fausse manœuvre. Les éternels tubes qu'on allait enfouir autour du lac Maracaïbo.

Malgré tout, le chauffeur ralentit encore. Il avait bien connu Diego. Les mesures du hameau apparurent, toujours aussi désertes. Soudain, l'aide-chauffeur sursauta. À droite de la route, presque au milieu du village, il y avait un petit tumulus, avec une grande croix de marbre noir, haute de trois mètres. Au passage, les deux hommes eurent le temps de lire l'inscription en lettres d'or : « Diego » et la date.

L'aide-chauffeur n'en revenait pas.

– Eh ben, fit-il, tandis que le Mack reprenait de la vitesse, j'aurais jamais cru qu'il avait autant d'argent pour se payer une croix comme ça, Diego.

– Ça doit être les copains, répliqua le chauffeur, un peu jaloux.

L'aide-chauffeur se retourna encore pour admirer la croix. À côté des bouts de bois pourrissants dont leurs copains avaient jalonné la route Caracas-Maracaïbo.

– Merde alors, il y en a qui ne respectent rien, murmura-t-il.

Une main anonyme avait tracé une grande inscription à la peinture blanche, sur le socle de la croix :

« *Que Viva Guevara !* »

1. Empty : vide.

**Désormais
vous pouvez commander
sur le Net :**

SAS.

**BRIGADE MONDAINE. L'EXECUTEUR
POLICE DES MŒURS. BLADE
JIMMY GUIEU. L'IMPLACABLE
FAITS DIVERS. COMMISSAIRE LEON
LES EROTIQUES
De Gérard de VILLIERS**

**LES NOUVEAUX EROTIQUES. SERIE X
LE CERCLE POCHE. THRILLER NOIR**

en tapant

www.editionsgdv.com